L'UNEBÉVUE

N° 10 automne/hiver 1997

CRITIQUE DE LA PSYCHANALYSE ET DE SES DÉTRACTEURS

E.P.E.L.

L'UNEBÉVUE

Revue de psychanalyse

29, rue Madame, 75006 Paris télécopie *L'UNEBÉVUE* – 01 44 49 98 79

Direction

Mayette Viltard

Rédaction

Christine Toutin-Thélier

Administration

Éric Legroux

Comité de lecture

Jean-Paul Abribat, José Attal, Françoise Jandrot, Catherine Webern

Direction de la publication

Jean Allouch

Édition

ÉPEL.

29, rue Madame, 75006 Paris téléphone – 01 45 49 29 36 télécopie – 01 45 44 22 85

Distribution

Distique

5, rue du Maréchal-Leclerc, 28600 Luisant téléphone – 02 37 30 57 00 télécopie – 02 37 30 57 12

> Comptoir à Paris 18, rue de Condé, 75006 Paris téléphone – 01 43 26 92 00

Fabrication

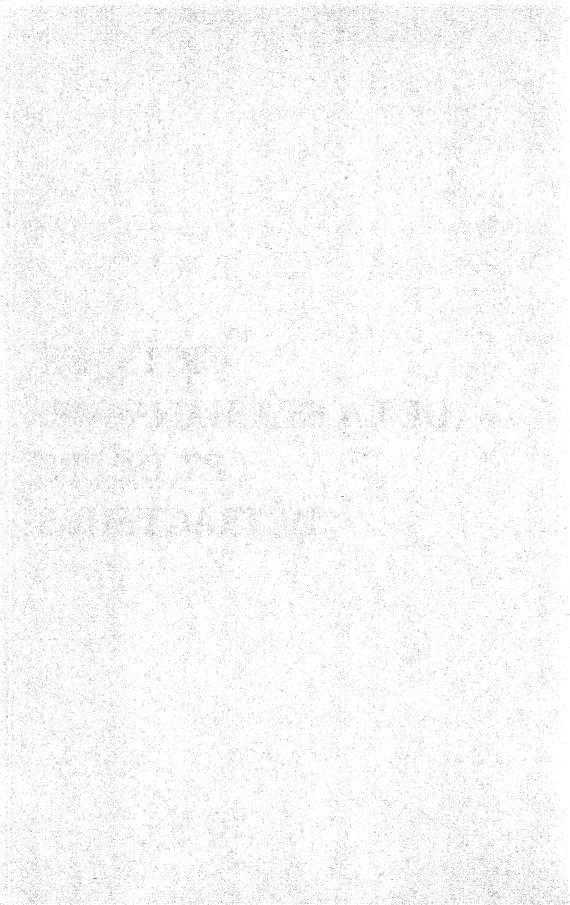
Transfaire, F-04250 Turriers, 04 92 55 18 14 Couverture: Atelier Pascal Vercken

Abonnements

pour 3 numéros (et 3 suppléments) 580 F (+ 150 F envoi étranger) ISSN: 1168-948X

ISBN: 2-908855-30-5

CRITIQUE DE LA PSYCHANALYSE ET DE SES DÉTRACTEURS



7 La vie : l'expérience et la science. Michel Foucault

Il y a une ligne de partage qui sépare une philosophie de l'expérience, du sens, du sujet, dans une filiation qui est celle de Sartre et de Merleau-Ponty, et celle du savoir, de la rationalité, et du concept, qui est celle de Cavaillès, de Bachelard, de Koyré, et de Canguilhem. À cette philosophie du sens, du sujet et du vécu, Canguilhem a opposé une philosophie de l'erreur, du concept du vivant. Ôtez Canguilhem et vous manquez tout un aspect du travail théorique fait chez les psychanalystes et en particulier les lacaniens.

23 Vérité, mensonge... Fernando Pessoa

25 Un siècle de psychanalyse: critique rétrospective et perspectives. Adolf Grünbaum

Selon Freud, le refoulement est la pierre angulaire sur laquelle repose la psychanalyse. Cette thèse, selon Adolf Grünbaum, n'est pas étayée, le refoulement n'est pas prouvé comme causalement nécessaire, or c'est capital pour pouvoir soutenir que les névroses et les psychoses sont produites par des motifs sexuels inconscients, que les rêves sont formés par les désirs infantiles latents interdits, et que les actes manqués sont générés par des motifs cachés de déplaisir.

39 Probablement.

Petit problème amusant.

41 Peut-on naturaliser l'inconscient. Joëlle Proust

« Naturaliser » l'usage d'un concept consiste à montrer comment ce concept peut être analysé en utilisant le langage causal qui est accepté dans les sciences de la nature. Si la psychanalyse est une science, elle doit s'exposer à la réfutation. Certains aspects des hypothèses causales de Freud se trouvent effectivement réfutés par le progrès du savoir.

55 Les fondements fictionnels du freudisme ou le secret de Socrate le Silène. *Jean-Claude Dumoncel*

« Fondements de la psychanalyse » : pour A. Grünbaum, il s'agit de fondements épistémologiques, pour Lacan, il s'agit essentiellement de fondements structuraux. On ne peut alors s'en tenir à la logique inductiviste pour questionner les fondements. Et le passage de Freud à Lacan modifie les questions : si, pour Freud, les pulsions sont des êtres mythiques, pour Lacan, ce sont des fictions.

73 Adolf Grünbaum lecteur de Freud : d'une juste critique en porte à faux. *Jean Allouch*

En confrontant deux lectures de Freud largement indépendantes l'une de l'autre, celle de Jacques Lacan et celle d'Adolf Grünbaum, voici que l'on tombe sur un fait étrange et inattendu : alors même qu'ils n'interrogeaient guère le même Freud, alors même qu'ils le faisaient à partir de positions fort différentes, Lacan et Grünbaum en reçurent la même réponse. Elle se formule ainsi : il existe un infranchissable fossé entre sens et cause.

101 Y a-t-il des paradigmes en psychanalyse? Renato Mezan

Les différentes manières générales de penser et d'exercer la psychanalyse ne peuvent être dénommées à proprement parler « paradigmes ». Une épistémologie régionale de la psychanalyse qui rende justice à la pluralité observée dans ce domaine est à envisager, cette pluralité n'ayant pas d'équivalent ni dans les sciences naturelles, ni dans l'histoire de la philosophie.

121 Des tresses étonnamment monotones et lasses. Éric Legroux

Quelques considérations topologiques sur la séance du 18 janvier 1977 du séminaire L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, quelques interrogations sur la « topologie de Lacan ».

135 Le poinçonneur du p'tit a. Jean-Louis Sous

Faire cas de cette formalisation du poinçon dans l'écriture lacanienne du fantasme suppose une méthode casuelle qui décline les variantes d'une telle écriture, les versions de sa composition et de sa décomposition, les limites de son usage, les bornes de son emploi. Selon le glissement auquel nous invite Lacan, c'est une méthode sérieuse dans le sens où elle touche au sériel: façon de faire entendre les variations autour de ce mathème, si tant est qu'on puisse lui donner ce titre...

La vie : l'expérience et la science¹

MICHEL FOUCAULT

Tout le monde sait qu'en France il y a peu de logiciens, mais qu'il y a eu un nombre non négligeable d'historiens des sciences. On sait aussi qu'ils ont occupé dans l'institution philosophique – enseignement ou recherche – une place considérable. Mais on sait peut-être moins bien ce qu'a été au juste, pendant ces vingt ou trente dernières années, et jusque sur les frontières de l'institution², un travail comme celui de G. Canguilhem. Il y a eu sans doute des théâtres bien plus bruyants: psychanalyse, marxisme, linguistique, ethnologie. Mais n'oublions pas ce fait qui relève, comme on voudra, de la sociologie des milieux intellectuels français, du fonctionnement de nos institutions universitaires ou de notre système de valeurs culturelles: dans toutes les discussions politiques ou scientifiques de ces étranges années soixante, le rôle de la philosophie – je ne veux pas dire simplement³ de ceux qui avaient reçu leur formation universitaire dans les départements de philosophie – a été important. Trop important, peut-être, au

^{1.} En 1978 parut à Boston une traduction du livre de Georges Canguilhem Le normal et le pathologique, avec une introduction de Michel Foucault. « Introduction by Michel Foucault » in G. Canguilhem, On the Normal and the Pathological, Boston, D. Reidel, 1978, p. IX-XX. Ce texte est publié dans Dits et Écrits, tome III, n° 219, Gallimard, 1994. Le texte que nous publions ici est une version plus récente, réécrite par Michel Foucault en 1984. M. Foucault souhaitait donner un texte nouveau à la Revue de métaphysique et de morale qui consacrait un numéro spécial à son maître, Georges Canguilhem. Épuisé, il ne put que modifier la préface qu'il avait écrite pour la traduction américaine du Normal et du Pathologique. Il remit ce texte fin avril 1984; ce fut donc le dernier auquel il donna son imprimatur. « La vie : l'expérience et la science », Revue de métaphysique et de morale, 90° année, n° 1 : Canguilhem, janvier-mars 1985, p. 3-14. Repris in Dits et Écrits, tome IV, n° 361, op. cit. Nous signalerons, en note de l'éditeur, les principales modifications entre les deux textes, celui de 1978 et celui de 1984.

^{2. 1978 : «} chez ceux-là même qui s'en détachaient ou la contestaient ».

^{3. 1978: «} je veux dire tout simplement ».

gré de certains. Or, directement ou indirectement, tous ces philosophes ou presque ont eu affaire à l'enseignement ou aux livres de G. Canguilhem.

De là un paradoxe: cet homme, dont l'œuvre est austère, volontairement bien délimitée, et soigneusement vouée à un domaine particulier dans une histoire des sciences qui, de toute façon, ne passe pas pour une discipline à grand spectacle, s'est trouvé d'une certaine manière présent dans les débats où lui-même a bien pris garde de ne jamais figurer. Mais ôtez Canguilhem et vous ne comprenez plus grand-chose⁴ à toute une série de discussions qui ont eu lieu chez les marxistes français; vous ne saisissez pas, non plus, ce qu'il y a de spécifique chez des sociologues comme Bourdieu, Castel, Passeron, et qui les marque si fortement dans le champ de la sociologie; vous manquez tout un aspect du travail théorique fait chez les psychanalystes et en particulier chez les lacaniens. Plus: dans tout le débat d'idées qui a précédé ou suivi le mouvement de 1968, il est facile de retrouver la place de ceux qui, de près ou de loin, avaient été formés par Canguilhem.

Sans méconnaître les clivages qui ont pu, pendant ces dernières années et depuis la fin de la guerre, opposer marxistes et nonmarxistes, freudiens et non-freudiens, spécialistes d'une discipline et philosophes, universitaires et non-universitaires, théoriciens et politiques, il me semble bien qu'on pourrait retrouver une autre ligne de partage qui traverse toutes ces oppositions. C'est celle qui sépare une philosophie de l'expérience, du sens, du sujet et une philosophie du savoir, de la rationalité et du concept. D'un côté, une filiation qui est celle de Sartre et de Merleau-Ponty; et puis une autre, qui est celle de Cavaillès, de Bachelard, de Koyré⁵ et de Canguilhem. Sans doute⁶, ce clivage vient de loin et on pourrait en faire remonter la trace à travers le XIX^e siècle: Bergson et Poincaré, Lachelier et Couturat, Maine de Biran et Comte. Et, en tout cas, il était à ce point constitué au XX^e siècle que c'est à travers lui que la phénoménologie a été reçue en France. Prononcées en 1929, modifiées, traduites et publiées peu après, les Méditations cartésiennes⁷ ont été très tôt l'enjeu de deux lec-

^{4. 1978 : «} à Althusser, à l'althussérisme et... »

^{5. «} Koyré » : ajout de 1984.

^{6. 1978 : «} En d'autres termes, il s'agit de deux modalités selon lesquelles on a repris, en France, la phénoménologie, lorsque, bien tardivement, vers 1930, elle a commencé enfin à être sinon connue, du moins reconnue. La philosophie contemporaine en France débuta dans ces années-là. Les *Méditations cartésiennes* prononcées en 1929, traduites et publiées en 1931, marquent ce moment : la phénoménologie pénètre en France par ce texte ; mais il en permet deux lectures : l'une dans la direction d'une phénoménologie du sujet – et ce sera l'article de Sartre sur "La transcendance de l'ego", en 1935, et l'autre... »

^{7.} E. Husserl, Cartesianische Meditationen. Eine Einleitung in die Phänomenologie, 1931, in Gesammelte Werke, tome I, La Haye, Martin Nijhoff, 1950 (Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie, trad. G. Peiffer et E. Levinas, Paris, Vrin, 1953).

tures possibles: l'une qui, dans la direction d'une philosophie du sujet, cherchait à radicaliser Husserl et ne devait pas tarder à rencontrer les questions de Sein und Zeit⁸: c'est l'article de Sartre sur la « Transcendance de l'ego⁹ », en 1935; l'autre qui remontera vers les problèmes fondateurs de la pensée de Husserl, ceux du formalisme et de l'intuitionnisme; et ce sera, en 1938, les thèses de Cavaillès sur la Méthode axiomatique et sur La formation de la théorie des ensembles¹⁰. Quels qu'aient pu être, par la suite, les ramifications, les interférences, les rapprochements mêmes, ces deux formes de pensée ont constitué en France deux trames qui sont demeurées, pendant un temps au moins¹¹, assez profondément hétérogènes.

En apparence, la seconde est restée à la fois la plus théoricienne, la plus réglée¹² sur les tâches spéculatives, la plus éloignée¹³ aussi des interrogations politiques immédiates. Et pourtant, c'est elle qui, pendant la guerre, a pris part, et de façon très directe, au combat, comme si la question du fondement de la rationalité ne pouvait pas être dissociée de l'interrogation sur les conditions actuelles de son existence. C'est elle aussi qui a joué au cours des années soixante un rôle décisif dans une crise qui n'était pas simplement celle de l'Université, mais celle du statut et du rôle du savoir. On peut se demander pourquoi un tel type de réflexion a pu, en suivant sa logique propre, se trouver ainsi profondément lié au présent.

L'une des raisons principales tient sans doute à ceci : l'histoire des sciences doit sa dignité philosophique¹⁴ au fait qu'elle met en œuvre l'un des thèmes qui s'est introduit de façon sans doute un peu subreptice et comme par accident¹⁵ dans la philosophie du XVIII^e siècle. Pour la première fois, à cette époque, on a posé à la pensée rationnelle la question non seulement de sa nature, de son fondement, de ses pouvoirs et de ses droits, mais celle de son histoire et de sa géographie, celle de son passé immédiat et de ses conditions d'exercice¹⁶, celle de

^{8.} M. Heidegger, Sein und Zeit, Tubingen, Max Niemeyer, 1927 (L'Être et le Temps, trad. R. Boehm et A. de Waelhens, Paris, Gallimard, 1964).

^{9.} J.-P. Sartre, « La transcendance de l'ego. Esquisse d'une description phénoménologique », Recherches philosophiques, n° 6, 1935; rééd., Paris, Vrin, 1988.

^{10.} J. Cavaillès, Méthode axiomatique et formalisme. Essai sur le problème du fondement des mathématiques, Paris, Hermann, 1937; Remarques sur la formation de la théorie abstraite des ensembles. Étude historique et critique, Paris, Hermann, 1937.

^{11. «} Pendant un temps au moins » : ajout 1984.

^{12. 1978 : «} la plus repliée... »

^{13.} De « la plus éloignée... » à « ... son existence » : ajout 1984.

^{14. «} Doit sa dignité philosophique » : ajout 1984.

^{15. «} Et comme par accident » : ajout 1984.

^{16. «} Ses conditions d'exercice » : ajout 1984.

son moment, de son lieu et de son actualité. De cette question¹⁷ par laquelle la philosophie a fait, de sa forme présente et du lien à son contexte, une interrogation essentielle, on peut prendre pour symbole le débat qui s'est noué dans la Berlinische Monatsschrift et qui avait pour thème: Was ist Aufklärung? À cette question Mendelssohn puis Kant, chacun de son côté, ont apporté une réponse¹⁸.

Cette question fut sans doute entendue d'abord comme une interrogation relativement accessoire: on y questionnait la philosophie sur la forme qu'elle pouvait revêtir, sur sa figure du moment et sur les effets qu'on devait en attendre. Mais il se révéla vite que la réponse qu'on lui apportait risquait fort d'aller bien au-delà. On faisait de l'Aufklärung le moment où la philosophie trouvait la possibilité de se constituer comme la figure déterminante d'une époque, et où cette époque devenait la forme d'accomplissement de cette philosophie. La philosophie pouvait être lue aussi bien comme n'étant rien d'autre que la composition des traits particuliers à la période où elle apparaissait, elle en était la figure cohérente, la systématisation et la forme réfléchie; mais, d'un autre côté, l'époque apparaissait comme n'étant rien d'autre que l'émergence et la manifestation, dans ses traits fondamentaux, de ce qu'était en son essence la philosophie. La philosophie apparaît alors aussi bien comme un élément plus ou moins révélateur des significations d'une époque, ou au contraire comme la loi générale qui fixait pour chaque époque la figure qu'elle devait avoir. La lecture de la philosophie dans le cadre d'une histoire générale et son interprétation comme principe de déchiffrement de toute succession historique sont devenues alors simultanément possibles. Et, du coup, la question du « moment présent » devient pour la philosophie une inter-

18. M. Mendelssohn, Ȇber die Frage: Was heißt aufklären?«, Berlinische Monatsschrift, IV, nº 3, septembre 1784, p. 193-200. Kant (I), »Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung?«, Berlinische Monatsschrift, IV, n° 6, décembre 1784, p. 491-494 (Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?; trad. S. Piobetta, in E. Kant, La philosophie de l'histoire [Opuscules], Paris, Aubier, 1947, p. 81-92).

^{17. 1978 : «} Cette question, c'est celle à laquelle Mendelssohn, puis Kant ont essayé de répondre, en 1784, dans la Berlinische Monatsschrift: Was ist Aufklärung? Ces deux textes inaugurent un "journalisme philosophique" qui fut, avec l'enseignement universitaire, une des deux grandes formes d'implantation institutionnelle de la philosophie au XIXe siècle (et on sait combien il a été fécond à certains moments, comme dans les années 1840 en Allemagne). Ils ouvrent aussi à la philosophie toute une dimension historico-critique. Et ce travail comporte toujours deux objectifs qui, de fait, ne peuvent se dissocier et renvoient sans cesse l'un à l'autre : d'une part, chercher quel a été (dans sa chronologie, dans ses éléments constituants, dans ses conditions historiques) le moment où l'Occident pour la première fois a affirmé l'autonomie et la souveraineté de sa propre rationalité : Réforme luthérienne, révolution copernicienne, philosophie de Descartes, mathématisation galiléenne de la nature, physique newtonienne? D'autre part, analyser le "moment présent" et chercher, en fonction de ce qu'a été l'histoire de cette raison, en fonction aussi de ce que peut être son bilan actuel, quel rapport il faut établir à ce geste fondateur : redécouverte, reprise d'un sens oublié, achèvement, ou rupture, retour à un moment antérieur, etc. Il faudrait sans doute chercher pourquoi... »

rogation dont elle ne peut plus se séparer : dans quelle mesure ce « moment » relève-t-il d'un processus historique général et dans quelle mesure la philosophie est-elle le point où l'histoire elle-même doit se déchiffrer dans ses conditions ?

L'histoire est devenue alors l'un des problèmes majeurs de la philosophie. Il faudrait sans doute chercher pourquoi cette question de l'Aufklärung a eu, sans disparaître jamais, un destin si différent dans les traditions de l'Allemagne, de la France et des pays anglo-saxons ; pourquoi ici et là elle s'est investie dans des domaines si divers et selon des chronologies si variées. Disons en tout cas que la philosophie allemande lui a donné corps surtout dans une réflexion historique et politique sur la société (avec¹⁹ un problème central : l'expérience religieuse dans son rapport avec l'économie et l'État); des posthégéliens²⁰ à l'école de Francfort et à Luckàcs, en passant par Feuerbach, Marx, Nietzsche et Max Weber, tous en portent témoignage. En France, c'est l'histoire des sciences qui a surtout servi de support à la question philosophique de ce qu'a été l'Aufklärung; d'une certaine façon, les critiques de Saint-Simon²¹, le positivisme de Comte et de ses successeurs a bien été une manière de reprendre l'interrogation de Mendelssohn et celle de Kant à l'échelle d'une histoire générale des sociétés. Savoir et croyance, forme scientifique de la connaissance et contenus religieux de la représentation, ou passage du préscientifique, constitution d'un pouvoir²² rationnel sur fond d'une expérience traditionnelle, apparition, au milieu d'une histoire des idées et des croyances, d'un type d'histoire propre à la connaissance scientifique, origine et seuil de rationalité: c'est sous cette forme qu'à travers le positivisme - et ceux qui se sont opposés à lui²³ –, à travers les débats tapageurs sur le scientisme et les discussions²⁴ sur la science médiévale, la question de l'Aufklärung s'est transmise en France. Et si la phénoménologie, après une bien longue période où elle fut tenue en lisière, a fini par pénétrer à son tour, c'est sans doute du jour où Husserl, dans les Méditations cartésiennes et dans la Krisis²⁵, a posé la question des rapports entre le projet occidental d'un déploiement universel de la raison, la positivité des sciences et la radicalité de la philosophie.

^{19. 1978 : «} Avec un moment privilégié : la Réforme et un problème central... »

^{20. 1978: «} Hégéliens ».

^{21.} Ajout 1984.

^{22. 1978: «} un savoir rationnel ».

^{23. 1978: «} à travers Duhem, Poincaré ».

^{24. 1978 : «} académiques ».

^{25.} E. Husserl, Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie. Einleitung in die Phänomenologie, Belgrade, Philosophia, tome I, 1936, p. 77-176 (La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale, trad. G. Granel, Paris, Gallimard, 1976).

Depuis un siècle et demi, l'histoire des sciences porte en soi des enjeux philosophiques qui sont facilement reconnus. Des œuvres comme celles de Koyré, Bachelard, Cavaillès²⁶ ou Canguilhem peuvent bien avoir pour centres de référence des domaines précis, « régionaux », chronologiquement bien déterminés de l'histoire des sciences, elles ont fonctionné comme des foyers d'élaboration philosophique importants, dans la mesure où elles faisaient jouer sous différentes facettes cette question de l'Aufklärung essentielle à la philosophie contemporaine.

S'il fallait chercher hors de France quelque chose qui corresponde au travail de Koyré, de Bachelard, de Cavaillès et de Canguilhem, c'est sans doute du côté de l'école de Francfort qu'on le trouverait. Et pourtant, les styles sont bien différents comme les manières de faire et les domaines traités. Mais les uns et les autres posent finalement le même genre de questions, même s'ils sont hantés ici par le souvenir de Descartes et, là, par l'ombre de Luther. Ces interrogations, ce sont celles qu'il faut adresser à une rationalité qui prétend à l'universel tout en se développant dans la contingence, qui affirme son unité et qui ne procède pourtant que par modifications partielles²⁷; qui se valide ellemême par sa propre souveraineté mais qui ne peut être dissociée, dans son histoire, des inerties, des pesanteurs ou des coercitions qui l'assujettissent. Dans l'histoire des sciences en France comme dans la théorie critique allemande, ce qu'il s'agit d'examiner au fond, c'est bien une raison dont l'autonomie de structure porte avec soi l'histoire des dogmatismes et des despotismes - une raison, par conséquent, qui n'a d'effet d'affranchissement qu'à la condition qu'elle parvienne à se libérer d'elle-même.

Plusieurs processus qui marquent la seconde moitié du XX^e siècle ont ramené au cœur des préoccupations contemporaines la question des Lumières. Le premier, c'est l'importance prise par la rationalité scientifique et technique dans le développement des forces productives et dans le jeu des décisions politiques. Le deuxième, c'est l'histoire même d'une « révolution » dont l'espoir avait été, depuis la fin du XVIII^e siècle, porté par tout un rationalisme auquel on est en droit de demander quelle part il a pu avoir dans les effets de despotisme où cet espoir s'est égaré. Le troisième, enfin, c'est le mouvement par lequel²⁸ on s'est mis à demander, en Occident²⁹ et à l'Occident, quels titres sa culture, sa science, son organisation sociale et finalement sa rationalité elle-même pouvaient détenir pour réclamer une validité

^{26.} Ajout 1984.

^{27. 1978 : «} quand ce n'est pas par refontes générales ».

^{28. 1978 : «} au terme de l'ère coloniale ».

^{29. «} En Occident » : ajout de 1984.

universelle: est-elle autre chose qu'un mirage lié à une domination³⁰ et à une hégémonie politique? Deux siècles après son apparition³¹, l'Aufklärung fait retour³²: à la fois comme une manière pour l'Occident de prendre conscience de ses possibilités actuelles et des libertés auxquelles il peut avoir accès, mais aussi comme une manière de s'interroger sur ses limites et sur les pouvoirs dont il a usé. La raison à la fois comme despotisme et comme lumière.

Ne nous étonnons pas que l'histoire des sciences, et surtout dans la forme particulière que lui a donnée G. Canguilhem, ait put occuper en France, dans les débats contemporains, une place si centrale.

Pour dire les choses très grossièrement³³, l'histoire des sciences s'est occupée longtemps (par préférence, sinon exclusivement) de quelques disciplines « nobles » et qui tenaient leur dignité de l'ancienneté de leur fondation, de leur haut degré de formalisation, de leur aptitude à se mathématiser et de la place privilégiée qu'elles occupaient dans la hiérarchie positiviste des sciences. À rester ainsi tout près de ces connaissances, qui, depuis les Grecs jusqu'à Leibniz, avaient en somme fait corps avec la philosophie, l'histoire des sciences³⁴ esquivait la question qui était pour elle centrale et qui concernait son rapport avec la philosophie. G. Canguilhem a retourné³⁵ le problème; il a centré l'essentiel de son travail sur l'histoire de la biologie et sur celle de la médecine, sachant bien que l'importance théorique des problèmes soulevés par le développement d'une science n'est pas forcément en proportion directe du degré de formalisation atteint par elle. Il a donc fait descendre l'histoire des sciences des points sommets (mathématiques, astronomie, mécanique galiléenne, physique de Newton, théorie de la relativité) vers des régions³⁶ où les connaissances sont beaucoup moins déductives³⁷, où elles sont restées liées, pendant beaucoup plus longtemps, aux pres-

^{30. 1978: «} économique ».

^{31. «} Son apparition » : ajout de 1984.

^{32. 1978 : «} non point comme une manière pour l'Occident de prendre conscience de ses possibilités actuelles et des libertés auxquelles il peut avoir accès, mais comme manière de l'interroger sur ses limites et sur les pouvoirs dont il a abusé. La raison, comme lumière despotique ».

^{33. 1978 : «} Dans l'histoire des sciences, telle qu'elle était pratiquée en France, Georges Canguilhem a opéré un déplacement significatif. »

^{34. 1978 : «} masquait ce qu'elle se croyait obligée de faire oublier : qu'elle n'était pas la philosophie ».

^{35. «} A retourné le problème » : ajout de 1984.

^{36. 1978 : «} des régions moyennes ».

^{37. 1978 : «} beaucoup plus dépendantes de processus externes (incitations économiques ou supports institutionnels) ».

tiges de l'imagination, et³⁸ où elles ont posé une série de questions beaucoup plus étrangères aux habitudes philosophiques.

Mais en opérant ce déplacement, G. Canguilhem a fait bien plus que d'assurer la revalorisation d'un domaine relativement négligé. Il n'a pas simplement élargi le champ de l'histoire des sciences; il a remanié la discipline elle-même sur un certain nombre de points essentiels.

1) Il a repris d'abord le thème de la « discontinuité ». Vieux thème qui s'est dessiné très tôt, au point d'être contemporain, ou presque, de la naissance d'une histoire des sciences. Ce qui marque une telle histoire, disait déjà Fontenelle, c'est la soudaine formation de certaines sciences « à partir du néant », l'extrême rapidité de certains progrès qu'on n'attendait guère, la distance aussi qui sépare les connaissances scientifiques de l'« usage commun » et des motifs qui ont pu inciter les savants; c'est encore la forme polémique de cette histoire qui ne cesse de raconter les combats contre les « préjugés », les « résistances » et les « obstacles³⁹ ». Reprenant ce même thème, élaboré par Koyré et par Bachelard, Georges Canguilhem insiste sur le fait que le repérage des discontinuités n'est pour lui ni un postulat ni un résultat; c'est plutôt une « manière de faire », une procédure qui fait corps avec l'histoire des sciences parce qu'elle est appelée par l'objet même dont celle-ci doit traiter. L'histoire des sciences n'est pas l'histoire du vrai, de sa lente épiphanie; elle ne saurait prétendre raconter la découverte progressive d'une vérité inscrite de toujours dans les choses ou dans l'intellect, sauf à s'imaginer que le savoir d'aujourd'hui la possède enfin de façon si complète et définitive qu'il peut prendre à partir d'elle la mesure du passé. Et pourtant, l'histoire des sciences n'est pas une pure et simple histoire des idées et des conditions dans lesquelles elles sont apparues avant de s'effacer. On ne peut pas, dans l'histoire des sciences, se donner la vérité comme acquise, mais on ne peut pas non plus faire l'économie d'un rapport au vrai et à l'opposition 40 du vrai et du faux. C'est cette référence 1 à l'ordre du vrai et du faux qui donne à cette histoire sa spécificité et son importance. Sous quelle forme? En concevant qu'on à à faire l'histoire 42 des « discours véridiques », c'està-dire de discours qui se rectifient, se corrigent, et qui opèrent sur euxmêmes tout un travail d'élaboration finalisée par la tâche de « dire

^{38. «} Où elles ont posé... habitudes philosophiques » : ajout de 1984.

^{39.} Fontenelle (B. Le Bovier de), « Préface à l'histoire de l'Académie », in Œuvres, éd. de 1790, tome VI, p. 73-74. Georges Canguilhem cite ce texte dans l'Introduction à l'histoire des sciences, Paris, Hachette, 1970, tome I, Éléments et Instruments, p. 7-8.

^{40. 1978: «} l'opposition vrai-faux ».

^{41. 1978: «} au vrai-faux ».

^{42. «} L'histoire » : ajout de 1984.

vrai ». Les⁴⁸ liens historiques que les différents moments d'une science peuvent avoir les uns avec les autres ont, nécessairement, cette forme de discontinuité que constituent les remaniements, les refontes, la mise au jour de nouveaux fondements, les changements d'échelle, le passage à un nouveau type d'objets – « la révision perpétuelle des contenus par approfondissement et rature », comme disait Cavaillès. L'erreur n'est pas éliminée par la force sourde d'une vérité qui peu à peu sortirait de l'ombre, mais par la formation d'une nouvelle façon de « dire vrai⁴⁴ ». L'une des conditions de possibilité pour que se forme, au début du XVIII^e siècle, une histoire des sciences, ce fut bien, note Georges Canguilhem, la conscience qu'on a eue des récentes « révolutions scientifiques » – celle de la géométrie algébrique et du calcul infinitésimal, celle de la cosmologie copernicienne et newtonienne⁴⁵.

2) Qui dit « histoire du discours véridique » dit aussi méthode récurrente. Non pas au sens où l'histoire des sciences dirait : soit la vérité, enfin reconnue aujourd'hui, depuis quel moment l'a-t-on pressentie, quels chemins a-t-il fallu emprunter, quels⁴⁶ groupes conjurer pour la découvrir et la démontrer? Mais au sens où les transformations successives de ce discours véridique produisent sans cesse les refontes dans leur propre histoire; ce qui était longtemps resté impasse devient un jour issue; un essai latéral devient un problème central autour duquel tous les autres se mettent à graviter; une démarche légèrement divergente devient une rupture fondamentale : la découverte de la fermentation non cellulaire - phénomène d'à-côté dans le règne de la microbiologie pasteurienne - n'a marqué une rupture essentielle que du jour où s'est développée la physiologie des enzymes⁴⁷. En somme, l'histoire des discontinuités n'est pas acquise une fois pour toutes; elle est « impermanente » par elle-même, elle est discontinue; elle⁴⁸ doit sans cesse être reprise à nouveaux frais.

Faut-il en conclure que la science fait et refait à chaque instant, d'une façon spontanée, sa propre histoire, au point que le seul historien autorisé d'une science ne pourrait être que le savant lui-même reconstituant le passé de ce qu'il est en train de faire? Le problème pour Georges Canguilhem n'est pas de profession: il est de point de vue. L'histoire des sciences ne peut se contenter de réunir ce que les

^{43. 1978: «} le lien historique ».

^{44.} Sur ce thème, voir Idéologie et Rationalité dans l'histoire des sciences de la vie, Paris, Vrin, 1977, p. 21.

^{45.} Cf. Études d'histoire et de philosophie des sciences, Paris, Vrin, 1968, p. 17.

^{46. 1978: «} quelles erreurs ».

^{47.} G. Canguilhem reprend l'exemple traité par M. Florkin in A History of Biochemistry, Amsterdam, Elsevier, part. I et II, 1972, part. III, 1975; cf. Idéologie et Rationalité..., op. cit., p. 15. 48. « Elle doit... nouveaux frais » : ajout de 1984.

savants du passé ont pu croire ou démontrer; on n'écrit pas une histoire de la physiologie végétale en ressassant⁴⁹ « tout ce que des gens nommés botanistes, médecins, chimistes, horticulteurs, agronomes, économistes ont pu écrire, touchant leurs conjectures, observations ou expériences quant aux rapports entre structure et fonction sur des objets nommés tantôt herbes, tantôt plantes et tantôt végétaux⁵⁰ ». Mais on ne fait pas non plus de l'histoire des sciences en refiltrant le passé à travers l'ensemble des énoncés ou des théories actuellement validés, décelant ainsi dans ce qui était « faux » le vrai à venir et dans ce qui était vrai l'erreur ultérieurement manifeste. C'est là l'un des points fondamentaux de la méthode de G. Canguilhem.

L'histoire des sciences ne peut se constituer dans ce qu'elle a de spécifique qu'en prenant en compte, entre le pur historien et le savant lui-même, le point de vue⁵¹ de l'épistémologue. Ce point de vue, c'est celui qui fait apparaître à travers les divers épisodes d'un savoir scientifique « un cheminement ordonné latent » : ce qui veut dire que les processus d'élimination et de sélection des énoncés, des théories, des objets se font à chaque instant en fonction d'une certaine norme; et celle-ci ne peut pas être identifiée à une structure théorique ou à un paradigme actuel, car la vérité scientifique d'aujourd'hui n'en est ellemême qu'un épisode; disons tout au plus: le terme provisoire. Ce n'est pas en prenant appui sur une « science normale⁵² » qu'on peut retourner⁵³ vers le passé et en tracer valablement l'histoire; c'est en retrouvant le processus « normé », dont le savoir actuel n'est qu'un moment sans qu'on puisse, sauf prophétisme, prédire l'avenir. L'histoire des sciences, dit Canguilhem qui cite Suzanne Bachelard, ne saurait construire son objet ailleurs que dans un « espace-temps idéal⁵⁴ ». Et cet espace-temps, il ne lui est donné ni par le temps « réaliste » accumulé par l'érudition historienne ni par l'espace d'idéalité qui⁵⁵ découpe autoritairement la science d'aujourd'hui, mais par le point de vue de l'épistémologie. Celle-ci n'est pas la théorie générale de toute science et de tout énoncé scientifique possible; elle est la recherche de la normativité interne aux différentes activités scientifiques, telles qu'elles ont été effectivement mises en œuvre. Il s'agit donc d'une réflexion théorique indispensable qui permet à l'histoire

^{49. 1978: «} en ramassant ».

^{50.} Idéologie et Rationalité dans l'histoire des sciences de la vie, op. cit., p. 14.

^{51. 1978 : «} épistémologique ».

^{52. 1978: «} au sens de T. S. Kuhn ».

^{53. 1978: «} se retourner ».

^{54.} S. Bachelard, « Épistémologie et Histoire des sciences » (XII° Congrès international d'histoire des sciences, Paris, 1968), Revue de synthèse, III série, n° 49-52, janvier-décembre 1968, p. 51.

^{55. 1978 : «} que découpe ».

des sciences de se constituer sur un autre mode que l'histoire en général; et, inversement, l'histoire des sciences ouvre le domaine d'analyse indispensable pour que l'épistémologie soit autre chose que la simple reproduction des schémas internes d'une science à un moment donné⁵⁶. Dans la méthode mise en œuvre par Georges Canguilhem, l'élaboration des analyses « discontinuistes » et l'élucidation du rapport⁵⁷ historique entre les sciences et l'épistémologie vont de pair.

3) Or, en replaçant dans cette perspective historico-épistémologique les sciences de la vie, Georges Canguilhem fait apparaître un certain nombre de traits essentiels qui en singularisent le développement par rapport à celui des autres sciences et qui posent à leurs historiens des problèmes spécifiques. On avait pu croire, en effet⁵⁸, qu'à la fin du XVIII^e siècle, entre une physiologie étudiant les phénomènes de la vie et une pathologie vouée à l'analyse des maladies, on⁵⁹ pourrait trouver l'élément commun qui permettrait de penser comme une unité les processus normaux et ceux qui marquent les modifications morbides. De Bichat à Claude Bernard, de l'analyse des fièvres à la pathologie du foie et de ses fonctions, un immense domaine s'était ouvert qui semblait promettre l'unité d'une physiopathologie et un accès à la compréhension des phénomènes morbides à partir de l'analyse des processus normaux. De l'organisme sain on attendait qu'il donne le cadre général où les phénomènes pathologiques s'enracinaient et prenaient, pour un temps, leur forme propre. Cette pathologie sur fond de normalité a, semble-t-il, caractérisé pendant longtemps toute la pensée médicale.

Mais il y a dans la connaissance de la vie des phénomènes qui la tiennent à distance de toute la connaissance qui peut se référer aux domaines physico-chimiques; c'est qu'elle n'a pu trouver le principe de son développement que dans l'interrogation sur les phénomènes pathologiques. Il a été impossible de constituer une science du vivant sans que soit prise en compte, comme essentielle à son objet, la possibilité de la maladie, de la mort, de la monstruosité, de l'anomalie et de l'erreur. On peut bien connaître, avec de plus en plus de finesse, les

^{56.} Sur le rapport entre épistémologie et histoire, voir en particulier l'introduction à Idéologie et Rationalité..., op. cit., p. 11-29.

^{57. 1978 : «} du rapport histoire des sciences/épistémologie ».

^{58. 1978 : «} à peu près à l'époque de Bichat ».

^{59. 1978 : «} on allait enfin séparer ce qui était resté longtemps mêlé dans l'esprit de ceux qui étudiaient le corps humain pour le "guérir"; et que, ainsi affranchi de tout souci immédiat de pratique et de tout jugement de valeur quant au bon et au mauvais fonctionnement de l'organisme, on allait enfin pouvoir développer une "science de la vie" pure et rigoureuse. Mais il s'est avéré qu'il est impossible de constituer une science du vivant sans que soit prise en compte, comme essentielle à son objet, la possibilité de maladie, de mort, de monstruosité, d'anomalie, d'erreur (même si la génétique donne à ce dernier mot un tout autre sens que celui auquel pensaient les médecins du XVIII^e siècle quand ils parlaient d'erreur de la nature). C'est que le vivant comporte des procédures d'autorégulation et d'autoconservation; on peut bien connaître... »

mécanismes physico-chimiques qui les assurent; ils n'en trouvent pas moins leur place dans une spécificité que les sciences de la vie ont à prendre en compte, sauf à effacer elles-mêmes ce qui constitue justement leur objet et leur domaine propre.

De là, dans les sciences de la vie, un fait paradoxal. C'est que si le procès de leur constitution⁶⁰ s'est bien fait par la mise en lumière des mécanismes physiques et chimiques, par la constitution de domaines comme la chimie des cellules et des molécules, par l'utilisation de modèles mathématiques, etc., en revanche, il n'a pu se dérouler que dans la mesure où était sans cesse relancé comme un défi le problème de la spécificité de la maladie et du seuil qu'elle marque parmi tous les êtres naturels⁶¹. Cela ne veut pas dire que le vitalisme soit vrai, lui qui a fait circuler tant d'images et perpétué tant de mythes. Cela ne veut pas dire non plus qu'il doit constituer l'invincible philosophie des biologistes, lui qui s'est si souvent enraciné dans les philosophies les moins rigoureuses. Mais cela veut dire qu'il a eu et qu'il a encore sans doute dans l'histoire de la biologie un rôle essentiel comme « indicateur ». Et cela de deux façons: indicateur théorique de problèmes à résoudre (à savoir de façon générale, ce qui constitue l'originalité de la vie sans qu'elle constitue en aucune manière un empire indépendant dans la nature); indicateur critique des réductions à éviter (à savoir toutes celles qui tendent à faire méconnaître que les sciences de la vie ne peuvent se passer d'une certaine position de valeur qui marque la conservation, la régulation, l'adaptation, la reproduction, etc.); « une exigence plutôt qu'une méthode, une morale, plus qu'une théorie⁶² ».

634) Les sciences de la vie appellent une certaine manière de faire leur histoire. Elles posent aussi, d'une façon singulière, la question philosophique de la connaissance.

La vie et la mort ne sont jamais en elles-mêmes des problèmes de physique, quand bien même le physicien, dans son travail, risque sa

^{60. 1978 :} le procès de « scientifisation ».

^{61.} Études d'histoire et de philosophie des sciences, op. cit., p. 239.

^{62.} La connaissance de la vie, 1952, 2e éd. Paris, Vrin, 1965, p. 88.

^{63. 1978: «} En grossissant beaucoup, on pourrait dire que le problème constant de G. Canguilhem, dans toute son œuvre, depuis L'essai sur le normal et le pathologique (1943 – Publication de la faculté des lettres de Strasbourg, n° 100) jusqu'à Idéologie et rationalité (1977 – Paris, Vrin), a été le rapport entre science de la vie et vitalisme: problème qu'il a abordé soit en montrant l'irréductibilité du problème de la maladie comme problème essentiel à toute science de la vie, soit en étudiant ce qui a constitué le climat spéculatif, le contexte théorique des sciences de la vie.

⁴⁾ Ce que G. Canguilhem étudie de façon privilégiée dans l'histoire de la biologie, c'est la "formation des concepts". La plupart des enquêtes historiques qu'il a menées portent sur cette constitution: concept de réflexe, de milieu de monstres et de monstruosité, de cellule, de sécrétion interne, de régulation. Il y a à cela plusieurs raisons. C'est d'abord que le rôle d'un concept proprement biologique est de découper dans l'ensemble des phénomènes "de la vie" ceux qui permettent d'analyser, sans les réduire, les processus propres aux être vivants (ainsi,

propre vie, ou celle des autres; il s'agit pour lui d'une question de morale, ou de politique, non d'une question scientifique. Comme le dit A. Lwoff, létale ou non, une mutation génétique n'est pour le physicien ni plus ni moins que la substitution d'une base nucléique à une autre. Mais, dans cette différence, le biologiste, lui, reconnaît la marque de son propre objet. Et d'un type d'objet auquel il appartient lui-même, puisqu'il vit et que cette nature du vivant, il la manifeste, il l'exerce, il la développe dans une activité de connaissance qu'il faut comprendre comme « méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu ». Le biologiste a à saisir⁶⁴ ce qui fait de la vie un objet spécifique de connaissance et par là même ce qui fait qu'il y a, au sein des vivants, et parce qu'ils sont vivants, des être susceptibles de connaître, et de connaître en fin de compte la vie elle-même.

La phénoménologie a demandé au « vécu » le sens originaire de tout acte de connaissance. Mais ne peut-on pas ou ne faut-il pas le chercher du côté du « vivant » lui-même ?

G. Canguilhem veut retrouver, par l'élucidation du savoir sur la vie et des concepts qui articulent ce savoir, ce qu'il en est du concept dans la vie. C'est-à-dire du concept en tant qu'il est l'un des modes de cette information que tout vivant prélève sur son milieu et par laquelle inversement il structure son milieu. Que l'homme vive dans un milieu conceptuellement architecturé ne prouve pas qu'il s'est détourné de la vie par quelque oubli ou qu'un drame historique l'en a séparé; mais seulement qu'il vit d'une certaine manière, qu'il a, avec son milieu, un rapport tel qu'il n'a pas sur lui un point de vue fixe, qu'il est mobile

parmi tous les phénomènes de ressemblance, de disparition, de mélange, de récurrence propre à l'hérédité, le concept de "trait héréditaire" a opéré un pareil découpage) : il n'y a d'objet pertinent pour la science biologique que s'il a été "conçu". Mais, d'autre part, le concept ne constitue pas une limite infranchissable pour l'analyse : il doit au contraire ouvrir sur une structure d'intelligibilité telle que l'analyse élémentaire (celle de la chimie ou de la physique) permette de faire apparaître les processus spécifiques du vivant (ce même concept de trait héréditaire a conduit à une analyse chimique des mécanismes de la reproduction). G. Canguilhem insiste sur le fait qu'une idée devient un concept biologique au moment où les effets réducteurs liés à une analogie externe s'effacent au profit d'une analyse spécifique du vivant; le concept de "réflexe" ne s'est pas formé comme concept biologique quand Willis a appliqué au mouvement automatique l'image d'un rayon lumineux réfléchi; mais il le fut le jour où Prochaska a pu l'inscrire dans l'analyse des fonctions sensori-motrices et de leur décentralisation par rapport au cerveau (cf. La formation du concept de réflexe aux XVII^e et XVIII^e siècles, Paris, PUF, 1955).

G. Canguilhem accepterait sans doute qu'on dise que le moment qui doit être considéré comme stratégiquement décisif dans une histoire de la physique, c'est celui de la formalisation et de la constitution de la théorie; mais le moment à faire valoir dans une histoire des sciences biologiques, c'est celui de la constitution de l'objet et de la formation du concept.

Les sciences de la vie appellent... »

^{64. 1978 : «} ce qui fait de la vie un objet spécifique de connaissance et par là même ce qui fait qu'il y a... »

sur un territoire indéfini ou assez largement défini⁶⁵, qu'il a à se déplacer pour recueillir des informations, qu'il a à mouvoir les choses les unes par rapport aux autres pour les rendre utiles. Former des concepts, c'est une manière de vivre et non de tuer la vie; c'est une façon de vivre⁶⁶ dans une relative mobilité et non pas une tentative pour immobiliser la vie; c'est manifester, parmi ces milliards de vivants qui informent leur milieu et s'informent à partir de lui, une innovation qu'on jugera comme on voudra, infime ou considérable : un type bien particulier d'information.

De là, l'importance que G. Canguilhem accorde à la rencontre, dans les sciences de la vie, de la vieille question du normal et du pathologique avec l'ensemble des notions que la biologie, au cours des dernières décennies, a empruntées à la théorie de l'information : codes, messages, messagers, etc. De ce point de vue, Le Normal et le Pathologique, écrit pour une part en 1943 et pour une autre dans la période 1963-1966, constitue sans aucun doute l'œuvre la plus significative de G. Canguilhem. On y voit comment le problème de la spécificité de la vie s'est trouvé récemment infléchi dans une direction où on rencontre quelques-uns des problèmes qu'on croyait appartenir en propre aux formes les plus développées de l'évolution.

Au centre de ces problèmes, il y a celui de l'erreur. Car, au niveau le plus fondamental de la vie, les jeux du code et du décodage laissent place à un aléa qui, avant d'être maladie, déficit ou monstruosité, est quelque chose comme une perturbation dans le système informatif, quelque chose comme une « méprise ». À la limite, la vie – de là son caractère radical⁶⁷ – c'est ce qui est capable d'erreur. Et c'est peut-être à cette donnée ou plutôt à cette éventualité fondamentale qu'il faut demander compte du fait que la question de l'anomalie traverse de part en part toute la biologie. À elle aussi qu'il faut demander compte des mutations et des processus évolutifs qu'elles induisent⁶⁸. Elle également qu'il faut interroger sur cette erreur singulière, mais héréditaire, qui fait que la vie a abouti avec l'homme à un vivant qui est voué à « errer » et⁶⁹ à « se tromper ».

Et si on admet que le concept, c'est la réponse que la vie elle-même a donnée à cet aléa, il faut convenir que l'erreur est la racine⁷⁰ de ce qui fait la pensée humaine et son histoire. L'opposition du vrai et du

^{65. «} Ou assez largement défini » : ajout de 1984.

^{66. 1978 : «} en toute mobilité et non d'immobiliser la vie ».

^{67.} Ajout de 1984.

^{68. 1978 : «} elle qu'il faut demander compte de cette mutation singulière, de "cette erreur héréditaire" qui fait que la vie a abouti... »

^{69. 1978 : «} destiné finalement à l'"erreur" ».

^{70. 1978: «} est à la racine ».

faux, les valeurs qu'on prête à l'un et à l'autre, les effets de pouvoir que les différentes sociétés et les différentes institutions lient à ce partage, tout cela n'est peut-être que la réponse la plus tardive à cette possibilité d'erreur intrinsèque à la vie. Si l'histoire des sciences est discontinue, c'est-à-dire si on ne peut l'analyser que comme une série de « corrections », comme une distribution nouvelle⁷¹ qui ne libère jamais enfin et pour toujours le moment terminal de la vérité, c'est que là encore l'« erreur » constitue non pas l'oubli ou le retard⁷² de l'accomplissement promis, mais la dimension propre à la vie des hommes et indispensable au temps de l'espèce.

Nietzsche disait de la vérité que c'était le plus profond mensonge. Canguilhem dirait peut-être, lui qui est loin et proche à la fois de Nietzsche, qu'elle est, sur l'énorme calendrier de la vie, la plus récente erreur; ou, plus exactement, il dirait que le partage vrai-faux ainsi que la valeur accordée à la vérité constituent la plus singulière manière de vivre qu'ait pu inventer une vie qui, du fond de son origine, portait en soi l'éventualité de l'erreur. L'erreur est pour Canguilhem l'aléa permanent autour duquel s'enroule l'histoire de la vie, et le devenir des hommes. C'est cette notion d'erreur qui lui permet de lier ce qu'il sait de la biologie et la manière dont il en fait l'histoire, sans qu'il ait jamais voulu, comme on le faisait au temps de l'évolutionnisme, déduire celle-ci de celle-là. C'est elle qui lui permet de marquer le rapport entre vie et connaissance de la vie et d'y suivre, comme un fil rouge, la présence de la valeur et de la norme.

Cet historien des rationalités, lui-même si « rationaliste », est un philosophe de l'erreur ; je veux dire que c'est à partir de l'erreur qu'il pose les problèmes philosophiques, disons⁷³ plus exactement le problème de la vérité et de la vie. On touche là sans doute à l'un des événements fondamentaux dans l'histoire de la philosophie moderne : si la grande rupture cartésienne a posé la question des rapports entre vérité et sujet, le XVIII^e siècle a introduit, quant aux rapports de la vérité et de la vie, une série de questions dont la Critique du jugement⁷⁴ et la Phénoménologie de l'esprit⁷⁵ ont été les premières grandes formulations. Et, depuis ce moment, ce fut l'un des enjeux de la discussion philosophique : est-ce que la connaissance de la vie doit être considé-

^{71. 1978 : «} du vrai et du faux ».

^{72. 1978 : «} le retard d'une vérité, mais la dimension... »

^{73. 1978 : «} je devrais dire le problème philosophique de la vérité et de la vie ».

^{74.} I. Kant, Kritik der Urteilskraft, 1790, Gesammelte Schriften, tome V, Berlin, Königlich Preussichen Akademie der Wissenschaften, 1902, p. 165-486 (Critique de la faculté de juger, trad. Alexis Philonenko, Paris, Vrin, 1965).

^{75.} G. W. F. Hegel, *Phänomenologie des Geistes*, Wurtzbourg, Anton Goebhardt, 1897 (*La phénoménologie de l'esprit*, trad. Jean Hyppolite, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Philosophie de l'esprit », tome I, 1939, tome II, 1941).

99

rée comme rien de plus que l'une des régions qui relèvent de la question générale de la vérité, du sujet et de la connaissance? Ou est-ce qu'elle oblige à poser autrement cette question? Est-ce que toute la théorie du sujet ne doit pas être reformulée, dès lors que la connaissance, plutôt que de s'ouvrir à la vérité du monde, s'enracine dans les « erreurs » de la vie?

On comprend pourquoi la pensée de G. Canguilhem, son travail d'historien et de philosophe, a pu avoir une importance si décisive en France pour tous ceux qui, à partir de points de vue⁷⁶ si différents, ont essayé de repenser la question du sujet. La phénoménologie pouvait bien introduire, dans le champ de l'analyse, le corps, la sexualité, la mort, le monde perçu: le *Cogito* y demeurait central; ni la rationalité de la science, ni la spécificité des sciences de la vie ne pouvaient en compromettre le rôle fondateur. C'est à cette philosophie du sens, du sujet et du vécu que G. Canguilhem a opposé une philosophie de l'erreur, du concept du vivant, comme⁷⁷ une autre manière d'approcher la notion de vie.

Michel FOUCAULT,
« La vie : l'expérience et la science »,
in Dits et Écrits, tome IV
© Éditions GALLIMARD

 $^{76.\ 1978:}$ « à partir de points de vue différents (qu'il s'agisse de théoriciens du marxisme, de la psychanalyse ou de la linguistique) ont essayé... »

^{77. «} Comme une autre manière d'approcher la notion de vie » : ajout de 1984.

Vérité, mensonge, certitude, incertitude...

Cet aveugle là-bas sur la route connaît aussi ces paroles. Je suis assis sur une haute marche et je serre les mains sur le plus haut de mes genoux croisés.

Eh bien, vérité, mensonge, certitude, incertitude, qu'estce que tout cela?

L'aveugle s'arrête sur la route,

sur mon genou j'ai décroisé les mains.

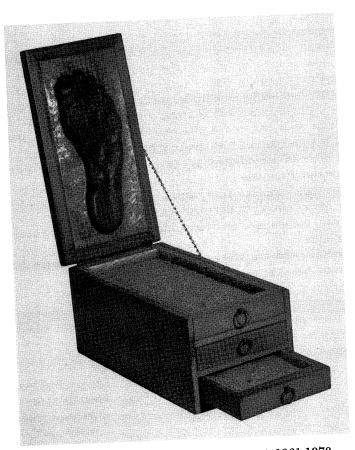
Vérité, mensonge, certitude, incertitude, tout revient-il au même?

Quelque chose a changé dans une partie de la réalité – mes mains et mes genoux.

Quelle est la science qui explique ce phénomène? L'aveugle poursuit son chemin et je ne fais plus de gestes, ce n'est déjà plus la même heure, ni les mêmes gens, ni rien de pareil.

C'est cela, être réel.

Fernando PESSOA Le gardeur de troupeaux et les autres poèmes d'Alberto Caeiro



Jasper Johns, Memory Piece (Frank O'Hara), 1961-1970

Un siècle de psychanalyse : critique rétrospective et perspectives*

ADOLF GRÜNBAUM**

Les idées les plus fondamentales de la théorie psychanalytique furent initialement émises par Josef Breuer et Sigmund Freud, en 1893, dans la « Communication préliminaire » qui introduit leurs Études sur l'hystérie. Trois ans plus tard, Freud¹ désignait la méthode d'investigation clinique de Breuer comme « nouvelle méthode de psychanalyse ».

L'entreprise psychanalytique achève déjà son premier siècle. Le temps est donc venu de faire un inventaire *critique* minutieux de son fonctionnement passé, en tant que théorie de la nature humaine et thérapie, et d'envisager ses perspectives².

^{*} Cet article m'a été demandé pour le « Catalogue » de l'exposition Sigmund Freud : Conflit et Culture qui aura lieu à Washington en 1998 à la Bibliothèque du Congrès, et sera publié aux États-Unis par Alfred A. Knopf. Le texte en a été prononcé, avec quelques remaniements, au colloque organisé à Paris le 28 juin 1997 par l'école lacanienne de psychanalyse, Critique de la psychanalyse et de ses détracteurs. Traduit par Mayette Viltard.

^{**} Adolf Grünbaum est professeur de philosophie et de psychiatrie à l'Université de Pittsburgh. Il est l'un des coéditeurs de la célèbre collection de Pittsburgh en Philosophie et Histoire des sciences.

^{1.} S. Freud, Standard Edition, 1896, 3, 151. Toutes les citations des écrits de Freud en anglais proviennent de la Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud, traduction de J. Strachey et collaborateurs, Londres, Hogarth Press, 1953-1974, 24 volumes.

^{2.} Pour de plus amples développements, voir Grünbaum 1984, 1986, 1993, et publications à paraître, cités au cours de cet article. Ouvrages traduits en français: Les fondements de la psychanalyse, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Claude Dumoncel et révisé par Élisabeth Pacherie, PUF, décembre 1996; La psychanalyse à l'épreuve, traduit de l'anglais (États-Unis) par Joëlle Proust, L'éclat, 1993.

LES DEUX ESPÈCES - « DYNAMIQUE » ET « COGNITIVE » - DE L'INCONSCIENT

Freud a été le créateur de l'intégralité de la théorie de la psychanalyse. Mais il n'était certes pas le premier à postuler l'existence de diverses autres sortes de processus mentaux inconscients. Au cours des siècles, nombre d'autres penseurs – tels Platon, Leibniz, et von Helmholtz – le firent aussi afin d'expliquer la pensée consciente et le comportement manifeste, pour lesquels ils ne trouvaient aucune autre explication. Et même, Freud³ a eu certains autres précurseurs qui ont anticipé quelques-unes de ses idées clés avec une étonnante précision⁴. Comme il l'a lui-même reconnu⁵, Arthur Schopenhauer et Friedrich Nietzsche ont proposé, de façon spéculative, la plupart des doctrines psychanalytiques qu'il affirme avoir développées indépendamment, à partir de ses observations cliniques.

Il y a des différences majeures entre les processus inconscients tels que la psychologie cognitive actuelle en fait l'hypothèse, d'une part, et le contenu inconscient de l'esprit tel que le postule la psychologie psychanalytique, d'autre part⁶. L'inconscient que Freud appelle « dynamique » est le dépositaire supposé de désirs refoulés interdits de nature sexuelle ou agressive qui cherchent sans autre souci leur satisfaction immédiate, indépendamment des contraintes de la réalité extérieure, mais dont le retour ou l'entrée initiale dans la conscience est empêché par les mécanismes de défense du moi. En fait, selon Freud⁷, nous n'aurions même pas développé les capacités nécessaires au développement des activités cognitives s'il avait été possible de satisfaire nos besoins pulsionnels sans elles.

Mais de nouvelles connaissances sur la maturation biologique découvertes en dehors de la psychanalyse et que Freud n'ignorait probablement pas ont conduit le psychanalyste Heinz Hartmann à admettre, dans sa dénommée ego psychology, que des fonctions comme la cognition, la mémoire et le raisonnement pouvaient se développer de façon autonome par programmation génétique innée, et indépendamment de la satisfaction de la pulsion instinctuelle⁸. Dans l'inconscient cogni-

^{3.} S. Freud, Standard Edition, 1915, t. 14, p. 166.

^{4.} M. Zentner, Die Flucht ins Vergessen; Die Anfänge der Psychoanalyse Freud's bei Schopenhauer, Darmstadt, Germany, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995, p. 248.

^{5.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1914, t. 14, p. 15-16.

^{6.} M. Eagle, "The Psychoanalytic and the Cognitive Unconscious" in R. Stern (ed), Theories of the Unconscious and the Theories of the Self, Hillsdale, NJ, Analytic Press, 1987, p. 155-189.

^{7.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1900, t. 5, p. 566-567.

^{8.} M. Eagle, "The Dynamics of Theory Change in Psychoanalysis" in J. Earman et al. (ed), Philosophical Problems of the Internal and External Worlds: Essays on the Philosophy of Adolf Grünbaum, Pittsburgh and Konstanz, University of Pittsburgh Press and University of Konstanz Press, 1993, chap. 15, p. 374-376.

tif, les processus computationnels et associatifs de résolution des problèmes, en permanence requis par la mémoire, la perception, le jugement et l'attention sont parfaitement rationnels. Par contraste, comme Freud le souligne, le contenu de désir de l'inconscient dynamique le fait opérer d'une façon hautement illogique.

En outre, le contenu de l'inconscient dynamique provient pour une grande part du refoulement involontaire d'idées gardant la forme qu'elles avaient à l'origine dans la conscience, tandis que ni l'expulsion des idées ou des souvenirs hors de la conscience, ni leur refus par la censure, ne jouent le moindre rôle dans l'inconscient cognitif9. Freud pensait que l'usage de sa nouvelle technique de libre association pourrait lever les refoulements des désirs instinctuels et donc ramener dans la conscience, inchangées, les idées refoulées.

Or dans le cas de l'inconscient cognitif, on ne peut véritablement dire que les processus de prise en compte des données, leur tri et leur recherche, mis en jeu lorsqu'on demande à quelqu'un de retrouver rapidement le nom de l'amant de la tsarine, à savoir Raspoutine, deviennent conscients. Des psychanalystes ont affirmé la compatibilité de ces deux espèces d'inconscient, du fait qu'ils sont du même genre, sans en dire plus¹⁰. Mais Eagle¹¹ a montré combien les modifications que devraient subir la notion freudienne d'inconscient dynamique seraient vastes si l'on voulait la rendre compatible avec celle de l'inconscient cognitif. Plus important encore, d'autres tenants d'une apologie freudienne¹² ont prétendu de façon erronée que l'inconscient psychanalytique tirait son support de l'inconscient cognitif, alors que l'existence de ce dernier ne confère aucune crédibilité au premier.

Nous devons tout autant nous méfier de l'argument spécieux récemment avancé par le philosophe Thomas Nagel¹³, selon lequel l'influence dominante des idées freudiennes dans la culture occidentale témoigne de l'évidente probité de la psychanalyse. Que l'influence culturelle de Freud soit largement répandue ne valide pas plus ses principes que la diffusion du christianisme ne justifie la naissance de Jésus grâce à une vierge, ou sa résurrection¹⁴. On ne peut même pas prendre pour argent comptant cette prémisse de Nagel disant que la

^{9.} M. Eagle, "The Psychoanalytic and the Cognitive Unconscious", op. cit., p. 161-165.

^{10.} H. Shevrin et al., "Event-Related Potential Indicators of the Dynamic Unconscious", Consciousness and Cognition 1, 1992, p. 340-341.

^{11.} M. Eagle, "The Psychoanalytic and the Cognitive Unconscious", op. cit., p. 166-186.
12. M. Basch, "Psychoanalysis, Science & Epistemology", The Bulletin of the [Chicago] Institute for Psychoanalysis 4 (2), 1994, p. 1.

^{13.} T. Nagel, "Freud's Permanent Revolution", New York Review of Books 41 (9), (May 12), 1994, p. 34-38.

^{14.} A. Grünbaum, "Letter-to-the-editor", New York Review of Books 41 (14), (August 11), 1994, p. 54-55. Contra Thomas Nagel's "Freud's Permanent Revolution".

théorie de Freud fait désormais partie de l'éthos intellectuel et du folklore de la culture occidentale. Comme Henri Ellenberger l'a montré¹⁵, la prédominance de la vulgarisation de concepts *pseudo*-freudiens rend difficile d'évaluer de façon fiable dans quelle mesure les hypothèses psychanalytiques *authentiques* sont devenues actuellement largement influentes dans notre culture.

Par exemple, tous les lapsus psychologiquement motivés – même ceux dont les sources sont immédiatement conscientes et limpides – sont communément, quoique incorrectement, considérés comme « freudiens ». Alors que Freud, lui, souligne que le champ de l'élucidation des motifs psychanalytiques des lapsus se limite aux lapsus dont « les motifs [sont] inconnus de la conscience 16 », et qui sont, à première vue, tenus pour psychologiquement immotivés. Freud dénie donc tout crédit aux explications concernant les lapsus dont les motifs sont clairs 17.

CRITIQUE DE LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE ET POSTFREUDIENNE

Venons-en maintenant à ma critique de ce qui est le cœur même de la théorie psychanalytique de Freud, pour nous prononcer ensuite sur le fait de savoir si les deux séries d'hypothèses postfreudiennes qu'on appelle « psychologie du self » et « théorie des relations d'objet » surmontent mes objections. Je vous laisse le soin de me dire, quand vous aurez entendu ma critique, si vous pensez que Lacan répond à mes objections. Si oui, je serai intéressé de savoir de quelle manière.

Comme Freud nous le dit: « La théorie du refoulement est la pierre angulaire sur laquelle repose toute la structure de la psychanalyse. Elle en est la part la plus essentielle 18. » Les trois branches principales de la théorie du refoulement sont les trois séries d'hypothèses sur la causation inconsciente et le traitement psychanalytique de la psychologie, la théorie des rêves, et la théorie mentionnée plus haut des lapsus et actes manqués. Dans chacune de ces trois branches, le refoulement du contenu mental est posé comme jouant un rôle causalement nécessaire: c'est capital pour que les névroses et les psychoses soient produites par des motifs sexuels inconscients, que les rêves soient formés par des désirs infantiles latents interdits, et que les actes manqués soient générés par divers motifs cachés de déplaisir.

^{15.} H. Ellenberger, The Discovery of the Unconscious, New York, Basic Books, 1970, p. 547-549.

^{16.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1901, t. 14, p. 16.

^{17.} Ibid., 1916, t. 15, p. 47.

^{18.} Ibid., 1914, t. 14, p. 16.

Du point de vue de Freud, nos symptômes névrotiques, les contenus manifestes de nos rêves, et les lapsus que nous commettons sont tous à interpréter comme « des compromis entre les demandes d'une pulsion refoulée et les résistances d'une force de censure de notre moi¹⁹ ». On peut donc dire que Freud a donné un « modèle de compromis » des névroses, des rêves, et des actes manqués. Et les psychanalystes ont souligné l'avantage explicatif d'une telle unification pour affirmer sa validité, affirmation que je vais mettre en question.

Mais, en premier lieu, quel est le motif ou la cause qui amorce et qui soutient l'opération du mécanisme inconscient de refoulement avant qu'il produise ultérieurement ses propres effets? Apparemment, Freud pose de façon axiomatique que les états mentaux pénibles, comme les désirs interdits, les traumas, les souvenirs douloureux, le dégoût, l'anxiété, la colère, la honte, la haine, la culpabilité et la tristesse – tous sont déplaisants – génèrent typiquement, puis entretiennent l'oubli jusqu'au point de refoulement²⁰. Ainsi, on peut dire que le refoulement régule le plaisir et le déplaisir en défendant notre conscience contre diverses sortes d'affects négatifs.

Freud dit dogmatiquement: « La tendance à oublier ce qui est désagréable me semble être assez universelle²¹ », et « Les souvenirs pénibles succombent spécialement facilement dans l'oubli motivé²². » Toutefois, il a dû concéder à ce propos : « On constate assez souvent qu'il est impossible, au contraire, de se débarrasser de souvenirs pénibles qui nous poursuivent et de bannir les pulsions affectives pénibles comme le remords et les affres de la conscience. » Bref, il reconnaît que les « choses pénibles sont particulièrement difficiles à oublier²³ ».

Ainsi garde-t-on un souvenir très vif de certains états mentaux douloureux alors que d'autres sont oubliés, voire refoulés. Par conséquent, j'en conclus que des facteurs autres que la douleur déterminent le fait de s'en souvenir ou de les oublier. Par exemple, des traits de personnalité ou des situations diverses peuvent avoir, causalement, leur importance. Freud n'est jamais parvenu à rendre compte, de façon adéquate, de ceci, à savoir que le phénomène du souvenir obsédant des expériences pénibles soit défavorable à sa thèse centrale selon laquelle l'affect négatif entraîne le refoulement. Par ailleurs, le psychologue Thomas Gilovitch, à Cornell, est en train de faire un travail très précieux sur les

^{19.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1925, t. 20, p. 45 et 1917, t. 16, p. 301.

^{20.} H. Thomä & H. Kächele, Psychoanalytic Practice, Berlin, New York, Springer Verlag, 1987, vol. 1, p. 107-111.

^{21.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1901, t. 6, p. 144.

^{22.} Ibid., 1901, t. 6, p. 147.

^{23.} Ibid., 1916, t. 15, p. 76-77.

conditions dans lesquelles on se souvient des expériences douloureuses et sur celles, différentes, dans lesquelles on oublie.

Une autre difficulté de base qui remet en question les trois branches de la théorie du refoulement consiste dans les défauts épistémologiques de ladite « règle fondamentale » de l'association libre. C'est une thèse cardinale de toute l'affaire psychanalytique que de soutenir que sa méthode d'association libre a deux qualités majeures, d'être à la fois une investigation causale et une thérapeutique, à savoir (i) elle peut identifier les causes inconscientes des pensées humaines aussi bien anormales que normales, et (ii) en surmontant les résistances et en levant les refoulements, elle peut supprimer les éléments pathogènes inconscients des névroses et permettre ainsi le traitement d'une catégorie importante de troubles mentaux. Donc, on nous dit qu'en utilisant cette technique unique pour ouvrir les vannes de l'inconscient, Freud pouvait démontrer que les névroses, et même, les rêves et les lapsus avaient pour cause des motifs refoulés.

Mais comment prouvait-il que l'association libre est un facteur causal dans la recherche étiologique en psychopathologie? Comme il nous le dit très clairement²⁴, son argument pour soutenir ce qu'il attribue à l'association libre est, dans le fond, un argument thérapeutique qui ramène à la méthode cathartique du traitement de l'hystérie. Par ailleurs, comme je l'ai souligné dans mon ouvrage de 1993²⁵, la version originale de l'argument de Freud²⁶ en allemand comporte une grave erreur que malheureusement Strachey, dans sa traduction pour la Standard Edition, n'a pas aperçue, mais que je vais rectifier ici.

Premièrement, Freud infère que la disparition, due à la thérapeutique, des symptômes névrotiques n'est pas un effet placebo mais que nous pouvons en attribuer la cause à la levée cathartique des refoulements par le moyen de la méthode de l'association libre. S'appuyant sur cette hypothèse clé de la thérapeutique, il ajoute alors deux inférences théoriques majeures: (i) la suppression cathartique présumée de la névrose par la levée des refoulement du fait des associations constitue une bonne preuve qui permet de postuler étiologiquement que l'enchaînement des refoulements accompagnés de répressions affectives est causalement nécessaire à l'existence même d'une névrose²⁷, après tout, ce postulat étiologique permet d'en déduire avec validité l'hypothèse thérapeutique centrale; et en outre (ii) si les refoulements sont la cause essentielle des névroses, le fait que la méthode d'association libre soit

^{24.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1900, t. 5, p. 528.

^{25.} A. Grünbaum, Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis, Madison, CT, International University Press, 1993, p. 25-26.

^{26.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1900, t. 5, p. 528.

^{27.} Ibid., 1893, t. 2, p. 6-7.

seule capable de les mettre à découvert justifie sa capacité à identifier les causes ou les éléments pathogènes des névroses. Mais je soutiens que cet argument thérapeutique censé faire la preuve, de façon convaincante, de l'étiologie à partir des associations libres échoue à plusieurs titres, quel que soit l'intérêt de ce que révèlent les contenus associatifs relativement aux préoccupations psychologiques du patient ou ses traits de personnalité.

En premier lieu, la durée du succès thérapeutique dont l'argument dépend dès le départ, ne s'est pas matérialisée, comme Freud a dû l'avouer au début ainsi qu'à la fin de sa carrière²⁸. Par exemple, contrairement au rapport que fait Breuer²⁹, son traitement d'Anna O. fut un fiasco thérapeutique total³⁰. Et Breuer le savait lorsqu'il a envoyé une lettre la recommandant à l'Institut Binswanger à Kreuzlingen, en Suisse, pour la poursuite du traitement.

Mais même s'il y a eu un gain thérapeutique transitoire, Freud n'a pas réussi à ruiner une hypothèse rivale qui vient saper l'attribution d'un tel gain à la suppression bien précise des refoulements par l'association libre: la sinistre hypothèse de l'effet placebo qui affirme que des éléments du traitement autres que la reconnaissance précise des refoulements du patient – comme la mobilisation de l'espoir chez le patient, par le thérapeute – sont responsables de toute amélioration conséquente. Pour ruiner carrément cette hypothèse rivale, il aurait été nécessaire de démontrer que dans un groupe-contrôle de patients similaires dont les refoulements n'auraient pas été levés, l'issue du traitement aurait été pire que dans le groupe traité par la psychanalyse. Aucune donnée de cet ordre n'a jamais été fournie au cours de ce siècle³¹. De sorte que la viabilité de l'hypothèse rivale de l'effet placebo concurrence à bon droit celle de Freud, du gain thérapeutique dû à la dynamique de la reconnaissance des refoulements.

De plus, même si on accepte l'idée que la névrose peut être supprimée par la levée cathartique des refoulements, cela n'étaye pas de façon déterminante la thèse étiologique que les refoulements et les suppressions des affects qui les accompagnent soient causalement nécessaires à l'existence d'une névrose. Qu'une thèse aussi cruciale pour le fondement de la théorie du refoulement ne soit pas étayée peut être mis en évidence avec la comparaison suivante : l'action béné-

^{28.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1925, t. 20, p. 27 et 1937, t. 23, p. 216-253.

^{29.} J. Breuer, in S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1895, t. 2, p. 34-35.

^{30.} H. Ellenberger, "The Story of Anna O.: A Critical Review with New Data", J. Hist. Behav. Sci. 8, 1972, p. 267-79. M. Borch-Jacobsen, Remembering Anna O.: 100 Years of Psychoanalytic Mystification, New York, London, Routledge, 1996.

^{31.} H. Bachrach et al., "On the Efficacy of Psychoanalysis", Journal of the American Psychoanalytic Association 39, 1991, p. 871-916. S. Vaughan and S. Roose, "The Analytic Process: Clinical and Research Definitions", International Journal of Psycho-Analysis 76, 1995, p. 343-356.

fique de l'aspirine sur les maux de tête n'est pas étayée par l'hypothèse saugrenue qu'un manque d'aspirine dans le sang serait la cause sine qua non de la survenue des maux de tête. Pourtant, une telle action thérapeutique peut être valablement déduite de cette hypothèse étiologique bizarre, de la façon suivante : si un manque d'aspirine dans le sang était causalement requis pour la survenue d'un mal de tête, alors il s'ensuit valablement que la suppression de ce manque par la prise d'aspirine aura pour résultat la suppression du mal de tête. Mais c'est loin d'être suffisant pour en inférer valablement le rôle étiologique du manque d'aspirine. De même, si le refoulement-accompagné-de-répression-des-affects était causalement nécessaire à la genèse d'une névrose, alors il s'ensuivrait valablement que la suppression cathartique du refoulement entraînerait la suppression de la névrose. Mais de nouveau, ce n'est pas suffisant pour inférer le rôle pathogène du refoulement-accompagné-de-répression. Ainsi, que les associations libres puissent lever des refoulements n'est pas une preuve de leur rôle étiologique. puisque Freud n'a pas réussi à démontrer que les refoulements sont pathogènes. Donc, l'argument thérapeutique avancé par Freud pour ce qui est du caractère étiologique probant de l'association libre perd tout à fait son fondement. Et c'est se fourvoyer que de dire, comme certains psychanalystes l'ont soutenu pour me réfuter, que cette difficulté fondamentale permanente est surmontée par ce que théorisera Freud ultérieurement.

Cependant, comme nous l'apprenons dès les premières pages de sa méthode d'interprétation des rêves, Freud à partir du rôle présumé causal des associations libres comme étant seulement une méthode d'investigation étiologique à but thérapeutique, a extrapolé une voie pour trouver les prétendues causes inconscientes des rêves³². Et dans la foulée, il signale que lorsque ses patients lui racontaient leurs rêves tout en associant librement sur leurs symptômes, il extrapolait audacieusement, sinon arbitrairement, à partir de son modèle de compromis des symptômes névrotiques, les contenus manifestes des rêves. Une année plus tard, il utilise cette même double-extrapolation pour englober les lapsus et les actes manqués.

Mais, du point de vue de Freud, que révèlent les associations libres sur les rêves? Le contenu manifeste des rêves, quel qu'il soit, est censé être destiné à accomplir un désir de deux manières logiquement distinctes: pour chaque rêve D, il existe au moins un désir infantile normalement inconscient W tel que (i) W est requis comme cause motivant D^{33} et (ii) le contenu manifeste de D expose de manière imagée, plus ou moins déguisée, l'état de chose désiré par W. Comme le

^{32.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1900, t. 4, p. 100-101.

^{33.} Ibid., 1925, t. 20, p. 44.

soutient Freud³⁴: « Lorsqu'on examine les pensées latentes du rêve qui sont révélées par l'analyse (*via* les associations libres), on trouve qu'il y en a une qui se détache [...] la pensée isolée s'avère être une pulsion de désir [...] Cette pulsion construit en fait le rêve : elle fournit l'énergie pour sa production [...]. »

Quasi indépendamment de son argument thérapeutique défectueux en faveur de la valeur causale de l'association libre, Freud propose, en 1895, son analyse de son « Rêve-Paradigme d'Irma » comme un argument non thérapeutique montrant que la méthode d'association libre est un moyen efficace pour identifier les présumés désirs interdits cachés qui sont les motifs de nos rêve. Mais dans ma critique détaillée de cette injustement célèbre analyse de son Rêve d'Irma35, j'ai montré que le compte rendu de Freud n'est hélas rien de moins qu'un morceau de publicité mensongère : (i) il ne donne pas du tout la validation promise de la valeur de l'association libre, (ii) il ne justifie en rien son audacieuse théorie que tous les rêves sont des accomplissements de désir, au sens où il le dit, (iii) il ne prétend même pas que ce rêve allégué comme « Rêve-Paradigme » soit une preuve en faveur de son modèle de compromis du contenu manifeste des rêves, et (iv) la célébration continuelle et invétérée de l'analyse de Freud de son Rêve d'Irma comme le parangon de l'interprétation des rêves dans la littérature psychanalytique n'est pas un brin fondée, c'est du baratin de camelot.

En outre, plus généralement, la théorie de Freud du rêve comme accomplissement de désir était irrémédiablement défectueuse dès le départ³⁶: fort regrettablement, Freud n'a pas pris garde à l'évidente conséquence épistémologique de l'abandon de son modèle énergétique neurologique du rêve produit par le désir, tel qu'il le donnait dans son Esquisse de 1895. Avec précisément cet abandon, il a perdu sa raison biologique initiale pour affirmer qu'au moins tous les rêves « normaux » sont des accomplissements de désir. A fortiori perdait-il alors toute justification en terme d'énergie pour universaliser sa doctrine de l'accomplissement de désir à n'importe quelle sorte de rêve. Cependant, en dépit de l'absence totale de cette garantie et de tout autre justification, la doctrine universalisée, maintenant formulée en termes psychologiques, renaît comme un phænix de ses cendres du défunt modèle énergétique de Freud. J'ai montré ailleurs que son argument neuroénergétique pour le rêve provoqué par le désir était mort-né.

^{34.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1925, t. 20, p. 44.

^{35.} A. Grünbaum, *The Foundations of Psychoanalysis: A Philosophical Critique*, Berkeley, University of California Press, traduit en allemand, italien, français, japonais, et hongrois, 1984, chap. 5.

 $^{36.\,\}ensuremath{\vec{Id}}$., "Critique of Freud's Neurobiological and Psychoanalytic Dream Theories", à paraître.

34 Adolf Grünbaum

Une fois que Freud s'est retrouvé lié par sa thèse universelle sur la genèse du rêve, son interprétation des rêves s'est vue obligée de réconcilier les rêves contraires au désir avec l'universalité décrétée du rêve comme accomplissement de désir. Une telle réconciliation réclamait impérieusement que tous les autres éléments, et jusqu'aux moindres détails, de la théorie des rêves soient conformes au dogme de la genèse désirante des rêves. Mais Freud dissimula cette dynamique de la théorisation en supposant la question méthodologique résolue par pétition de principe³⁷.

En effet, puisqu'il y a d'innombrables rêves pénibles qui, de prime abord, contreviennent au désir³⁸, l'idée fixe³⁹ de Freud, de l'accomplissement de désir, l'a conduit aux trois doctrines majeures, qui sont autant d'artefacts, de sa théorie des rêves :

- (i) la distinction entre le contenu « manifeste », conscient, d'un rêve qui est topiquement polymorphe et le contenu « latent », refoulé, que Freud décrète représenter invariablement l'impérial désir refoulé⁴⁰, désir infantile⁴¹. Le contenu manifeste est censé être une simple façade pour le contenu de désir, latent, caché, interdit : le premier est censé résulter, en servant des fins de déguisement, de la distorsion du désir interdit par un processus que Freud a appelé le « travail du rêve » ; mais cette distorsion supposée ne doit pas être confondue avec la bizarrerie familière des rêves ;
- (ii) un second artefact de l'impérialisme du désir selon Freud est la croyance liée au premier artefact, que le contenu manifeste du rêve, tout comme le symptôme névrotique, est le produit d'un conflit et d'un compromis entre un désir refoulé cherchant à s'exprimer une « pensée » de rêve dite latente et la censure exercée par l'ego d'où vient le refoulement⁴²;
- (iii) l'insistance sur l'universalité de l'accomplissement de désir dans les rêves impose aussi une exigence méthodologique. Comme Clark Glymour⁴³ l'a montré, la méthode de Freud de l'interprétation des rêves à partir de l'association libre est soumise à la contrainte thématique préalable de sélectionner les associations afin de faire émerger du lot un motif de désir. Mais Freud⁴⁴ représenta faussement ce résultat réglé d'avance comme une découverte empirique sans mentionner la

^{37.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1900, t. 4, p. 135.

^{38.} Ibid., 1900, t. 4, p. 135.

^{39.} En français dans le texte.

^{40.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1925, t. 20, p. 44.

^{41.} Ibid., 1900, t. 5, p. 553.

^{42.} Ibid., 1925, t. 20, p. 45.

^{43.} C. Glymour, "The Theory of Your Dreams", in R. Cohen and L. Laudan (eds), *Physics, Philosophy, and Psychoanalysis: Essays in Honor of Adolf Grünbaum*, Dordrecht, Boston, D. Reidel, 1983, p. 57-71.

^{44.} S. Freud, Standard Edition, op. cit., 1925, t. 20, p. 44.

sélection faite sur des bases théoriques parmi le produit des associations du patient.

Certains défenseurs de la psychanalyse ont présenté comme une vertu explicative de leur théorie le fait que leur modèle de compromis pouvait unifier des phénomènes a priori disparates, tels que les névroses, les rêves et les lapsus, et que la théorie du refoulement contribuait également à la théorie de Freud sur le développement psychosexuel. De fait, des philosophes des sciences ont accueilli cette unité explicative comme étant une des plus grandes réussites de la science, ce qu'on pouvait espérer de mieux.

Mais, dans d'autre contextes, unifier est plutôt un défaut qu'une qualité. Thalès de Milet, tout en cherchant justement à dépeindre le monde de façon rationnelle quoique mythopoétique, pensait que toute chose était faite d'eau, unité cosmique chimique. Mais le chimiste Mendelieff aurait répondu à Thalès, par-delà les millénaires, avec les mots d'Hamlet⁴⁵: « Il y a plus de choses sur terre et dans les cieux, Horatio, qu'on en rêve dans ta philosophie. » Comme je l'ai montré, la même morale s'applique à la façon douteuse qu'à Freud de psychopathologiser la normalité: en assumant malheureusement la puissance causale de la méthode d'association libre, son modèle de compromis a produit une pseudo-unification de la conduite névrotique et des rêves et actes manqués.

Le philosophe français Paul Ricœur⁴⁶ a tenté de parer aux critiques d'un tout autre ordre, faites à la psychanalyse par des philosophes des sciences des années cinquante et soixante⁴⁷. Comme les autres philosophes de l'herméneutique, tels Karl Jaspers et Jürgen Habermas et comme Ludwig Wittgenstein, Ricœur répond avec condescendance que Freud lui-même avait été « scientiste » à l'égard de sa propre théorie, de sorte que les échecs scientifiques de la psychanalyse étaient en fait des vertus. Vous savez à quel point le scientisme est dangereux. C'est une adoration utopiste, partisane et intellectuellement impérialiste de la manière scientifique de connaître le monde. Elle est souvent associée au positivisme, elle sert même de bouc émissaire. Les herméneutes proposent leur propre reconstruction de la psychanalyse. Mais j'ai montré par ailleurs⁴⁸ que tous les malentendus et les confusions qu'ils

^{45.} Acte I scène V.

^{46.} P. Ricœur, Freud and Philosophy, New Haven, Yale University Press, 1970, p. 358.

^{47.} B. von Eckard, "Adolf Grünbaum and Psychoanalytic Epistemology", in J. Reppen (ed.), Beyond Freud: A Study of Modern Psychoanalytic Theorists, Hillsdale, NJ, Analytic Press, 1985, p. 356-364.

^{48.} A. Grünbaum, The Foundations of Psychoanalysis..., op. cit., p. 1-94; "Is Freud's Theory Well-Founded?", Behavioral and Brain Science 9, 1986, p. 266-281; "'Meaning' Connections and Causal Connections in the Human Sciences: The Poverty of Hermeneutic Philosophy", Journal of the American Psychoanalytic Association 38 (3), 1990, p. 559-577; Validation..., op. cit., chap. 4.

ont reproché à Freud sont en réalité les leurs, et non pas ceux de Freud. Ils y ont ajouté la doctrine stupide selon laquelle la théorie de Freud sur ladite signification inconsciente des symptômes, des rêves et des lapsus était une contribution à la sémantique. Et Ricœur de nous parler de sa fameuse « sémantique du désir ». Le psychanalyste anglais Anthony Storr considère que « Freud était un génie dont l'art est la sémantique ». Mais la signification freudienne d'un symptôme est étiologique, ce n'est pas comme la signification sémantique du langage. La signification étiologique d'un symptôme est sa cause motivationnelle latente. Hélas, les méthodes des herméneutes n'ont pas engendré une seule hypothèse nouvelle cliniquement ou explicativement fructueuse. Au lieu de cela, leur reconstruction est un cri de guerre négatif et idéologique qui ne mène nulle part.

DÉVELOPPEMENTS POSTFREUDIENS

Cependant, quels ont été les développements contemporains postfreudiens qui sont psychanalytiques de par leur contenu et non pas seulement de par leur nom? Et leur fondement épistémologique est-il plus solide que les hypothèses majeures originales de Freud⁴⁹. Récemment, le psychologue clinicien Morris Eagle⁵⁰ a donné une réponse lucide et approfondie à cette question.

Eagle⁵¹ nous dit que : « Pendant les quarante à cinquante dernières années, il y a eu trois développements théoriques majeurs en psychanalyse : la psychologie de l'ego, la théorie des relations d'objet, et la self-psychologie. » Si la théorie psychanalytique contemporaine existe aujourd'hui, on la trouvera dans l'un de ces trois développements ou alors dans une combinaison des trois, soit par intégration, soit autrement. Comme on a déjà eu l'occasion de le dire, l'égo-psychologie de Heinz Hatmann se désolidarise de la théorie freudienne qui arrime les fonctions cognitives à l'instinct.

Mais, et cela est plus important, la self-psychologie de Heinz Kohut, la théorie sur les relations d'objet de Otto Kernberg et l'école anglaise rejettent plus fondamentalement le modèle de compromis de la psychopathologie de Freud. En effet, la self-psychologie renie presque toutes les doctrines majeures de Freud⁵². De même, les théoriciens des relations d'objet refusent d'admettre que l'étiologie de la pathologie se trouve dans les conflits (œdipiens) freudiens, dans les traumatismes impliquant sexualité et agression. Ils considèrent que la qualité du soin

^{49.} A. Grünbaum, The Foundations of Psychoanalysis..., op. cit, chap. 7.

^{50.} M. Eagle, "The Dynamics of Theory Change in Psychoanalysis", op. cit.

^{51.} Ibid., p. 374.

^{52.} Ibid., p. 388.

maternel est le facteur capital. Mais ces deux écoles postfreudiennes non seulement s'éloignent de Freud mais aussi se contredisent entre elles.

Mais que dire des apports démonstratifs des deux développements postfreudiens que l'on désigne habituellement comme la « psychanalyse contemporaine » ? Est-ce qu'ils remédient aux échecs de Freud ? Eagle⁵³ soutient que le verdict est clairement négatif⁵⁴ : « [...] les différentes variantes de la théorie qu'on appelle théorie psychanalytique contemporaine [...] n'ont pas de fondement épistémologique plus ferme que les formulations et les thèses centrales de la théorie freudienne. [...] Il n'y a pas d'indications montrant que les théories de la psychanalyse contemporaine aient résolu les difficultés épistémologiques et méthodologiques inhérentes à la théorie freudienne. »

Finalement, quelles sont les perspectives pour l'avenir de la psychanalyse au XXI^e siècle? Des psychanalystes éminents, tels Arlow et Brenner⁵⁵, parviennent à cette conclusion optimiste, tant sur son passé que sur son avenir:

La psychanalyse continuera à fournir l'aperçu le plus vaste et le plus éclairant de la psyché humaine. Elle continuera à stimuler la recherche et les connaissances dans de nombreux domaines de l'investigation humaine. Outre le fait qu'elle soit la meilleure sorte de traitement dans nombre de cas, elle restera, comme elle l'est maintenant, la base fondamentale de presque toutes les méthodes qui tentent de soulager la souffrance humaine au moyen de la psychologie.

Par contraste, c'est un verdict bien sombre qui est proposé par un psychologue et psychanalyste renommé, Paul E. Meehl⁵⁶. Puisqu'un de mes arguments principaux y apparaît, permettez-moi de dire qu'à propos de mes critiques des théories de Freud sur la névrose obsessionnelle (L'Homme aux rats) et sur le transfert, j'ai démontré qu'il était fallacieux d'inférer une connexion causale entre des états mentaux à partir d'une simple connexion de « sens » ou d'une connexion thématique entre eux⁵⁷. Meehl parle, à propos de cette dernière sorte de contenu thématique commun, de « l'existence d'un thème » et écrit :

Son [Grünbaum] objection principale, la difficulté épistémologique qu'il y a à inférer une influence causale à partir de l'existence d'un thème (en admettant que cette dernière puisse être statistiquement

^{53.} M. Eagle, "The Dynamics of Theory Change in Psychoanalysis", op. cit., p. 404.

^{54.} Ibid., p. 404.

^{55.} J. Arlow et C. Brenner, "The Future of Psychoanalysis", *Psychoanalytic Quaterly 57*, 1988, p. 13.

^{56.} Paul E. Meehl, "Commentary: Psychoanalysis as Science", Journal of the American Psychoanalytic Association 43 (4), 1995, p. 1021.

^{57.} A. Grünbaum, "'Meaning' Connections and Causal Connections...", op. cit.; Validation..., op. cit., chap. 4.

démontrée) est le seul et plus grand problème auquel nous ayons (nous les psychanalystes) à faire face. Si ce problème ne peut pas être résolu, nous connaîtrons un autre siècle où la psychanalyse pourra être acceptée ou rejetée, essentiellement en fonction d'un goût personnel. Si cela se produit, je prédis qu'elle sera lentement mais sûrement abandonnée, à la fois comme mode d'aide et comme théorie de l'esprit.

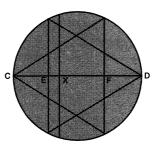
Alors, pour revenir à Arlow et Brenner, j'espère avoir démontré qu'en ce qui concerne notre siècle, leur vision rose et partisane n'est pas fondée, ne serait-ce que parce que l'universalité tant vantée de la théorie du refoulement n'est qu'une pseudounification, comme je l'ai soutenu. Parmi les déclarations d'optimisme brûlant d'Arlow et Brenner sur l'avenir, une seule est plausible : la perspective de la poursuite du rôle heuristique de la psychanalyse. Une telle fonction ne requiert pas du tout la justesse de ses théories. Comme exemple d'un tel rôle heuristique, il nous suffit d'évoquer ce que j'ai dit à propos du compte rendu douteux de Freud sur la relation d'affect oublié et remémoré. Ces questions vont bien au-delà des préoccupations de la psychanalyse. Philip Holzman⁵⁸, psychanalyste et chercheur sur la schizophrénie, de Harvard envisage ainsi la question: « Ce point de vue sur le rôle heuristique de la psychanalyse, au regard de sa faible scientificité, commence à être apprécié seulement maintenant. » En guise d'illustration, Holzman (au cours d'un entretien personnel) parlait de trois types d'investigations : (i) la plasticité et le rôle reconstructif de la mémoire par opposition à la reproductibilité photographique du passé, (ii) le rôle général de l'affect dans la cognition, et (iii) le rapport du caractère (par exemple la timidité) dans le développement de la personnalité, étudié en ce moment par Jérôme Kagan à Harvard.

^{58.} P. Holzman, "Hilgard on Psychoanalysis as Science", Psychological Science, 5 (4), July 1994, p. 190.

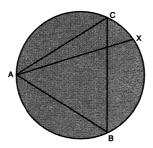
En 1899, dans son Calcul des probabilités, Joseph Bertrand présentait un célèbre paradoxe qui porte encore son nom : « On trace une corde au hasard dans un cercle. Quelle est la probabilité que sa longueur soit supérieure au côté du triangle équilatéral inscrit. » Bertrand donne du problème trois solutions différentes, donnant lieu à trois réponses différentes.

Calculez ces trois valeurs.

1) Une fois choisie la direction de la corde (toutes les directions sont équiprobables), choisir la corde c'est choisir le point X de la corde situé sur le diamètre (CD) perpendiculaire à cette direction. La corde répondra au problème si X appartient au segment (EF).

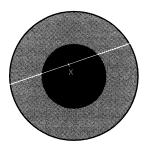


2) Une fois choisie une des extrémités A de la corde (tous les points du cercle sont équiprobables), la corde (AX) répondra au problème si X est sur le petit arc BC, de longueur égale au tiers du périmètre du cercle.



40 Probablement

3) Si on choisit le milieu X de la corde au hasard dans le cercle, la corde répondra à la question si X est intérieur au cercle concentrique de rayon moitié.



« Doit-on penser que ces trois solutions sont également bonnes, et par suite, également mauvaises? » nous dit Émile Borel. « Nullement. Il s'agit simplement de préciser le mode d'après lequel se fera la vérification expérimentale [...]. La définition de la probabilité élémentaire est arbitraire; de cette définition arbitraire on tire des conséquences logiques, mais ces conséquences participeront toujours de l'arbitraire de la définition. »

Peut-on naturaliser l'inconscient ?

JOËLLE PROUST¹

S'il est vrai que Freud a une ambition scientifique en développant sa théorie de l'inconscient, il peut sembler inutile d'en tenter la naturalisation. En effet, « naturaliser » l'usage d'un concept consiste à montrer comment ce concept peut être analysé en utilisant le langage causal qui est accepté dans les sciences de la nature. Comme Adolf Grünbaum l'a montré de manière convaincante, Freud avait véritablement l'intention de faire de la psychanalyse une science des faits psychiques. Je ne reviendrai pas sur cette approche dans le présent exposé, ce qui me permettra de ne pas prendre en considération l'interprétation herméneutique de la psychanalyse. Soumettre cette interprétation herméneutique à une tentative de naturalisation serait d'ailleurs sans pertinence, puisque les travaux concernés ne prétendent pas entrer dans la juridiction de l'explication causale.

Mon propos est donc de tenter un bilan de la théorie freudienne de l'inconscient, bilan rendu possible par le développement du savoir concernant l'esprit humain. Si la psychanalyse est une science, elle doit s'exposer, comme toute science, à la réfutation, et même ne mérite d'être dite une science que dans cette mesure. On doit donc s'attendre à ce que divers aspects des hypothèses causales de Freud se trouvent effectivement réfutées par le progrès du savoir. Si je propose de « naturaliser » l'inconscient, c'est que Freud maintient une posture intentionnelle primitive dans son concept d'inconscient, dans lequel les états inconscients sont toujours pourvus de contenus sémantiques évaluables et forment l'enjeu de désirs. On peut ici parler d'une

^{1.} CNRS, Centre de recherche en épistémologie appliquée (École polytechnique), Paris.

mythologie foisonnante d'homuncules porteurs d'intentions et de stratégies pour faire valoir leurs buts.

S'il n'est pas le seul à avoir soutenu que le psychisme ne se réduit pas à des états conscients, Freud a néanmoins eu le mérite de défendre cette thèse, aujourd'hui vérifiée expérimentalement, comme on va le voir, dans divers types de processus mentaux fondamentaux. Toutefois, les considérations tant topiques que dynamiques que Freud a réunies pour caractériser le concept d'inconscient peuvent être soumises à une révision critique, ce à quoi je m'emploierai à la lumière des travaux récents effectués dans les sciences de l'esprit.

- 1) Je défendrai l'idée selon laquelle la notion d'inconscient doit être employée sous une forme adjective, idée à laquelle Freud lui-même s'est rangé en passant de la première à la seconde topique, et qu'en outre l'idée d'une topique qui serait structurée en instances représente un cas du sophisme de l'homunculus. La distinction « moi-çasurmoi » réifie des composantes subpersonnelles de la personnalité, comme le montre Jacques Bouveresse². Au lieu de se borner à fournir une théorie subpersonnelle du niveau personnel, ce qui est une voie d'enquête prometteuse, Freud a fourni une théorie personnelle du niveau subpersonnel, ce qui a l'inconvénient de conduire à des pétitions de principe massives sur l'intentionnalité et l'orientation vers des buts de chacun des « protagonistes » qui se partagent le domaine personnel.
- 2) Le rôle dynamique conféré au refoulement dans la constitution de l'inconscient ou des représentations inconscientes me semble très largement surestimé, et procéder en fait de la méconnaissance de l'étendue réelle des états et processus mentaux inconscients. L'origine pulsionnelle de la dynamique est fondée sur l'ignorance, excusable à l'époque de Freud, du caractère intrinsèque de l'activation neuronale. Privés de cette justification biologique, les trois piliers de la théorie freudienne de l'inconscient que sont le rêve, les actes manqués, et les symptômes, ainsi que la théorie du processus primaire qui les unifie, ne fournissent pas la légitimation que Freud en attendait. Ces divers types de phénomènes peuvent être rapportés au fonctionnement de processus mentaux non accessibles à la conscience, d'ailleurs parfaitement hétérogènes, et n'ont aucun rapport privilégié avec des contenus refoulés, infantiles ou non. Ce qui les unifie, c'est seulement le travail d'interprétation qui utilise le langage du sens commun pour découvrir des intentions là où, précisément, s'évanouit la possibilité d'un contrôle personnel. Je ne pourrai, faute de temps, évoquer qu'une par-

^{2.} J. Bouveresse, Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud, Paris, Combas, Éditions de l'Éclat, 1991, p. 50.

tie des thèmes pertinents pour cette démonstration. Je m'intéresserai ici aux actes manqués, ce qui me donnera l'occasion de réfléchir sur la causalité mentale, et de tirer quelques conclusions sur les inconvénients de l'adoption d'une stratégie d'interprétation exclusivement, ou même quasi exclusivement, personnelle. Des conclusions analogues pourraient être atteintes en partant de l'analyse des rêves et des symptômes psychopathologiques.

LES ACTES MANQUÉS COMME FAÇON DE PARLER

Selon Freud, les actes manqués sont le produit d'un désir inconscient. Le terme allemand de Fehlleistung utilisé par Freud s'étend à une variété de types d'échecs apparents de l'action intentionnelle : l'oubli, le lapsus linguae, l'erreur de lecture, l'action ratée, la perte d'objet. C'est sous l'hypothèse de leur commune étiologie que ces divers types d'actes ont été regroupés par Freud. Sur le plan des fonctions mentales dont ils dépendent, ces comportements ne forment pas une « espèce naturelle ». Un locuteur de la langue peut avoir une tendance plus élevée que la moyenne à substituer un mot à un autre, sans avoir du même coup tendance à oublier les objets, ou à manquer l'accomplissement de ses actes. C'est simplement dans l'interprétation en vertu de laquelle ils réalisent un désir inconscient qu'ils tombent sous un concept commun; mais cette interprétation est elle-même fondée sur une hypothèse causale : c'est l'étiologie par le refoulement qui, en dernière analyse, cimente le concept d'acte manqué, et le fait voisiner avec deux autres variétés d'événements mentaux, les symptômes et les rêves.

Dans Les fondements de la psychanalyse, Adolf Grünbaum a contesté la valeur de cette étiologie. Il écrit par exemple :

L'étiologie répressive des actes manqués s'avère n'être qu'une extrapolation gratuite à partir du modèle de la formation de compromis pour les symptômes névrotiques. Ainsi, même les refoulements authentiques découverts au moyen de l'association libre peuvent être tenus pour dénués de pertinence causale dans les actes manqués ou les rêves, au moins tant qu'on n'a pas montré qu'il existe dans des cas particuliers d'autres raisons d'affirmer leur pertinence³.

Les lapsus peuvent être expliqués par les propriétés phonologiques ou linguistiques du matériel à mémoriser et par celles des mécanismes de mémorisation et de rappel. Grünbaum rappelle ici les travaux de Timpanaro⁴ montrant que les lapsus dépendent de mécanismes que les

^{3.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse, trad. J.-Cl. Dumoncel et E. Pacherie, Paris, PUF, 1996, p. 289.

^{4.} S. Timpanaro, The Freudian Slip, Atlantic Highlands, Humanities Press, 1976.

44 Joëlle Proust

psychanalystes considéreraient comme « préconscients » en ce sens qu'ils s'appuient sur des caractéristiques fonctionnelles de la mémorisation et de la récupération en mémoire. Parmi les mécanismes invoqués, figurent la banalisation (qui remplace un mot rare par un synonyme familier), la contamination par les mots contextuellement proches, la confusion de mots phonétiquement proches, la complémentarité sémantique, etc. Comme on le sait maintenant, ces mécanismes sont en réalité des effets du fonctionnement de la mémoire des mots. Nous verrons bientôt comment ce qui paraît chez Freud être la marque d'un inconscient dynamique est plus exactement la marque des processus normaux de mémorisation implicite, qui complètent et parfois remplacent la mémorisation explicite. Avant toutefois d'entrer dans des hypothèses causales rivales de celles de Freud, je voudrais revenir sur un texte de Freud, cité et commenté par Adolf Grünbaum⁵, et qui me semble ici méthodologiquement décisif. Freud écrit en effet :

Les facteurs psychophysiologiques tels que l'excitation, la distraction, les troubles de l'attention, ne nous sont évidemment que de peu de secours pour l'explication des actes manqués. Ce sont des manières de parler, des paravents derrière lesquels nous ne pouvons nous empêcher de regarder⁶. On peut se demander plutôt: quelle est, dans tel cas particulier, la cause de l'excitation, de la dérivation particulière de l'attention? D'autre part, les influences tonales, les ressemblances verbales, les associations habituelles que présentent les mots ont également, il faut le reconnaître, une certaine importance. Tous ces facteurs facilitent le lapsus en lui indiquant la voie qu'il peut suivre. Mais suffit-il que j'aie un chemin devant moi pour qu'il soit entendu que je le suivrai? Il faut encore un mobile pour m'y décider, il faut une force pour m'y pousser. Ces rapports tonaux et ces ressemblances verbales ne font donc, tout comme les dispositions corporelles⁷, que favoriser le lapsus, sans l'expliquer à proprement parler⁸.

Comme on le voit, Freud cherche dans ce texte à mettre les opérations attentionnelles au service d'un acteur cherchant à atteindre ses buts. (La diversité des moyens s'efface bien devant le type de l'intention qui cherche à s'accomplir: on comprend la thèse selon laquelle les actes manqués les plus hétérogènes ont quelque chose en commun). Pour Freud, la qualité – bonne ou mauvaise – de l'attention qui pourrait expliquer la réussite ou l'échec de l'acte correspondant, ne peut être qu'une « façon de parler », « un paravent derrière lequel luimême, Freud, ne peut s'empêcher de regarder ». On pourrait objecter

^{5.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse, op. cit.

^{6.} C'est moi qui souligne.

^{7.} Idem.

^{8.} S. Freud, Introduction à la psychanalyse 1916, Paris, Payot, p. 34-35.

ici, réciproquement, et avec le même succès rhétorique, que ce sont les intentions inconscientes, celles dont Freud postule l'existence, qui forment un paravent derrière lequel Freud n'a pas envie de regarder, et une « façon de parler ». Mais il est encore de meilleure méthode d'abandonner complètement ce registre (qui est caractéristique de la pétition de principe).

Dans ce texte comme dans beaucoup d'autres, la stratégie freudienne consiste à utiliser le langage de la psychologie ordinaire pour découvrir une motivation de type personnel, autrement dit une instance intentionnelle qui aurait toutes les propriétés de la conscience sauf la conscience, pour les actes qui – à l'époque où Freud écrit –, ne s'expliquent pas directement par des motivations conscientes.

Même si, comme l'a montré le reste de l'histoire, cette stratégie est éminemment persuasive (comment ne pas suivre Freud pour voir ce qui est de l'autre côté du paravent?), elle n'est pas dépourvue d'ambiguité dualiste. Comme nous le dit Freud à plusieurs reprises, il ne faut pas confondre le corps et l'esprit; et dans l'esprit, les mécanismes (semblables, on l'a vu dans ce passage, aux « dispositions corporelles ») et les causes « profondes ». Celles-ci sont des intentions, les unes conscientes, les autres inconscientes. Toutefois cette vision de l'esprit ne peut se prévaloir seulement de l'excellence des récits que l'on peut y construire. Pour les naturalistes, elle doit aussi produire des éléments de preuve indépendants de la vision et des conséquences autoréalisatrices qu'elle implique. Le dualisme cerveau-esprit est intenable, et, en dépit des difficultés, il est aujourd'hui abandonné par l'immense majorité des chercheurs. L'esprit est de fond en comble matière neuronale. Apprendre une nouvelle, désirer un état de choses, sont des états mentaux et neuronaux. Il n'y a pas de plus ou moins grande proximité avec la chimie selon que l'on parle de comportements innés ou acquis, d'états transitoires ou permanents, d'états liés à des besoins ou à de subtiles perversions esthétisantes¹⁰.

Revenons à la citation de Freud. « Suffit-il que j'aie un chemin devant moi pour qu'il soit entendu que je le suivrai? », argumente Freud. À cette question on répondra par deux autres.

1) D'abord, qui est ce « je » qui, dès le traitement sémantique et phonologique, dès la préparation de l'action, délibère et choisit? La

^{9.} Si quelqu'un accepte un récit sur son enfance, il s'ensuit qu'il formera dorénavant des croyances nouvelles sur la base de ce récit, et en particulier interprétera ses désirs présents comme liés à ce récit, voire modifiera ses désirs présents sur cette base. En ce sens, une interprétation psychanalytique acceptée s'insère dans le vécu du patient, qu'elle soit vraie ou non, et acquiert une réalité psychique. Même si elle est initialement sans fondement, elle acquiert de ce fait une pertinence causale.

^{10.} J. Proust, « Matérialisme et intentionnalité », in J.-C. Bourdin (dir.), Les matérialismes, Paris, Kimê, 1997, p. 173-196.

métaphore personnelle qu'emprunte Freud pousse à admettre la validité du langage de la délibération intentionnelle. Mais dans le domaine subpersonnel des opérations mentales, dont il s'agit en matière de lapsus et d'acte manqué, elle est hors de son champ de validité. Pour justifier cette extension, il ne suffit pas d'invoquer la beauté du paysage ou l'immensité du point de vue que l'on aura gagné. L'hypothèse dominante dans les sciences de l'esprit, dite de la « modularité » de l'esprit, est que l'esprit est constitué de nombreux sous-systèmes qui, selon les termes de Dennett, sont des « morceaux de machinerie organique inconsciente ». Ils sont dits subpersonnels en ce sens qu'ils ne sont pas accessibles à la conscience du système, et ne peuvent d'ailleurs, pour la plupart d'entre eux, jamais le devenir. Ce qui fait problème, dans cette perspective - celle où un système traite de l'information à partir de données d'entrée sur la base de régularités mémorisées -, c'est moins le caractère inconscient des processus que l'apparition d'étapes conscientes dans une machinerie essentiellement inconsciente.

2) Ensuite, pourquoi le chemin ne tirerait-il pas le marcheur vers lui? Tel semble bien être, effectivement, le cas pour de nombreux secteurs du fonctionnement mental. Rappelons qu'il s'agit d'expliquer l'acte manqué, le lapsus, l'oubli. Un enfant qui remercie son père pour un cadeau peut dire, au lieu du mot qu'il souhaite énoncer, « tu es un papa-gâteau », le mot erroné qui rendra l'énonciation injurieuse: «tu es un papa-gâteux ». S'agit-il d'un lapsus de la variété intentionnelle? Devant le lapsus, Freud est dépourvu de moyens explicatifs à un niveau qui serait intermédiaire entre le niveau strictement neurophysiologique et le niveau intentionnel, et se tourne donc vers la meilleure explication qui lui reste, l'explication intentionnelle. Mais on dispose maintenant de modèles fonctionnels, qui permettent d'expliquer l'activation des assemblées neuronales d'une manière qui intègre et pondère les multiples facteurs incidents. Parmi ces facteurs, la similitude phonologique joue un rôle important parce que la récupération en mémoire d'un mot s'effectue en grande partie sur la base d'indices phonologiques. La syntaxe joue aussi son rôle; la mémoire explore les possibilités compatibles avec ce que la connaissance du langage permet d'inférer quant aux solutions formellement correctes: dans notre cas, (un mot d'enfant), «gâteux » est plus correct dans le cadre du lexique connu de l'enfant, que « gâteau ». Le désir de tourner en ridicule a-t-il formé un mobile du lapsus? Même si l'interprète est attiré par cette hypothèse, sous l'influence autoréalisatrice de la psychanalyse, elle ne serait plausible que si, ayant à utiliser une autre formule, le locuteur aurait encore eu tendance à choisir celle qui implique le même détournement de l'acte de langage. Encore

s'agirait-il de montrer qu'il s'agit d'un lapsus exprimant un désir refoulé, ce qui est une autre histoire.

Les travaux les plus récents sur la mémoire épisodique¹¹, comme ceux d'Elizabeth Loftus ou d'Alan Baddeley, ne considèrent pas le refoulement comme une variable à prendre en considération. Le terme est tout simplement absent de cette énorme littérature. N'est-il pas surprenant que le refoulement, dont on dit qu'il tient une place fondamentale dans la structuration de l'esprit, n'ait jamais pu être mis en évidence expérimentalement? Certains en concluront à l'inadéquation des méthodes expérimentales pour comprendre l'esprit humain; c'est là un choix antinaturaliste, dont nous ne débattrons pas ici. D'autres, comme Baddeley lui-même, estimeront que le refoulement est une interprétation aussi populaire que mythique : « Si l'on voit du refoulement partout, c'est peut-être parce que, comme la beauté, le refoulement est dans l'œil de l'observateur¹². » Ce qu'on observe en revanche, c'est que la mémoire se construit sur la base de deux types de processus bien différents, qui peuvent éventuellement être dissociés, comme dans le cas de l'amnésie : ces processus mémoriels sont appelés respectivement implicites et explicites.

MÉMOIRE IMPLICITE ET MÉMOIRE EXPLICITE

La recherche sur la mémoire a permis d'affermir la compréhension de la cognition sans conscience. Il a été expérimentalement démontré que l'on pouvait utiliser une information stockée en mémoire, mais non accessible à la conscience dans les tests mémoriels « directs », dans des tâches mémorielles dites « indirectes », comme la désambiguation de phrases ou la complétion de mots incomplets¹³. Des travaux sur la division de l'attention en écoute dichotique ont montré que les sujets pouvaient mémoriser et utiliser dans leurs comportements des informations qu'ils n'étaient pas conscients d'avoir reçues. L'idée qui émerge de cet ensemble de travaux est que l'acquisition des souvenirs peut se faire soit de manière automatique (sans attention) soit de manière contrôlée. Les mémorisations faites en pleine conscience pourraient ainsi faire l'objet d'une remémoration consciente donnant lieu à la production verbale du souvenir; les mémorisations inconscientes, en revanche, ne feraient qu'influencer le comportement sans permettre ultérieurement de production verbale ni d'accès conscient.

^{11.} E.F. Loftus, et K. Kecham, The Myth of Repressed Memory, New York, St Martin's Griffin, 1994.

^{12.} A. Baddeley, Human Memory: Theory and Practice, Boston, Allyn et Bacon, 1990.

^{13.} D.L. Schacter, "Implicit Memory: History and current status", Journal of Experimental Psychology, Learning, Memory and Cognition, chap. 13, 1987, p. 501-518.

Larry Jacoby, Colleen Kelley et Philip Merikle ont manipulé un paradigme d'interférence afin que les usages respectivement automatiques et intentionnels de la mémoire soient en opposition les uns aux autres¹⁴. Dans ce genre d'expérience, le sujet commet des erreurs dans le traitement intentionnel parce que les formes automatiques de traitement se substituent aux formes contrôlées. Ces interférences se produisent chez les sujets amnésiques et chez les sujets normaux dans des tâches d'attention divisée. Par exemple, dans l'expérience du jugement de célébrité menée par Jacoby et ses collègues¹⁵, le sujet est influencé dans son jugement conscient de remémoration (est-ce que Paul Durand est un homme connu?) par une familiarité automatique avec certains noms en situation d'attention divisée. L'hypothèse des auteurs est que le sujet ne parvient pas à inhiber le traitement automatique parce qu'il n'existe pas de traitement contrôlé permettant de s'y « opposer 16 ». La fonction de la conscience serait ainsi de « s'opposer aux influences inconscientes 17 ». Par « influences inconscientes », il faut entendre simplement les associations établies hors de l'attention du sujet, et qui modifient le comportement sans avoir pour autant fait l'objet d'un souvenir que le sujet peut retrouver. À la différence de Freud, les auteurs montrent que le traitement automatique effectué inconsciemment par la mémoire implicite n'est pas intentionnel. Il ne dépend pas des motivations du sujet, et joue de la même façon qu'il s'agisse d'une tâche qu'il facilite ou qu'il perturbe.

En outre, Jacoby considère que la remémoration et la familiarité sont des processus indépendants, comme le sont également de son point de vue les processus perceptifs conscients et inconscients¹⁸. Dans un travail consacré aux effets de perceptions inconscientes, ces auteurs montrent que l'on obtient des effets analogues en cas de présentation subliminale de stimuli au tachistoscope et en situation d'attention divisée. Cette hypothèse de l'existence de deux voies distinctes de traitement perceptif rejoint l'explication donnée par Weiskrantz¹⁹ du phénomène de la vision aveugle (blindsight): dans cette pathologie,

^{14.} L.L. Jacoby, "A process dissociation framework: separating automatic from intentional uses of memory", Journal of Memory and Language, 30, 1991, p. 516.

^{15.} L.L. Jacoby et K. Whitehouse, "An illusion of memory: false recognition influenced by unconscious perception", Journal of Experimental Psychology, 1989, p. 118 et p. 126-135.

^{16.} L.L. Jacoby, "A process dissociation framework...", op. cit., p. 517.

^{17.} C.M. Kelley et L.L. Jacoby, "The construction of subjective experience: memory attributions", in M. Davies et G.W. Humphreys (dirs.), Consciousness, Psychological and Philosophical Essays, Oxford, Blackwell, 1993, p. 87.

^{18.} J.A. Debner et L.L. Jacoby, "Unconscious perception: attention, awareness and control", Journal of Experimental Psychology, learning, memory and cognition, 20, 2, 1994, p. 304-317

^{19.} L. Weiskrantz, Blindsight: a case study and implications, Oxford, Oxford University Press, 1986.

seul le processus d'accès conscient est déficitaire; le sujet peut utiliser sa perception inconsciente du stimulus si on le persuade d'en « deviner » l'emplacement.

LE RAPPORT DU SUJET SUR SES RAISONS D'AGIR : LES LIMITES DE L'INTROSPECTION

Il y a ainsi de nombreuses formes de cognition qui ne donnent pas lieu à des états conscients. Par exemple, on peut percevoir un stimulus et l'analyser sans en avoir conscience; ce stimulus peut même déclencher une action, en vertu de certaines de ses propriétés déjà apprises, sans que le sujet qui agit sache pourquoi il agit comme il le fait dans le contexte où il se trouve. (La publicité a notoirement utilisé cette disposition, en implantant dans l'esprit des individus des indices associés à la consommation du produit qui vont stimuler le comportement dans le contexte où les indices pertinents seront présents.) Comme on le sait grâce au travail de Nisbett et Wilson²⁰, que Grünbaum²¹ commente longuement, les sujets ne manquent pas alors de rationaliser leur comportement en invoquant une intention d'agir là où nous savons qu'ils ont été manipulés. Cette rationalisation, il faut y insister, n'a rien à voir avec la dissimulation de la cause véritable qui a régi l'action, parce que cette cause n'est simplement pas représentable, consciemment ou non, par le sujet. Pour que l'argument de Freud sur la fonction protectrice de la rationalisation soit valide, il lui faut démontrer que le comportement est effectivement intentionnel en ce sens qu'il existe une représentation de désir inconsciente, et que cette représentation cause l'action. En outre cette démonstration doit évidemment être indépendante de l'interprétation qu'il donne dans telle ou telle occurrence (sans quoi il s'agirait simplement d'une pétition de principe).

L'introspection n'est jamais à court d'intentions, et de même qu'une profusion d'hypothèses s'offre en toutes circonstances à l'analyste, le sujet croit toujours avoir désiré faire ce qu'il fait, c'est-à-dire est convaincu savoir pourquoi il a agi comme il l'a fait. Or non seulement les cas étudiés par Nisbett et Wilson montrent-ils que le sujet peut se tromper en s'attribuant une intention particulière; ils nous apprennent en outre que le sujet utilise dans ces circonstances les mêmes inférences que s'il s'agissait d'un tiers. Il paraît ainsi n'avoir aucun accès privilégié ni infaillible aux causes « profondes » de son action, contrairement aux impressions qu'il peut avoir en cours d'introspection. Il y a une certaine ironie à ce que le concept de rationalisation, auquel

^{20.} R.E. Nisbett et T.D. Wilson, "Telling more than we can know: verbal reports on mental processes", *Psychological Review*, vol. 84, 3, 1977, p. 231-259.

^{21.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse, op. cit.

Freud et Jones ont donné un rôle central dans la résistance contre la reconnaissance des mobiles inconscients, puisse se retourner contre la valeur d'une telle reconnaissance. Tel est pourtant le cas, comme l'ont souligné divers auteurs, comme Adolf Grünbaum et Edward Erwin²².

Le travail de Nisbett et Wilson (ainsi que tous les travaux sur la dissonance cognitive sur lesquels ces auteurs se fondent) atteint ainsi de plein fouet l'une des thèses essentielles de Freud concernant les lapsus, comme d'ailleurs les rêves et les symptômes, à savoir que l'accord de l'analysé sur l'interprétation d'un lapsus ou d'un acte manqué doit nous convaincre que nous avons effectivement trouvé la cause du lapsus. Dans l'Introduction à la psychanalyse, Freud écrit par exemple: « Vous devez m'accorder que le sens d'un acte manqué n'autorise aucun doute, lorsque l'analysé l'admet lui-même. » Les travaux de Nisbett et Wilson montrent que les sujets interrogés sur le sens de leurs propres actes sont prêts à reconnaître leur engagement intentionnel dans des comportements qui ne sont pas en réalité l'effet d'un libre choix. L'acceptation par un patient d'une interprétation ne montre donc rien d'autre que cette flexibilité remarquable de l'esprit en matière d'autointerprétation. Si elle nous enseigne quelque chose, c'est bien plutôt le contraire de ce que Freud y voyait : à savoir qu'il faut se méfier des revendications d'agentivité. L'esprit humain paraît biaisé pour s'attribuer blus de latitude de choix et plus de signification dans l'action que ce dont il dispose en effet.

LA QUESTION DE LA CAUSALITÉ MENTALE

Ces remarques sont également dévastatrices pour comprendre la manière dont s'organise la causalité mentale. De nouveau, seuls seront touchés par ces conséquences ceux des lecteurs de Freud qui se reconnaissent dans le naturalisme professé par celui-ci. Se fonder sur des données introspectives, c'est bâtir sur des données qui, en langage contemporain, sont non pas individualistes et endogènes, mais exogènes. Le patient utilise le savoir à sa disposition pour inférer les raisons qui l'ont fait agir. De même il accueille les objets à consommer et à désirer en vertu de son insertion dans un groupe humain et dans un environnement d'objets et d'événements. Mais il n'est pas en position de connaître une dimension fondamentale du problème à résoudre, à savoir s'il a agi sur des bases endogènes ou s'il a été manipulé par des stimuli exogènes. Cette méconnaissance fondamentale rend douteuse la valeur de l'introspection. En même temps, elle rend également douteuse la nature du comportement: le sujet agit-il sur la base de ses

^{22.} E. Erwin, A Final Accounting. Philosophical and Empirical Issues in Freudian Psychology, Cambridge, MIT Press, 1996.

désirs (en d'autres termes, est-il l'acteur de son acte) ? Ou bien est-il, dans de nombreux cas, programmé à se comporter, s'attribuant rétrospectivement les désirs et les croyances qui justifient « à vide », et de manière illusoire, le comportement qu'il a pu observer comme effectué par lui-même ?

La question de la causalité mentale a un second aspect qui semble jouer un rôle critique sous la plume de nombreux défenseurs de la psychanalyse. Le choix qu'ils offrent à leurs lecteurs est en effet entre deux types de détermination du comportement : soit le comportement humain est causé par des désirs, c'est-à-dire par des contenus intentionnels qui sont le plus souvent inconscients; soit il est causé par des facteurs biologiques. Cette opposition était très sensible dans la citation de Freud donnée plus haut. Elle l'est restée chez ceux des défenseurs de la psychanalyse qui ont pris le parti d'identifier dans les sciences cognitives un retour à la barbarie de la « camisole chimique ». En refusant d'admettre un substrat autonome à la causalité mentale, estiment-ils, on se prive des moyens de comprendre la spécificité de l'humain; on sous-estime immanquablement l'importance de la dimension sociale, communicationnelle et langagière, dans le développement normal et pathologique de l'esprit. D'où l'urgence d'une mobilisation contre des méthodes nécessairement inadéquates, inhumaines, médicamenteuses, quand le problème est ailleurs : dans le lien social ou affectif, au cœur de la psychê.

Mais ce que ce raisonnement ne permet pas de comprendre, c'est que l'opposition qui y est faite entre l'esprit immatériel et le cerveau matériel, les facteurs psychologiques et les structures biologiques, constitue un véritable obstacle à penser la nature de la causalité mentale. Le moniste ne nie pas du tout l'importance des facteurs psychiques – communicationnels, émotionnels, affectifs dans la santé mentale; il insiste seulement sur le fait qu'ils ne peuvent être causalement pertinents que sous une description neurophysiologique. Du point de vue moniste, ces divers facteurs ne doivent donc certainement pas être ignorés, ni ramenés à des questions de déséquilibre endocrinien. C'est précisément parce que les événements cérébraux sont réceptifs à l'influence causale de l'environnement où évolue l'individu, des relations dans le groupe auquel il appartient, à la qualité de la communication avec son entourage, que ces diverses dimensions doivent être prises en compte dans une thérapie digne de ce nom.

Les freudiens anticognitivistes paraissent assimiler la position moniste à la défense de « l'éliminativisme des états mentaux », c'est-à-dire de la thèse selon laquelle les états mentaux sont une façon de parler culturellement ancrée, mais n'ont aucun rôle causal. Mais il ne revient pas au même de soutenir que les croyances, ainsi que les autres attitudes propositionnelles, (désirs, intentions, etc.) sont causalement

efficaces en vertu de leurs propriétés neurophysiologiques et de déclarer que les états mentaux sont des entités postulées par notre culture, mais scientifiquement infondées. L'existence de l'effet placebo, par exemple, peut s'expliquer de la manière la plus plausible en reconnaissant la réalité des croyances et leur valeur causale dans l'évolution d'un symptôme.

L'effet placebo peut comme on le sait être produit, dans des perturbations médicales diverses et variées, simplement si l'on parvient à convaincre le patient qu'il ingère une substance curative, lors même que la substance est chimiquement neutre. On peut, par analogie, parler d'effet placebo pour des thérapies non médicamenteuses, dont l'efficace relève de la seule conviction qu'a le patient de voir sa santé se rétablir par suite de l'intervention thérapeutique. Comme cet effet semble s'exercer indépendamment des propriétés physiques de la substance, on pourrait en conclure qu'il justifie que l'on invoque à son propos l'œuvre d'une causalité « exclusivement » mentale. Toutefois, comme on l'a vu ci-dessus, l'activation d'une croyance, comme le rappel d'un souvenir, ou l'excitation d'un désir, sont des événements neurophysiologiques, qui entretiennent avec d'autres états mentaux et cérébraux des relations « nomologiques », c'est-à-dire obéissant à des régularités strictes. Il faut remarquer à ce sujet que, comme y insiste Grünbaum²³, l'effet placebo est parfaitement individuel, et non pas indéterminé et global. C'est le contenu particulier de la croyance dans un contexte épistémique parfaitement précis - le patient se sait malade, et croit que les propriétés chimiques du placebo auront un rôle causal dans sa guérison – qui permet à cette croyance d'influencer l'évolution de la maladie.

Il est particulièrement pertinent, dans le contexte où nous nous situons ici, de nous demander d'où le placebo tire son efficacité thérapeutique. Faut-il invoquer comme aux beaux temps de la psychosomatique la découverte d'un passage secret qui va de l'esprit au corps? Ce serait, encore une fois, conforter les convictions dualistes sans rien éclairer du problème. L'esprit/cerveau formant une entité unique, il gère les entrées perceptives, les associations apprises et les modifications endogènes des niveaux de l'éveil d'une manière qui est fondamentalement cohérente et ontologiquement uniforme, à la faveur d'une extraordinaire intégration des structures et des fonctions cérébrales. Toute croyance activée est une configuration d'activation neuronale, qui a des effets sur d'autres structures cérébrales. L'activation et l'inhibition correspondante ont des effets biochimiques (par

^{23.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, trad. J. Proust, Combas, Éditions de l'Éclat, 1993.

exemple l'activation des neuromodulateurs, la réduction du stress) liés à leur tour à des effets fonctionnels associatifs et motivationnels (par exemple le rappel en mémoire de situations analogues, l'élévation ou la réduction des tensions). On peut faire l'hypothèse que ce qui permet à l'effet placebo d'intervenir, c'est l'existence d'un apprentissage antérieur par le patient des effets du dispositif thérapeutique, qui favorise la réactivité au virus ou à la perturbation. Mais cette description, liée au caractère récurrent des situations et à la rétroaction qui en découle, n'aura jamais pour l'homme de la rue la puissance expressive de la manière populaire de caractériser l'effet placebo : le malade s'est amélioré « parce qu'il croyait être soigné ». Le risque est grand d'en revenir au charme discret de l'explication psychologique pure et simple, en restituant au corps et à l'esprit des juridictions commodément séparées. Il y a, d'un côté, la structure cérébrale, matériellement déterminée, et de l'autre la libre circulation des pensées qui flottent en apesanteur et sans laisser de trace sur les structures physiques²⁴.

Il y a deux types de conclusions injustifiées que l'on peut être tenté de tirer de l'existence de l'effet placebo en matière de causalité mentale. La première est que l'on gagne toujours à adopter « la stratégie de l'interprétation », en adoptant un langage que le patient peut comprendre, et qui peut jouer un rôle dans l'évolution de sa pathologie. On croit communément, par exemple, que c'est le refus de l'anorexique de sa féminité qui est causalement pertinent dans l'apparition et le maintien du symptôme, ou que c'est le refus de la détente qui est la cause de l'insomnie. Mais d'où tire-t-on la conviction que ce type de cas relève effectivement d'une décision prise au niveau personnel? Et pourquoi estime-t-on que c'est en pratiquant une interprétation « personnelle » que l'on aidera le patient à surmonter ses difficultés? On commence aujourd'hui à comprendre que, dans un certain nombre de pathologies, la stratégie d'interprétation personnelle constitue en fait davantage qu'une approche inefficace : un véritable obstacle à la guérison. Dans ces pathologies, c'est précisément parce qu'il ne cherche pas de signification au symptôme, et parce qu'il en aperçoit le caractère « nomologique » - ou, si l'on veut, « impersonnel », ou encore « subpersonnel » - que le patient peut aborder sa perturbation avec le plus d'efficacité et le moins d'angoisse.

Le second type d'inférence que l'on tire parfois du placebo consiste à endosser le fictionnalisme, c'est-à-dire l'idée que la croyance dans la valeur thérapeutique conserve dans tous les cas une efficacité, même si l'on sait que la thérapie est en elle-même parfaitement

^{24.} Pour une bonne critique de ce mythe résistant, voir D. Widlöcher, Les nouvelles cartes de la psychanalyse, Paris, Odile Jacob, 1996, chap. 1 et 10.

neutre: « utilisons cet effet, puisqu'il existe, pour le bien du patient », se dit-on. Ainsi voit-on se développer une véritable école fictionnaliste, qui voit dans le bénéfice d'une thérapie son unique justification, et qui absorbe dans le processus thérapeutique tous les éléments culturels qui peuvent y jouer leur rôle. On peut objecter à cette conclusion deux choses. D'une part, l'effet placebo n'est pas un effet autonome ni, par conséquent, intrinsèquement durable : il peut permettre au patient de mobiliser les facteurs favorables à la guérison, mais il ne peut à lui seul garantir le rétablissement, encore moins sa stabilisation. D'autre part, on connaît les conséquences néfastes de la tricherie et du mensonge sur le plan affectif, social et économique : si l'analyse du placebo en termes d'apprentissage implicite est correcte, on doit se souvenir que ce qui est implicitement appris peut être désappris. L'approche fictionnaliste ne peut être une stratégie stable quand elle est appliquée de manière répétée, puisqu'elle sape tendanciellement la confiance dont son succès dépend.

Pour conclure, je proposerai à ceux qui souhaitent contribuer à la naturalisation de l'inconscient de méditer sur les implications des thèses monistes en matière de vie mentale. Il semble que Jacques Lacan ait tenté d'aller en ce sens, en attribuant un rôle causal aux associations langagières sur la base de leur seule forme, et en particulier, de la phonologie. Cette suggestion semble s'ancrer dans la recherche d'un support structurel pour les processus inconscients. Mais cette tentative mérite d'être révisée et largement généralisée. La vie mentale est formée d'associations multiformes, entre des structures intentionnelles (comme des croyances et des désirs déjà existants), des structures non intentionnelles (comme des associations génétiquement programmées, ou des enchaînements subpersonnels), des structures langagières, et des structures non linguistiques (comme l'imagerie visuelle, ou l'imagerie motrice). L'idée qu'une action procéderait « du Désir du Sujet » paraît sélectionner arbitrairement, dans la série des déclencheurs d'une action, une série privilégiée qui serait LE sousensemble signifiant. Or toute la causalité mentale n'est pas régie par l'intentionnalité personnelle du sujet, même si le sujet cherche à comprendre tout ce qui lui arrive en maximisant sa responsabilité causale.

Les fondements fictionnels du freudisme ou le secret de Socrate le Silène

JEAN-CLAUDE DUMONCEL

Ça court, ça va, ça fonctionne, c'est les mathématiques.

J. LACAN, Le transfert, p. 393.

Faisons entrer le simple d'esprit, faisons-le asseoir au premier rang, et demandons-lui ce que veut dire Lacan.

> J. LACAN, L'éthique de la psychanalyse, p. 87.

Sans doute plus d'un de ceux qui ont lu Les fondements de la psychanalyse¹, par Adolf Grünbaum, face à la sévérité de la critique à laquelle y est soumise la doctrine freudienne, a-t-il peut-être pensé: qu'est-ce que ce serait si, à la place de Freud – dans le rôle de l'autorité critiquée – il s'agissait de Lacan! Cependant, une telle hypothèse en reste au seuil de la véritable difficulté. Dans le cas de Grünbaum face à Freud, la critique est rendue possible du fait que Grünbaum peut prendre Freud au mot sur ses intentions scientifiques et sur sa conception inductiviste de la science. À partir de là le problème se réduit à savoir si Freud a vraiment joué le jeu. Et la fidélité de Freud et de Grünbaum à cette conception de la science, qui permet la discussion, illustre ici la notion de présupposé commun comme condition du dialogue. Faut-il d'abord être d'accord sur quelque chose pour pouvoir entrer en désaccord, c'est ce que soutient la thèse rappelée dans cette Journée² par Joëlle Proust: celle de « l'incommensurabilité des para-

^{1.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse, traduit par J.-C. Dumoncel, révisé par E. Pacherie, Paris, PUF, 1996.

^{2.} Rencontre-débat avec Adolf Grünbaum, organisée par l'École lacanienne de psychanalyse, le 28 juin 1997, à Paris.

digmes » qui rendrait vaine la discussion entre incommensurables. L'acceptation élargie d'une telle thèse engendre une situation babélienne de la pensée contre laquelle s'est inscrit en faux, en particulier, Karl Popper. Et la présente étude se caractérise en quelque sorte comme exercice popperien. Si Virginia Woolf pouvait parler d'une « traversée des apparences », peut-être faut-il évoquer ici une « traversée des paradigmes » appelée à franchir des espaces incommensurables (avec une assurance évidemment somnambulique). J'appellerai « mouvement de Popper » (sur l'échiquier théorique) tout effort d'un tel franchissement.

Pour effectuer la traversée, nous imaginerons un personnage neutre, un quidam que nous nommerons Durand (ou Durant³). Des amis ont dit à Durand: tu devrais faire une analyse. Mais Durand hésite devant la porte du psychanalyste. Afin d'expliciter son hésitation, un premier pas de Popper est possible. Michael Dummett ayant été promu il y a quelque temps docteur Honoris Causa de l'Université de Caen, le logicien qui est en lui n'a pas manqué l'occasion qui lui était ainsi proposée⁴ de se pencher sur la question de la fameuse logique normande: celle qui s'exprime dans le célèbre adage « P'tête ben qu'oui, P'tête ben qu'non ». Et derrière cette expression prosaïque se propose aussi une sorte de version chantée de l'alternative, qui a de surcroît l'avantage de nous faire franchir le pas séparant la théoria de la praxis; il s'agit du J'y vas t'y, j'y vas t'y pas. L'écho de cette chanson revient à l'esprit de Durand, accroît son incertitude en l'estampillant et le repousse dans la rue un peu plus loin que la porte du psychanalyste. C'est alors qu'il se retrouve devant la vitrine du libraire où viennent tout juste d'être exposés en bonne place Les fondements de la psychanalyse par Adolf Grünbaum.

Durand devine immédiatement à plusieurs indices qu'il tient là la solution de son problème. Il entre acheter le livre et la lecture du « Prière d'insérer » lui permet aussitôt de s'assurer que son attente était bien placée. Il sent qu'il a entre les mains un livre proposant une réponse rigoureuse à la question de savoir si la psychanalyse freudienne est fondée. À partir de là sa résolution est prise, qui va le tenir en haleine durant toute sa lecture et qui se formule dans une alternative: Si c'est fondé, j'y vais, si ce n'est pas fondé, je n'y vais pas. Il achève sa lecture. La conclusion est sans appel: la psychanalyse est sans fondement.

La fin d'une contemplation étant parfois le début d'une action, le livre refermé propulse à nouveau Durant dans la même rue de certaine

^{3.} Durand s'il finit comme il a commencé. Durant s'il progresse de D à T.

^{4.} Cf. Pascal Engel, Introduction au premier colloque de la SOPHA.

porte suivie de certaine vitrine. Et c'est dans cette rue le plus souvent déserte qu'il croise un autre personnage, une sorte de Neveu de Rameau connu dans le quartier sous le nom de « Père Lustucru ». Le père Lustucru a coutume d'adresser la parole aux passants et se fera ici le porte-parole de Lacan, sur le mode de l'explication de textes.

Par ailleurs, le père Lustucru présente un faux air de Socrate qui va nous permettre un deuxième pas de Popper sous la forme d'une mise au point sur les positions en présence. La critique menée par Grünbaum a en particulier l'intérêt de mener un combat sur deux fronts: contre la croyance à des fondements inductifs pour la psychanalyse et contre la tentative pour échapper aux difficultés inductives en reformulant la psychanalyse comme une variété d'herméneutique. Or la psychanalyse lacanienne présente sous ce rapport une double caractéristique. D'une part Lacan ne se sent pas tenu comme Freud le fut de soumettre la psychanalyse aux canons classiques de l'induction mais d'autre part il entre directement dans un rapport polémique avec la tradition herméneutique, allant jusqu'à stipuler qu'une même phrase n'aura pas la même signification selon qu'elle sera signée Ricœur ou Lacan⁵. Y a-t-il donc une troisième voie? Lacan nous en suggère au moins le nom en accomplissant involontairement un pas de Popper sous une forme où on l'accuse régulièrement, au contraire, d'entretenir l'incommensurabilité ambiante, en faisant un jeu de mots: « Avec l'interrogation socratique, avec ce qui s'articule comme étant proprement la méthode de Socrate, par quoi, si vous me permettez ce jeu de mots en grec, l'érômenos, l'aimé, va devenir l'érôtôménos, l'interrogé, jaillit un thème que depuis le début de mon commentaire. j'ai plusieurs fois annoncé⁶. » Or par ailleurs une des caractéristiques principales de la philosophie analytique, outre la renaissance de la logique formelle et son usage comme outil du philosopher, a été la floraison de logiques spécialisées, telles que la logique du temps, la logique déontique, etc. Et parmi ces logiques spécialisées, on trouve en bonne place la logique des questions qui a été baptisée logique érotétique (de ερομαι, interroger). Cela nous suggère judicieusement, nous semble-t-il, que la position défendue par Lacan, considérée à l'échelle mondiale où se situe la critique de Grünbaum, peut être appelée conception érotétique de la psychanalyse. Tenant compte tenu du jeu de mots sur lequel fait fond ce baptême, cette désignation est destinée à rassembler deux idées clef de la doctrine lacanienne, à savoir que : 1. Quant à l'objet, la psychanalyse est une discipline de l'amour, et que 2. Quant à la méthode, la psychanalyse est une procédure d'interrogation.

^{5.} J. Lacan, séminaire, *L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970, Paris, Seuil, 1991, p. 40. L'herméneutique est à interpréter.

^{6.} Id., séminaire, Le transfert, 1960-1961, Paris, Seuil, 1991, p. 139.

C'est en quoi Socrate est invoqué comme grand-père fondateur. Comme l'art socratique, la psychanalyse serait un art d'accoucher les esprits par des questions. Or interroger n'est pas interpréter. En particulier, une interprétation est vraie ou fausse de même qu'une induction, alors qu'une question n'est ni vraie ni fausse. Ce choix stratégique ne saurait à lui seul surmonter toutes les difficultés, mais il évite de s'enferrer dans des difficultés inutiles. On aura remarqué en particulier l'entêtement avec lequel Socrate se tient officiellement à son attitude « érotétique » et la présence d'esprit avec laquelle il esquive les tentatives réitérées pour le faire sortir de son rôle.

Le père Lustucru ayant ainsi coiffé la casquette érotétique, il accomplit le pas de Popper décisif en remarquant que l'expression « fondements de la psychanalyse » qui donne son titre à la critique de Grünbaum se trouve également chez Lacan⁷. Et s'étant saisi de ce petit bout de *filum Ariadnes*, il en tire tout ce qui va suivre.

Les choses ont mal commencé. Car il se peut très bien qu'une même expression n'ait pas la même signification selon qu'elle est écrite par Grünbaum ou dite par Lacan. Grünbaum peut d'ailleurs nous dire que l'équivoque est présente et où. L'un des mérites de sa position, en effet, réside en son aptitude à distinguer les questions ontologiques et les questions épistémologiques⁸. Or lorsqu'il parle de « fondements » de la psychanalyse, les fondements dont il s'agit sont d'ordre épistémologiques. Ainsi que l'hésitation de Durand le met en évidence, il s'agit de savoir si la psychanalyse est fondée, autrement dit si les assertions freudiennes sont justifiées. Tandis que Lacan précise⁹ qu'il s'agit dans son propos d'un fondement structural. Ce que signifie cet adjectif dans ce contexte est expliqué dans la même page, à savoir qu'« aborder les fondements de la psychanalyse suppose que nous y apportions, entre les concepts majeurs qui la fondent, une certaine cohérence ». Les concepts majeurs en question sont visiblement ceux qui étaient cités depuis le début, à savoir « l'inconscient, la répétition, le transfert et la pulsion¹⁰ » qui sont désignés plus précisément comme concepts fondamentaux¹¹. Or ces notions (à l'exception de l'avant-dernière) sont directement des concepts ontologiques. Et puisque¹² ce sont ces concepts eux-mêmes qui « fondent » la psychanalyse, nous

^{7.} J. Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1964, Paris, Seuil, 1973, p. 9. C'est même l'intitulé du séminaire tel que Lacan l'annonce dans cette première phrase. Cf. p. 141.

^{8.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse, op. cit., p. 5.

^{9.} J. Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p. 141.

^{10.} Ibid., p. 21.

^{11.} Ibid., p. 183-184.

^{12.} Ibid., p. 141.

sommes bien devant des fondements ontologiques. Selon Lacan, c'est « la structure qui règle la danse¹³ ».

Cela n'exclut pas qu'il y ait aussi un traitement des problèmes épistémologiques. Ainsi le transfert intervient-il ici, plutôt que comme une réponse, à titre de question. Certes, le transfert est selon Lacan « le fond de l'expérience analytique¹⁴ ». Mais il ne s'agit pas là d'une tentative pour éluder ses difficultés. Au contraire, il est expressément question chez Lacan de « fondements » pour le transfert lui-même¹⁵.

Mais ils sont à trouver, précisément, dans les autres concepts de la liste, c'est-à-dire ceux qui sont supposés tirer leur valeur fondatrice de leur caractère ontologique lui-même. Et l'équivoque sur le terme « fondement » ne fait d'ailleurs qu'orienter vers le point où la divergence entre Grünbaum et Lacan va prendre sa forme la plus aiguë.

Chez Grünbaum, le point de vue ontologique est en effet solidaire d'une sélection dans le corpus freudien qui est opérée avec l'assentiment de l'intéressé. Cette sélection s'effectue¹⁶ à partir de la séparation que Freud fait lui-même entre, d'une part, la théorie du refoulement comme pilier de la psychanalyse¹⁷ et, d'autre part, la « superstructure spéculative » de la psychanalyse incluant « le point de vue dit topique¹⁸ ». Ce que Grünbaum résume¹⁹ par la distinction entre clinique et métapsychologie.

Toujours selon Freud, alors que la théorie du refoulement est aussi « la partie la plus essentielle » de la psychanalyse « tout en ne représentant que l'expression théorique d'une expérience²⁰ », « chaque pièce » de la partie spéculative « peut être sacrifiée ou changée sans dommage ni regret²¹ ». Et Freud ira même jusqu'à dire :

La théorie des pulsions est pour ainsi dire notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination²².

Or Lacan lui aussi trace une distinction très proche de celle que Grünbaum tire de Freud. Ainsi regroupe-t-il dans « l'évolution de la métapsychologie freudienne » une série formée principalement par

^{13.} J. Lacan, Le transfert, op. cit., p. 194.

^{14.} Id., «Le texte de notre expérience», in L'éthique de la psychanalyse, 1959-1960, Paris, Seuil, 1986.

^{15.} Id., Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p. 141.

^{16.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse, op. cit., p. 6-8.

^{17.} S. Freud, Cinq leçons sur la psychanalyse, Paris, Payot, 1977, p. 80.

^{18.} Id., Œuvres complètes, XVII, Paris, PUF, p. 80.

^{19.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse, op. cit., p. 6.

^{20.} S. Freud, Cinq leçons sur la psychanalyse, op. cit., p. 80.

^{21.} Id., Œuvres complètes, XVII, op. cit., p. 80.

^{22.} Id., Nouvelles conférences (Paris, PUF, 1932); Œuvres complètes, XIX, op. cit., p. 178.

l'Entwurf puis par la première et la seconde topiques²³. Et par ailleurs, lorsqu'il en vient à évoquer le jugement où Freud a taxé les pulsions d'« êtres mythiques », il déclare²⁴: « J'écarterai pour ma part ce terme de mythe. » Mais pour le remplacer par quoi? Par un concept emprunté à Bentham²⁵, à savoir celui de fiction. Ce qui conduit Lacan à la notion de « fiction fondamentale », caractérisation épistémologique du « concept fondamental²⁶ ». Ce qui semble donc m'autoriser à parler de « fondements fictionnels ».

Qu'est-ce qu'une fiction dans ce sens? Christian Laval, dans son livre récent sur Bentham, met en exergue cette phrase : « De ce qui est réel, on ne peut donner aucune explication claire si ce n'est à l'aide de quelque chose de fictif. »

Cette « définition » par l'usage peut permettre d'abord de comprendre la position de Freud sur le même problème. À peine en effet vient-il d'écraser les pulsions sous l'accusation de mythologie qu'il ajoute: « Nous ne pouvons, dans notre travail, faire abstraction d'elles un seul instant, et cependant nous ne sommes jamais sûrs de les voir directement ». Cela est à rapprocher de la thèse de Lacan²⁷ qui oppose la notion de fiction à celle de modèle parce que « dans un certain champ, plusieurs modèles peuvent fonctionner corrélativement »; or « il n'en va pas de même pour un Grundbegriff ni pour une fiction fondamentale ». Autrement dit, à la différence d'un modèle qui peut être remplacé par un autre parce qu'on lui demande seulement une condition suffisante, un Grundbegriff serait irremplaçable parce qu'il donne la condition nécessaire des phénomènes. Mais par ailleurs, il serait ou bien difficilement accessible à l'observation comme le suppose Freud, ou bien carrément inobservable comme Lacan semble s'en faire une raison en l'appelant « fiction ». Dans les deux cas, il s'agit de ce qui constitue la forme la plus fructueuse de l'explication scientifique dans une perspective comme celle de Karl Popper, à savoir une explication du connu par l'inconnu.

Mais dans cet ensemble, le point le plus important est la notion de condition nécessaire. Ce qu'impliquait déjà implicitement l'expression de fondement structural, car si les pièces de l'édifice freudien forment une structure, on ne pourra pas y prendre le refoulement, par exemple, sans prendre ce qui refoule, et donc les termes de la topique. Lacan parle à ce sujet de « cohérence ». Mais la cohérence n'est que la

^{23.} J. Lacan, L'éthique de la psychanalyse, op. cit., p. 47-48. Un peu plus loin (p. 127), il identifiera « topologique » et « métapsychologique ».

^{24.} Id., Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p. 183.

^{25.} C. Laval, Jeremy Bentham: le pouvoir des fictions, Paris, PUF, 1994.

^{26.} J. Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p. 184.

^{27.} Ibid., p. 183-184.

moindre des choses. C'est ici la notion de remontée à la condition nécessaire par l'inférence dite réductive qui est essentielle. Et si A trouve sa condition nécessaire dans X, le fait que X soit en lui-même inobservable ne saurait être une objection décisive à la postulation de X. Il faudra plutôt dans ce cas faire son deuil de l'accès intuitif à X. Et il se pourrait par conséquent que Grünbaum ait pris trop hâtivement au mot ce que concède Freud sur les superstructures, sans tenir dûment compte de ce qu'il rétracte sur la mythologie!

Supposons maintenant qu'abandonnant le problème des fondements ontologiques et de leurs difficultés propres, nous revenions à ce qui est le propos de Grünbaum, c'est-à-dire les fondements épistémologiques pris en général. Là encore, le passage de Freud à Lacan va modifier les données du problème, non pas seulement sur telle ou telle technicité, mais sur l'orientation globale de l'enquête, sans toutefois nous précipiter dans l'incommensurable. Lorsque l'on cherche ce qui fonde une affirmation ou une action, en effet, on demande sans doute quelles sont ses raisons. Et une logique inductiviste s'en tiendra sans doute à ce cadre. Mais le débat interne au rationalisme comporte sur ce chapitre une alternative de la plus grande envergure, que l'on peut symboliser par le contraste entre le rationalisme cartésien et le rationalisme leibnizien. Pour un rationalisme d'orientation cartésienne (mais dont l'empirisme logique issu de Russell est aujourd'hui le véritable héritier), toutes nos croyances doivent être mises à l'épreuve du doute méthodique, et ne pourront triompher de cette épreuve que celles qui auront subi avec succès tel ou tel test de rationalité (qui peut être de caractère inductif). Pour un rationalisme de type leibnizien, il y a là risque de présomption non seulement de la part d'une intelligence isolée mais aussi d'une collectivité scientifique définie par l'acceptation mutuelle de règles formelles telles que les canons de l'induction. En d'autres termes, la distinction indispensable entre raison et tradition n'est pas entre deux ensembles totalement disjoints, et il peut être parfois rationnel de se confier à une tradition (c'est ce que tout le monde fait en parlant). Cela est vrai surtout lorsque cette tradition a fini par inclure des géants tels qu'en nous hissant sur leurs épaules nous pouvons voir à des distances que nous n'aurions même pas imaginées si nous étions restés contents de notre taille - et cela entraîne qu'il y a une rationalité propre à la tradition même. Or dans cette alternative qui est la véritable gigantomachie du Logos, Lacan se situe, au moins objectivement, du côté de Leibniz. Selon Lacan, il y a (en général) « non seulement l'expérience, mais la tradition²⁸ ». Et, plus spécifiquement, cette tradition est la tradition socratique de la rai-

^{28.} J. Lacan, Le transfert, op. cit., p. 316.

son: tel est en effet « le pont qui peut relier notre science nouvelle à toute une tradition du connais-toi toi-même²⁹ ». Enfin (singulièrement pour la psychanalyse), une telle tradition fait que la raison elle-même peut puiser « dans un inconscient traditionnel³⁰ ».

Ces mises au point étant supposées, la réponse lacanienne à la double question posée (celle des fondements ontologiques et logiques) et posée dans le bon ordre (c'est-à-dire celui où les questions métaphysiques, ainsi qu'il convient, occupent leur place de philosophie première, avant les questions épistémologiques ou éthiques) est condensée en une seule formule que Lacan³¹ reçoit de Rabelais (Pantagruel, ZZZ):

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme

Afin de lire cette sentence d'abord dans le bon sens, il convient de la mettre en parallèle avec un passage équivalent mais où Lacan disjoint les deux points rassemblés par l'épigramme de Rabelais³². Nous y voyons d'abord une structure fêlée³³, puis un « casse-tête structuré ». Le tout sur le cas de Hamlet qui est en somme le démonstrateur patenté pour tout ce qui est du rapport entre l'Être et les têtes (ou les crânes). Et il y là un condensé de toute la psychanalyse lacanienne qui nous dit aussi comment lire son aphorisme rabelaisien. Les fondements ontologiques de la psychanalyse font surgir devant nos yeux des « ruines de l'âme » (ou une âme en ruine), et afin de connaître ces ruines, il s'agit d'édifier une « science » de l'inconscient qui ne peut être qu'une science sans conscience, ou science d'aveugle. En d'autres termes, la tête que le malade fait entrer dans le cabinet, puis couche sur le divan est une « structure fêlée ». Et afin de connaître une telle tête, l'analyste à son tour devra se casser la tête - mais d'une manière structurée. À partir de là, le problème a obtenu sa détermination topologique: il s'agit de savoir dans quel sens passe la fêlure de la structure, et conséquemment dans quel sens il faut tracer la cassure dans la tête. La réponse aux deux questions est contenue en abrégé dans la lettre «L».

Une fois que le problème a été ainsi posé selon la philosophie du bon ordre, un terrain de rencontre se trouve dégagé où même les paradigmes supposés les plus hétérogènes pourront se mesurer. Cela parce qu'un tiers les y attend : la chose même.

^{29.} J. Lacan, Le transfert, op. cit., p. 51.

^{30.} Id., L'éthique de la psychanalyse, op. cit., p. 134.

^{31.} Id., Le transfert, op. cit., 12 avril 1961, p. 275.

^{32.} Ibid., p. 376-377.

^{33.} Ibid., p. 376.

D'abord, pourquoi des ruines de l'âme ? L'âme serait-elle donc un château, pour tomber en ruine? Cette question conduit à un problème plus général que l'on pourrait formuler dans les termes d'une tâche de Wittgenstein: dessine-moi la psyché. Sur cette question du tractus³⁴, Lacan ne manque pas de se référer au précédent « sans prétention » accompli par Freud lui-même, et qui a donné ce que Lacan appelle³⁵, à la page 669 des Écrits, l'œuf-cyclope: c'est la fameuse figure de la XXXIe conférence intitulée « De la décomposition de la personnalité psychique ». Puisqu'il s'agit d'un œuf (l'E 669 en logique normande). nous donnerons au çà le gros bout, au moi le petit bout, et nous supposerons que le surmoi est un œil posé par-dessus mais regardant à l'intérieur (dans la tombe ou dans la caverne). Lacan appelle d'ailleurs par son nom ce cyclope: c'est Polyphème, «beau nom pour l'inconscient³⁶ ». Et il y a là comme un condensé de tout le chemin parcouru de Freud à Lacan. Avec Œdipe et sa descendance danoise, Freud prenait tout au tragique. Avec Polyphème et « un Ulysse plus malin que celui de la fable», Lacan trouve un nouveau souffle épique et comique, celui qui le conduira ensuite à l'Ulysse romanesque de Joyce et au nouvel éveil de Finnegan.

Supposant la main qui sait dessiner la psyché, il ne reste plus que ce que Sartre appelait « des questions de méthode », c'est-à-dire étymologiquement le problème du « chemin ». C'est le moment de ce que Lacan appelle « Révolution de la méthode freudienne³⁷ » avec ses deux points aporétiques : le transfert et l'association libre. D'un point de vue érotétique, la grammaire philosophique est l'arbitre expert en tous les cas. Une méthode, c'est un discours qui doit pouvoir se tenir canoniquement à l'impératif: par exemple, « Faites revenir à feu doux ». De ce point de vue, l'association libre ne s'accuse que d'une antinomie de surface : le t'interdis de t'interdire (quoi que ce soit). Mais le transfert, s'il déférait à cette forme (« Transfère, que diable! ») se condamnerait au fiasco. Si « le transfert, c'est la spontanéité de l'inconscient³⁸ », alors il échappe à toute méthodologie. Le chemin passe par le transfert, mais le « chemin faisant » (la méthode) se ramène à l'association libre. Ce qui rend d'autant plus nécessaire d'en cerner la définition, dans une logique de la liberté onirique où C. G. Jung demeure le maître.

Soit donc un matériel signifiant de nature quelconque (par exemple un rêve ou un mot) et, dans ce matériau, un élément inducteur (par

^{34.} J. Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p. 193. 35. Id., «Remarques sur le rapport de Daniel Lagache», in Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 669.

^{36.} Ibid., p. 667.

^{37.} J. Lacan, « Au-delà du "principe de réalité" », in Écrits, op. cit., p. 81.

^{38.} Id., Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p. 177.

exemple un épisode ou une lettre). À partir de là, l'impératif « Associez » va déclencher la production d'une chaîne associative du type chaton-tigre, Chine-Tibet, I-bleu, coq-âne, etc. puisque, par hypothèse l'association est totalement libre, une chaîne associative peut se poursuivre indéfiniment. Dans ce cas, nous pouvons espérer qu'elle va se rapprocher d'une solution ou d'un indice de solution sur le problème posé (par exemple de la « scène primitive » ou d'un complexe). Mais la seule chose assurée, c'est que nous nous éloignons des données du problème (le matériel inducteur) comme dans le jeu du téléphone. Toutefois, puisqu'il s'agit toujours de l'association libre, les chaînes associatives ne sont pas non plus tenues de ne faire que s'éloigner. Par conséquent, elles peuvent aussi revenir vers leur source - sur un élément qui, par là même, va se trouver pourvu d'une sorte d'auréole. Et comme la liberté n'admet pas de limites, le produit naturel de l'association libre est un sac de nœuds. Par ailleurs la théorie des nœuds est depuis l'origine l'une des deux branches principales de la topologie. La théorie de l'association libre apparaît donc naturellement comme une topologie appliquée.

Mais l'autre foyer de notre terrain de rencontre elliptique, c'est ce qu'Anthony Kenny nomme l'anatomie de l'âme, là où Freud parlait de « topique » n° N. Et l'autre pilier de la topologie, c'est la topologie des surfaces dont le noyau est formé par la théorie des surfaces à feuillets de Riemann³⁹. Par conséquent, qu'il s'agisse des fondements ontologiques ou des fondements épistémologiques, c'est le champ tout entier de la psychanalyse qui se hérisse de problèmes topologiques. Par exemple (en position platonicienne du problème) : comment l'œil de « Polyphème » qui regarde dans son âme peut-il en même temps regarder dans son tombeau?

Quant aux fondements ontologiques, c'est emblématiquement que la doctrine lacanienne est résumée par Lacan lui-même dans le double symbole d'Eros et $Psyche^{40}$. Et là encore, le symbolisme lacanien s'entrecroise directement aux données de la tradition pour en distribuer exactement les termes. Ce sont les majuscules Ψ et Φ qui joueront ici, en admettant que le Ψ de l'Esquisse puisse valoir pour Psyché tandis que le Φ du phallus vaudra pour Eros. Dans le jeu « dessine-moi la psyché » selon Lacan⁴¹, il faut d'abord substituer à la représentation d'un inconscient-besace (comme l'œuf-cyclope de Freud) celle d'un inconscient-nasse. Autrement dit, si Psyché a reçu la flèche d'Eros, alors il ne lui suffit pas de tendre une oreille comme le faisait la besace dessinée

^{39.} Cf. à ce sujet notre communication au premier colloque de la SOPHA (Caen, 1997) : « Métaphysique des Multiplicités ».

^{40.} J. Lacan, Le transfert, op. cit., p. 261 et 267.

^{41.} Id., Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p. 161.

par Freud en 1920 dans Le Moi et le Ca^{42} avant l'achèvement de la second topique dans le Surmoi.

Sur cette question de l'anatomie de l'âme, la première topique de Freud restait tributaire du cartésianisme qu'elle déboutait. Mais ses termes allaient devenir des adjectifs pour ceux de la seconde topique. Et celle-ci est en un sens un retour au point de vue aristotélicien en psychologie⁴³.

Le point essentiel de la psychologie chez Aristote, c'est qu'elle ne fait qu'un avec le problème de la vie. L'âme est ce qui anime le corps. D'où les trois degrés du psychisme selon Aristote: la nutrition et la reproduction définissent l'âme végétative, la sensation et le mouvement supposent l'âme sensitive, et enfin l'intelligence de l'animal parlant révèle une âme intellective. À cette psychologie hiérarchisée s'ajoute la thèse où une tradition thomiste voit l'origine de la notion d'intentionnalité: c'est l'idée que « l'âme est capable de devenir toutes choses ». Et qu'il y ait là ou non l'origine de l'idée d'intentionnalité, un point plus sûr est qu'on peut y voir l'origine du concept d'identification. Si nous supposons par conséquent que la Psyché selon Aristote contient un Eros (féminin), et si cet Eros a un objet, puisque par ailleurs il est capable de « devenir » cet objet, alors Psyché verra Eros à côté d'elle: comme sur les dessus de cheminée.

Tout cela fait de la psychologie d'Aristote une sorte de défi pour toute psychologie à venir – une épure de l'Âme qui permettra d'identifier comparativement toute « ruine » éventuelle. Et c'est ce qui se produit avec la seconde topique freudienne. Le ça, en tant que « faim et amour » parvient à remplir l'espace de l'âme végétative. Le « moi », comme sensori-motricité, correspond bien à l'âme sensitive. Mais lorsque nous parvenons au niveau de l'âme intellective, nous ne trouvons qu'un certain « Surmoi », c'est-à-dire un intellect ramené à la « raison pratique » et, de surcroît, en régime d'hétéronomie. La raison n'a pas été chassée, mais elle a été placée par Freud dans le moi⁴⁴ c'est-à-dire au même étage que la sensori-motricité, et identifiée au « bon sens » cartésien. C'est la « ruine de l'âme » du zombi moderne et post-moderne. Et c'est en ce point que Lacan reprend le problème.

La topique lacanienne est à formuler d'abord dans les termes de l'*Entwurf* où, comme on l'a vu, Lacan situe l'origine de la métapsychologie freudienne (en une topique n° 0 de Freud) : ces trois lieux ne sont d'abord que des inconnues φ , ω et ψ . Et si nous supposons que Lacan joue au jeu « dessine-moi la psyché » comment y joue-t-il ?

^{42.} S. Freud, Essais de psychanalyse, Paris, Payot, p. 236.

^{43.} Cf. Roger Pouivet, Après Wittgenstein, Saint Thomas, Paris, PUF, 1997.

^{44.} S. Freud, Essais de psychanalyse, op. cit., p. 237.

^{45.} J. Lacan, L'éthique de la psychanalyse, op. cit., chap. III.

Eh bien, il fait comme tout le monde: il regarde ce qu'il dessine avec ses yeux et il dessine avec sa main. Et sa main ne fait qu'effectuer le tractus de ce que ses yeux voient.

C'est-à-dire d'abord que son regard occupe la place indiquée dans la figure du miroir intérieur⁴⁶. Et ce qu'il voit est ce qu'on pourrait appeler le pot au roses. Il s'agit plus généralement d'un vase de fleurs ou d'un pot de fleurs, le même⁴⁷ que celui qui est visible dans le tableau Psiche sorprende Amore du maniériste Zucchi⁴⁸. La différence avec les illustrations disponibles, c'est que cette fois-ci la vision n'est pas statique. Il s'agit de ce que Lacan appelle les « pulsations de l'âme⁴⁹ ». Leur diastole et leur systole sont indiquées par la saillie des expressions grecques ou latines dans les pages concernées du Séminaire Les quatre concepts de la psychanalyse. L'ensemble du mouvement est commandé par ce qu'affirme le fragment B 48 d'Héraclite cité page 195 et traduit page 199:

```
τω τοξω ονομα βιος εργον δε τανατος
(à l'arc est donné le nom de la vie – et son œuvre, c'est la mort)
```

L'état systole de Psyché correspond au cas où seul est visible le vase, sans ses fleurs. Alors, le terme « libido⁵⁰ » permet de désigner le ventre du vase, tandis que sensorium et motorium correspondent à son col. Mais dans l'état diastole, on voit surgir au moins deux fleurs du vase. Et ce sont deux fleurs parlantes. L'une dit Cogito⁵¹, et l'autre Desidero⁵² « Desidero, explique Lacan, c'est le cogito freudien ».

Mais pendant que ses yeux voient cet étrange vase de fleurs, que dessine la main de Lacan?

Quand il voit le seul vase, il dessine ce qu'il désigne comme un 8 intérieur⁵³. C'est ce qu'il appelle aphanisis⁵⁴ ou « mettre son désir dans sa poche⁵⁵ ». Lorsque, au contraire, les deux fleurs sont sorties, Lacan dessine un 8 déployé sous forme d'une « bande de Moebius⁵⁶ » : c'est l'état du désir déployé. Est-ce que la castration est un empêchement à s'encastrer?

^{46.} J. Lacan, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », in Écrits, op. cit., p. 6.

^{47.} Id., Le transfert, op. cit.

^{48.} Ibid., p. 261.

^{49.} Ibid., p. 278.

^{50.} J. Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p. 221.

^{51.} Ibid., p. 158.

^{52.} Ibid., p. 173.

^{53.} Ibid., p. 175.

^{54.} Ibid., p. 232.

^{55.} J. Lacan, Le transfert, op. cit., p. 271.

^{56.} Id., Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p. 261.

Le point essentiel, si l'on compare à la deuxième topique de Freud, est l'avènement d'un double cogito à la place du surmoi.

Sur la question du transfert, c'est le rôle de la tradition qui devient décisif. Le problème de Durand, c'est qu'il ne veut pas entrer dans une arène où il va se retrouver seul avec un lion qui veut faire « le saut du lion⁵⁷ ». Le père Lustucru lui explique alors qu'il faut mettre les choses dans une perspective historique.

Selon Lustucru, la crainte de Durand découle d'une conception binaire de la psychanalyse qui en ferait une « psychologie en seconde personne » dans le cadre d'une intersubjectivité. Mais cette intersubjectivité suppose une réciprocité illusoire entre médecin et malade : « Je t'intersubjective, tu m'intersubjectives par la barbichette, le premier qui rira aura un soufflet, et bien mérité⁵⁸. » Cette conception de l'intersubjectivité est un héritage du cartésianisme en ce qu'elle se contente de mettre face à face deux subjectivités cartésiennes. Puisqu'un cogito vaut un cogito, la réciprocité des consciences est impliquée par les prémisses cartésiennes appliquées au problème d'autrui et ignore la dissymétrie du rapport médical.

En fait, selon Lacan, l'analyse est comparable à une partie de bridge, c'est une « partie à quatre⁵⁹ » où il n'y a pas seulement le médecin et le malade mais aussi le grand Autre et le petit autre. C'est le symbolisme moderne du jeu dans la présentation de la psychanalyse. Mais Durand sait qu'au bridge il y a une place du mort. Lustrucru lui représente alors que ce n'est qu'une place où l'on peut bien entrer mais d'où l'on peut aussi sortir⁶⁰ et il ajoute que l'analyste, quant à lui, n'hésite pas à l'occuper⁶¹. Durand lui répond que ce dont il cherche précisément à guérir, c'est de sa crainte superstitieuse d'occuper une telle place⁶². Pour entreprendre la thérapie, il lui faudrait donc d'abord être guéri.

Lustucru suggère alors à Durand que s'il ne veut pas tenir sa place dans une partie de bridge, peut-être voudra-t-il bien participer à un banquet – surtout s'il y a Socrate. Car Socrate, qui soutient toujours ne rien savoir, se tire de la contradiction apparente où semble le mettre cette dénégation en concédant une exception à son ignorance. Il y a en fait une chose et une seule sur laquelle Socrate est savant, à savoir⁶³

^{57.} J. Lacan, Le transfert, op. cit., p. 217.

^{58.} Ibid., p. 20.

^{59.} J. Lacan, « La chose freudienne », in Écrits, op. cit., p. 430.

^{60.} Ibid., p. 348.

^{61.} Ibid., p. 430.

^{62.} J. Lacan, « Du traitement possible de la psychose », in Écrits, op. cit., p. 552.

^{63.} Id., Le transfert, op. cit., p. 135.

les choses de l'amour. Et cela est le secret de Socrate⁶⁴. C'est son secret de Silène⁶⁵. Derrière le sujet supposé savoir où se condensent les problèmes du transfert, il y a donc selon Lacan un secret de Socrate le Silène.

Cela entraîne Lacan dans une exégèse du Banquet de Platon. Dans la série des discours qui composent ce banquet et dont le principe est l'éloge de l'amour, Lacan, distingue trois parties principales que nous pouvons repérer comme respectivement Imaginaire, Symbolique et Réelle.

Le cycle des discours imaginaires est polarisé par ceux d'Agathon (le tragique) et d'Aristophane (le comique). Le plus représentatif est le célèbre discours d'Aristophane qui explique l'amour par le mythe d'un Androgyne primitif coupé en deux par Zeus et dont les deux moitiés cherchent ensuite à retrouver l'unité originelle. Et aux yeux de Lacan, le mythe d'Aristophane se réduit en fait à quelque chose qui serait comme le fantasme du sujet perdu.

Le discours de Socrate lui-même qui intervient ensuite ne rentre pas dans la tripartition. C'est un discours analytique au sens de la philosophie analytique dans le style de G.E. Moore. Et c'est un modèle du genre par sa simplicité à l'emporte-pièce. Socrate analyse le concept d'amour. Il y trouve le désir. Et dans le concept de désir lui-même, il trouve le concept de manque. Telle est la poupée gigogne de l'amour. Et c'est autour du centre défini par cette analyse fracassante que tournent les trois grands anneaux des trois autres sortes de discours.

Le discours de Diotime qui est chargée par Socrate de le relayer implique d'abord un changement dans la règle du jeu. Au lieu de faire l'éloge du dieu Eros, elle commence par le rétrograder au rang de démon et fait par ailleurs sa généalogie symbolique à partir de Richesse et Pauvreté, pour ensuite envisager sa descendance.

Enfin entre en scène Alcibiade qui bouleverse le jeu d'une manière encore plus grave. Il propose qu'au lieu de faire l'éloge de l'Amour qui n'est après tout qu'une idée abstraite (comme toutes les idées) on fasse l'éloge amoureux de son voisin de droite. Et c'est ainsi qu'il se lance dans un éloge de Socrate.

Aux yeux de Lacan, c'est là que prend place une sorte de prototype de la psychanalyse. Parce que, de ce discours d'Alcibiade, Socrate va proposer une interprétation. Et selon cette interprétation en faisant l'éloge conscient de Socrate, Alcibiade a en fait prononcé un éloge inconscient d'Agathon.

Mais c'est finalement la réplique d'Agathon qui est la plus édifiante. Pour en tirer toute la substantifique moelle, il est sans doute

^{64.} J. Lacan, Le transfert, op. cit., p. 16. 65. Ibid., p. 51.

expédient de la présenter sous la forme d'un anachronisme délibéré, en faisant comme si Alcibiade connaissait le Vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis⁶⁶. Elle s'adresse expressément à Socrate en Silène et lui tient à peu près ce discours:

– Tu nous avais bien dit, Socrate, que dans ton Surmoi il y avait un démon, mais tu nous avais caché que dans ton çà il y a les statues des dieux⁶⁷.

C'est là le secret du secret de Socrate, le fameux agalma⁶⁸ ou « objet caché à l'intérieur du sujet Socrate⁶⁹ » et qui semble là pour désigner trois objets petit a, sous les auspices de la triade R S I (dont Lacan évoque le cas Imaginaire⁷⁰).

Le transfert à son tour nous transporte vers ce qu'il menace, à savoir la liberté de l'association libre.

L'association libre en elle-même, c'est ce que Lacan appelle le discours du sansonnet⁷¹ et ce que le transfert fait rôder autour d'elle, c'est un double soupçon pesant sur la psychanalyse en tant que discipline du soupçon : d'une part le soupçon de suggestion (qui ferait rentrer par la fenêtre l'hypnose congédiée à la porte), d'autre part le soupçon de séduction (inclus dans la notion même d'« amour de transfert » qui surgit comme substitut de l'hypnose).

Face à ces menaces qui semblent ôter à l'association libre son épithète, le concept le plus fécond que Lacan ait introduit est sans doute celui du mythe individuel du névrosé⁷².

On peut alors donner au problème la formule suivante: l'aporie de l'association libre est surmontée si et seulement si le discours du sansonnet est parvenu à se convertir en un mythe individuel du névrosé. Plus précisément, il s'agit que la chaîne du Signifiant qui détermine l'entrelacs où s'inscrivent les échanges de Cogito et Desidero produise, moyennant les chaînes associatives du transfert, la chaîne déchaînée du mythe individuel. C'est ce qu'on pourrait appeler le problème du déchaînement mythique des trois chaînes R S I selon la chaîne réelle et moyennant la chaîne imaginaire vers la chaîne symbolique dans son état libre.

Mais comment y parvenir? C'est sur cette question qu'intervient le principe de la philosophie première avec l'ordre qu'il prescrit entre ontologie et logique.

^{66.} Laplanche et Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, PUF, 1967.

^{67.} J. Lacan, Le transfert, op. cit., p. 181.

^{68.} Ibid., p. 259.

^{69.} Ibid., p. 201.

^{70.} Ibid., p. 245.

^{71.} J. Lacan, L'envers de la psychanalyse, op. cit., p. 41.

^{72.} Qu'il rappelle dans son séminaire, Le transfert, op. cit., p. 372.

Selon la doctrine lacanienne, en effet, ce sont les pulsations de la psyché qui, selon les lois propres à leur topologie, contrôleront et le processus du transfert, et les nodosités de l'association libre. Tout repose ainsi sur un postulat d'isomorphisme borroméen, (de la forme RSI) entre, d'une part, le sac de nœuds de la Psyché (autour de Cogito et Desidero) et, d'autre part, les paquets de nœuds de l'association libre. Plus en profondeur (d'un point de vue diachronique) il s'agira de mettre en phase le temps du transfert et la durée désirante.

On aura relevé que, dans les pulsations de l'âme telles que les décrit Lacan, figure déjà la solution de l'analyse, à savoir le *Desidero* comme demande. Respectivement à la pratique de la doctrine freudienne, en effet, il s'agit de passer d'un « À la Recherche de l'Objet perdu » à quelque chose comme un « À la découverte du désir ».

Et on aura remarqué par ailleurs que s'il est vrai que Socrate interprète le discours d'Alcibiade, alors il est sorti de son rôle purement érotétique.

Il faut rappeler que Socrate a été condamné à mort par sa cité d'Athènes sous un double chef d'accusation: perversion de la jeunesse par tentative pour introduire de nouveaux dieux dans la cité.

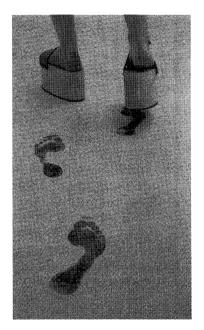
Par conséquent, s'il n'est pas certain que Socrate ait été bien fondé à sortir de sa réserve érotétique face au discours d'Alcibiade, il est certain en revanche que le discours d'Alcibiade sur Socrate constitue une véritable radiographie de l'âme socratique. Et cette radiographie a immédiatement une signification politique puisque elle revient à dire que Socrate avait effectivement dans le ventre des dieux qui faisaient de sa parole une perversion.

Or la manière dont Alcibiade voit dans l'âme de Socrate est ici le prototype traditionnel de la manière dont le Dr Lacan voit dans la psyché, manière qui a par ailleurs son prototype formel dans la façon dont il regarde un vase de fleurs pour dessiner la psyché. Mais cette théorie interne au « regard médical » ne serait pas de la psychanalyse si elle ne s'articulait, avec une sorte de spontanéité inventive, sur une pratique propre aux nouveaux problèmes qu'un tel regard aura décelé (une politique à la mesure de l'agalma dévoilé). Dans le cas de Lacan, sur ce chapitre, il nous semble y avoir comme une réitération typique du « Non » propre à la démonique abritée par Socrate. Comme si, sur le chemin de la « scène primitive », il s'agissait d'interposer à titre de borne-frontière suffisamment loquace L'origine du Monde peinte par Courbet (avec la copie d'André Masson comme « souvenir écran » de parade et station propédeutique⁷³). Comme le disait Aristote, « il faut

^{73.} Lacan demandera aussi à André Masson une copie de Psiche soprende Amore. Chaque fois le tableau ancien exige une copie moderne!

s'arrêter quelque part ». Et quant à s'arrêter, il est difficile de trouver plus propice qu'une origine aussi notoire (à l'âge du « Big Bang⁷⁴ ») et ainsi aménagée en repos du regard. Alors, le regard de l'analyste s'est comme effacé pour faire place au regard de l'analysant. La quintessence du socratisme tient dans l'ironie. Et la « scène primitive » s'est évaporée comme un rêve devant le Tableau de « l'Origine » ironisée.

^{74.} Cf. la page de Freud sur les trois blessures narcissiques à la fin de l'Introduction à la psychanalyse.



Abigail Lane, Untitled (Abigail Lane), 1992

Adolf Grünbaum lecteur de Freud : d'une juste critique en porte à faux

JEAN ALLOUCH

Oh! Heureuse ambiguïté de la translittération.

SALMAN RUSHDIE¹

La chose freudienne, c'est ce que Freud a laissé tomber.

JACQUES LACAN²

En confrontant deux lectures de Freud largement indépendantes l'une de l'autre, celle de Jacques Lacan et celle d'Adolf Grünbaum, voici que l'on tombe sur un fait étrange et inattendu: alors même qu'ils n'interrogeaient guère le même Freud, alors même qu'ils le faisaient à partir de positions fort différentes, Lacan et Grünbaum en reçurent la même réponse. Elle se formule ainsi: il existe un infranchissable fossé entre sens et cause.

À l'enseigne « ça tombe bien », on établira tout d'abord que, sur trois points essentiels, il y a bel et bien convergence entre les présentations de Freud proposées par Lacan et Grünbaum³. Ces trois points (au moins), qui sont à première vue autant de récusations de Freud, sont l'inconscient comme instance, l'herméneutique, la causalité « naturelle ».

Une seconde partie, intitulée « ça tourne court », présentera la disparité doctrinale dont relève cette convergence.

^{1.} Salman Rushdie, Les enfants de minuit, trad. de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1983, p. 509.

^{2.} Jacques Lacan, L'angoisse, séance du 23 janvier 1963, p. 35, inédit.

^{3.} Adolf Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, trad. de l'anglais (États-Unis) par Joëlle Proust, Paris, Éditions de l'Éclat, 1993; Les fondements de la psychanalyse, une critique philosophique, trad. de l'anglais par Jean-Claude Dumoncel et révisé par Élisabeth Pacherie, Paris, PUF, 1996. Nous croyons pouvoir discuter ici les thèses d'Adolf Grünbaum à partir d'eux seuls car ils dessinent avec précision l'ossature d'une lecture critique de Freud au regard de laquelle les études ultérieures ne paraissent pas apporter de véritable bouleversement.

74 Jean Allouch

La réponse de Freud, deux fois la même en dépit de cette disparité, apparaîtra alors dans son étrange et inquiétante solidité.

CA TOMBE BIEN

I. Non à l'inconscient comme instance

Ça tombe bien. Adolf Grünbaum conteste que Freud fournisse une explication scientifique pour des phénomènes différents mais unifiés, dans leur teneur, par cette explication elle-même: le symptôme (hystérique), l'acte manqué, le rêve⁴. Curieusement, manque à cette liste, pour que nous puissions la dire identique à celle établie par Lacan dans les années cinquante, le mot d'esprit⁵. Récusant les inférences causales de Freud, spécialement la façon dont elles prétendent étayer une théorie du refoulement, Grünbaum conteste donc l'hypothèse qui expliquerait identiquement ces données, soit l'hypothèse même de l'inconscient.

Or, par d'autres voies que les siennes, et tout en séjournant dans le champ freudien, tout en ne prenant aucune vision de l'extérieur sur la

^{4.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 73-74: « [...] la première extrapolation a seulement consisté à élargir le rôle épistémique de l'association libre, en passant de celui de méthode d'enquête étiologique visant la thérapie, à celui de moyen de découverte des prétendues causes inconscientes des rêves. » Cf. aussi Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 409: « Mais plus fondamentalement, c'est précisément dans le contexte de cette convergence prétendue que les défauts épistémiques de l'association libre que j'ai discutés se retournent contre elle; car ces défauts se manifestent pareillement dans chacune des trois principales aires d'enquête clinique où l'association libre sert à lever des refoulements supposés: la recherche clinique étiologique des facteurs pathogènes responsables des symptômes névrotiques du patient et l'interprétation de ses rêves aussi bien que de ses actes manqués. [italiques de Grünbaum]. En dépendant semblablement de l'association libre, les données cliniques provenant de ces trois aires perdent l'indépendance qui leur est nécessaire pour que leur convergence apparente ait force probante. » Et Grünbaum de conclure, d'une manière qui, notons-le, reste quelque peu ambiguë: « Ainsi la convergence entre des ensembles apparemment distincts de données a toutes les chances d'être illusoire [conclusion forcée, comme on en trouve ici et là chez Grünbaum, mais il s'agit d'un forçage auquel Grünbaum est sensible car il est aussitôt suivi de sa correction:], ou tout au moins son authenticité ne va pas de soi. »

^{5.} Une prise en compte du mot d'esprit aurait rendu plus acrobatique, voire révélé comme intempestive l'opération de Grünbaum appliquant la même critique à l'analyse freudienne du symptôme névrotique, du rêve, du lapsus et autres actes manqués pour la raison que cette analyse s'appuie à chaque fois sur la même association libre. Certes, cette extension est dans Freud lui-même, qui, en effet, applique la même méthode dans les trois cas. Mais s'intéresser au mot d'esprit comme (paradoxale) formation de l'inconscient aurait peut-être encouragé Grünbaum à lire aussi dans Freud ce qui différencie (et non pas seulement homogénéise) ces quatre objets d'étude. Si la constitution, si le type de satisfaction, si le mode de (levée du) refoulement diffèrent de l'une à l'autre de ces quatre formations de l'inconscient – comme c'est bien le cas – il n'y a pas lieu d'attendre que l'analyse de chacune ait la même valeur curative. Ainsi ce que Grünbaum tourne contre Freud, l'argument de la guérison, pourrait bien se retourner contre l'argumentation de Grünbaum.

psychanalyse, nous sommes arrivés, avec Lacan, à une conclusion fort semblable. Comme, en outre, ces deux démarches, celle de Grünbaum et la nôtre, ont eu lieu indépendamment l'une de l'autre (jusqu'à maintenant on ne sait qui ignore plus l'autre de Grünbaum ou de « Lacan » – disons : de ses élèves), force est de constater : ça tombe bien.

Ça tombe bien aussi par les conséquences identiques que l'on en tire. Pour Grünbaum aussi, ce constat a pour enjeu l'existence même de la psychanalyse en tant que discipline scientifique.

Il est vrai qu'à partir de là un écart intervient puisque, pour Grünbaum, la démonstration du caractère non fondé de l'inconscient récuse quasi définitivement la scientificité de la psychanalyse tandis que, selon Lacan, elle la rend possible, faisant de cette admission de la psychanalyse comme science l'objet d'un vœu très cher et déterminant, dès maintenant, le statut de la psychanalyse aussi bien que son exercice : là où elle n'est pas elle peut, elle (se) doit (d')advenir. Déjà en ceci elle n'est pas une herméneutique.

Il reste que lorsque Grünbaum s'avance en déclarant que la psychanalyse n'a pas de titre véritable à faire valoir pour être admise comme science, son geste ne constitue pas un pavé dans la mare lacanienne. Bien plutôt cette remarque vaut-elle comme une confirmation de Lacan déclarant, parvenu presque au terme de son parcours, que la psychanalyse est un délire – et Lacan d'ajouter, ce que Grünbaum n'interdit nullement d'envisager: un délire – dont on attend qu'il porte une science⁶.

Ça tombe donc bien pour les lacaniens. Qu'on imagine un instant quelle aurait été leur situation vacillante si, s'agissant de l'existence de l'inconscient, la contestation de Grünbaum leur était tombée dessus comme un orage imprévu, un soir de clair été, alors que l'on se promène en tenue légère loin de tout abri. Mais non, ils ont, sans le savoir, sans l'avoir voulu, anticipé l'événement de telle façon que, jusqu'à un certain point en tout cas, cette récusation critique de Grünbaum leur apparaît, à eux, enfoncer une porte ouverte⁷.

^{6. «} La psychanalyse, je l'ai dit, je l'ai répété tout récemment, n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science et elle ne peut que l'attendre, l'espérer. Mais c'est un délire, c'est un délire dont on attend qu'il porte une science. C'est un délire dont on attend qu'il devienne scientifique. On peut attendre longtemps. » Jacques Lacan, séminaire, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, séance du 11 janvier 1977, inédit.

^{7.} En 1993, avant de savoir quoi que ce soit des travaux de Grünbaum, nous écrivions : « Quant au prix à payer [de la mise en suspens de l'inconscient réalisée par l'unebévue], au moins aurons-nous pris acte qu'il comporte la perte de l'inconscient comme instance », Jean Allouch, « Ce à quoi l'unebévue obvie », « L'élangue », L'unebévue, n° 2, Paris, EPEL, printemps 1903

Ouverte comment? Par la translittération en français, due à Lacan en 1976, de das Unbewußte⁸. Oui donne: unebévue. Pour Grünbaum cette fois, ca tombe bien, puisque cette translittération fait valoir que les psychanalystes sont désormais privés de l'explication unitaire qu'offrait l'inconscient, celle que permettait, en français, le fait de traduire Unbewußte par «inconscient». Il v a unebévue, unebévue et encore unebévue; et, de là, interdiction d'inférer depuis cette réitération - si d'ailleurs réitération il y a, ou lorsque réitération il y a -, l'existence d'une instance psychique nommée « inconscient ». Si inconscient il doit y avoir, il n'est jamais qu'en instance; il n'est jamais une instance. Unbewußte, unebévue n'est pas tant une hypothèse qu'un événement. Un événement qui obvie ; qui obvie comme événement. Autrement dit ce qui est présenté par Grünbaum aux États-Unis comme un abus de Freud a déjà acquis, chez Lacan, le statut de quelque chose dont l'ascèse désormais s'impose. Ça tombe bien. Le « progrès » fait depuis Freud (mais l'on peut supprimer les guillemets, car c'est un progrès véritable d'être parvenu à savoir qu'on ne savait pas là même où l'on avait forgé un savoir) aura justement été de liquider une de ses hypothèses majeures que récuse Grünbaum.

« Bien tomber » n'est pas seulement faire une chute sans gravité. On dit aussi que « ça tombe bien » lorsqu'il y a convergence. En mathématique, en physique, en astronomie, en biologie, dans les sciences mais aussi dans la magie, « ça tombe bien » quand ce qui est produit s'avère identique à ce qui était attendu. Il y a, cependant – et l'on peut être étonné par cette surprise – dans les sciences aussi, toujours surprise, et même émerveillement⁹. Or, ici, entre Grünbaum et Lacan, la surprise du « ça tombe bien » est d'autant plus grande qu'à la différence de l'expérimentation scientifique, elle n'était, semble-t-il, aucu-

^{8.} Jacques Lacan, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, séance du 16 novembre 1976, inédit. Le malentendu est ainsi définitivement levé, qui liait l'inconscient de Freud au nonconscient, à l'inconscient de ceux qu'on ne peut donc plus dire ses « prédécesseurs » – selon une perspective ouverte par Henri F. Ellenberger (The Discovery of the Unconscious, New York, Basic books, 1970, trad. fr. – La découverte de l'inconscient, Villeurbanne, Simep-éditions, 1974) et à laquelle, semble-t-il, souscrit Grünbaum. Un courant historiographique tente aujourd'hui à nouveau de passer outre la différence essentielle, soulignée maintes fois par Lacan, entre l'inconscient de Freud et le non-conscient. Aussi l'article « Ce à quoi l'unebévue obvie », cité ci-dessus, comporte-t-il une lecture critique du livre de Marcel Gauchet, L'inconscient cérébral (Paris, Seuil, 1992).

^{9.} Présentant les récents bouleversements de sa discipline (La souris, la mouche et l'homme, Paris, Odile Jacob, 1997), François Jacob parle du « fantastique paradoxe » (p. 10) produit par la biologie moléculaire, des « stupéfiantes propriétés » du vivant (p. 30), de « miracle de la nature » (p. 70), de « stupeur de constater » (p. 77), etc. Mais surtout on lira, aux pages 42-43, le témoignage de l'« émerveillement » du savant devant la nature dont « [...] · le stupéfiant, c'est qu'elle ne le rate jamais [id. est: son coup]. C'est que, une fois encore, le système fonctionne. [...] Pas le moindre accroc, pas la moindre défaillance ». Est-ce ce constat d'un accord – équivalent à la forclusion de l'unebévue – qui fit dire à Lacan, il est vrai tardivement, que la science était un fantasme? Ce qui n'était certes pas dire qu'elle n'a aucun rapport au réel.

nement préparée, trafiquée à l'avance, convoquée à se produire (ou à ne pas se produire, ce qui est aussi un résultat).

II. Non à l'herméneutique

Non moins distinctement caractérisée, il y a convergence à l'endroit de la récusation de l'herméneutique.

Grünbaum a-t-il su que Lacan se décida à mettre sur le marché des livres ce que l'on a, à l'époque, intempestivement fomenté comme étant ses Écrits parce que Paul Ricœur s'apprêtait à publier, de son côté, De l'interprétation¹⁰? C'en était trop! Malgré toutes ses réticences (largement justifiées) à l'endroit de cette publication d'écrits signés de son nom, il était exclu, aux yeux de Lacan, en 1965, de laisser tout l'impact éditorial à l'annexion herméneutique de Freud.

Grünbaum sut-il que Ricœur, qui fut un temps auditeur du séminaire de Lacan, dut cesser d'y participer et même de lire Lacan pour pouvoir faire son cours et écrire son livre sur Freud? Ce geste anticipait sur ce que ne toléra pas Lacan, sur ce que ne tolère pas Grünbaum, cet impérialisme herméneutique, celui-là même du religieux en effet¹¹, et qui va, écrit non moins justement Grünbaum, avec une « hostilité idéologique à l'encontre de la pensée scientifique¹² », celui qui impute abusivement à Freud, selon les propres termes d'Habermas, une « auto-mécompréhension scientiste¹³ ». Une des (rares) constantes de la position de Lacan fut, contrairement à ce que Grünbaum laisse parfois entendre qu'il pense à ce propos, le souci de rendre raison de la psychanalyse, de rendre la psychanalyse en raison. C'est le mathème, relevant d'une raison qui ne saurait être qu'une et donc commune.

Trait pathognomonique discret de cette rencontre Lacan Grünbaum à propos de Freud savant, de Freud rejetant d'un revers de main la Geisteswissenschaft¹⁴: tous deux s'intéressent à l'Esquisse¹⁵.

^{10.} Paul Ricœur, De l'interprétation. Essai sur Freud, Paris, Seuil, 1965.

^{11.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 85. Grünbaum rappelle que l'herméneutique était, au XVII^e siècle, le nom de l'exégèse biblique. Aujourd'hui l'honnêteté de Paul Ricœur suffit à nous garantir qu'il n'oubliait pas, faisant en semaine son cours sur Freud en Sorbonne, qu'il priait, le dimanche matin avec les autres chrétiens de sa paroisse, y recevant sermon et communion.

^{12.} Ibid., p. 102.

^{13.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 1.

^{14.} Ibid., p. 3 et La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 34.

^{15.} Sigmund Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », in La naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1956. « Mais je n'entends pas nier pour autant le rôle heuristique bien attesté [Sulloway, 1979, 121-123] que les modèles neurobiologiques – c'est-à-dire purement mécaniques ou évolutionnistes – ont gardé, via des analogies, dans la théorisation ultérieure de Freud en matière de clinique et de métapsychologie » (A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 5). Lacan non plus n'entendait pas nier ce rôle heuristique. Ajoutons que cet intérêt pour l'Esquisse, chez Lacan et Grünbaum, vaut métonymie pour un intérêt, plus large et lui aussi partagé, spécialement porté au Freud d'avant la seconde topique.

Grünbaum sut-il que Lacan étudia ce texte de Freud très en détail? Que ce fut Lacan qui en fit valoir l'intérêt à un moment où personne ne l'avait pris en compte? Et surtout, que, comme Grünbaum, Lacan, à l'endroit de l'Esquisse, aura à la fois admis que Freud en vienne à délaisser la teneur neurologique de cet écrit tout en ne cessant jamais de lui donner sa portée épistémologique essentielle?

III. Non à une certaine inférence causale

On le voit, vis-à-vis de Freud aussi, et pas seulement à l'endroit de ses faux amis herméneutes, nous trouvons entre Grünbaum et Lacan d'étonnantes convergences. Allons tout de suite à l'une des plus décisives aux yeux de Grünbaum. Grünbaum nous offre une critique en règle d'une position que crut devoir prendre Freud concernant certains rêves qui, disait Freud, alors qu'ils paraissaient aller à l'encontre de sa théorie du rêve comme satisfaction d'un désir, satisfaisaient cependant le désir de lui donner tort, justement en tant que théoricien du rêve. Grünbaum récuse que Freud puisse inférer cette interprétation du rêve lui-même dont il est à chaque fois question. Sait-il que Lacan, notamment en 1957 et en 1963, mit en jeu ce même refus, et au même endroit?

Le cas retenu par Lacan est un peu plus retors mais aussi moins analytiquement sommaire que celui auquel se réfère principalement Grünbaum¹⁶, alors même que, pour chacun, la question paraît être de tromper Freud. Grünbaum relève chez Freud le cas d'une patiente qui rêve d'aller passer ses vacances avec sa belle-mère alors qu'il la sait très opposée à cette idée (d'ailleurs, elle venait, quelques jours auparavant, de prendre des dispositions pour éviter la proximité redoutée). Freud interprète le désir de ce rêve comme étant celui qu'il puisse avoir tort (il venait d'expliquer à sa patiente sa théorie du rêve réalisation de désir¹⁷). Le cas que reprend Lacan n'est qu'à première vue contraire. Il s'agit de la dite « jeune homosexuelle », apportant à Freud des rêves qui, en tous points, étaient censés le satisfaire lui, Freud, tout au moins pris en tant que thérapeute, qu'instrument de ses parents. Ceux-ci en effet, affolés par le comportement « courtois » de leur fille avec une demi-mondaine, attendaient de Freud qu'il la remette dans le droit chemin du mariage et de la maternité. Ils avaient conduit leur fille chez Freud après que celle-ci se soit jetée par-dessus le parapet d'un pont enjambant une voie ferrée, alors que, se promenant avec sa dame, la jeune fille avait rencontré, par hasard, le père, le regard courroucé du père. Dans les catégories lacaniennes établies tout au long du sémi-

^{16.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 106 sq.

^{17.} Ibid., p. 109 sq.

naire L'angoisse, la liaison avec la dame est un acting-out, un transfert sans analyse, tandis que se jeter par dessus le parapet est un passage à l'acte (sur fond, donc, d'acting-out, avec l'acting-out comme marchepied). Or justement les rêves que la jeune fille apportait à Freud semblaient dire qu'elle s'engageait dans la voie de la conformité souhaitée par ses parents, alors même qu'elle ajoutait, éveillée et un brin provocante, que, mariée, elle n'en serait que plus à l'aise pour courtiser la dame. Freud interpréta ces rêves comme menteurs, destinés à le tromper. Lacan reviendra par deux fois au moins sur ce cas¹⁸. Dès la première fois, ce sera, d'une façon fort grünbaumienne, pour faire valoir que l'inférence de Freud était symboliquement non fondée.

[...] est-ce que ce quelque chose qui s'exprime dans le rêve doit purement et simplement être conçu dans cette perspective de la tromperie? En d'autres termes dans son intentionnalisation préconsciente? Il ne le semble pas, [...].

Lacan va donc tenter de dire en quoi ces rêves jugés par Freud trompeurs sont en fait des réalisations de désir. Il le fait en se référant à la « première position » de la patiente, celle d'avant que ne s'engage sa liaison avec la demi-mondaine, alors qu'elle était dans l'attente d'un enfant du père, laquelle attente fut déçue puisque le père, dans ce même moment, fit un enfant non à sa fille mais à sa femme – la liaison avec la demi-mondaine étant alors réactive à cette déception. Suite, donc, de la citation ci-dessus:

Ce qui se formule, ramené au signifiant, c'est précisément ce qui est détourné à l'origine, dans la première position [...] ceci qui se formule de la façon suivante, venant du père, à la façon dont le sujet reçoit son message sous une forme inversée [...]: « Tu auras un enfant de moi ».

[...] C'est toujours le même contenu de l'inconscient qui s'avère, et si Freud hésite, c'est, très précisément, faute d'arriver à une formulation tout à fait épurée de ce qu'est le transfert. Il y a dans le transfert un élément imaginaire et un élément symbolique, et, par conséquent, un choix à faire¹⁹.

^{18.} Dans le séminaire La relation d'objet (notamment la séance du 23 janvier 1957) puis, après l'invention de l'objet petit a, dans L'angoisse (notamment séances des 16 et 23 janvier 1963). On suit ici ces deux présentations du cas faites par Lacan, sans discuter leur justesse, écarts, distorsions, accentuations, etc., par rapport au texte de Freud. Certes une lecture au fil des écrits et séminaires de la façon, ou plus exactement des façons dont Lacan interprétait ce cas de Freud serait fort bienvenue. Même remarque pour Dora, « l'homme aux cervelles fraîches », certaines présentations cliniques de Lacan reprises en séminaire, etc. Il y a là, dans Lacan, toute une clinique dont il semble bien que l'enseignement n'a pas été reçu, et tout d'abord, à commencer par ça, rassemblé, établi dans sa textualité.

^{19.} Jacques Lacan, La relation d'objet, séance du 23 janvier 1957, sténotypie, p. 9-10. Transcription différente dans ce même séminaire, Paris, Seuil, 1994, p. 135.

Selon Lacan, Freud inférait à tort que sa jeune patiente voulait le tromper, alors même que c'était le cas. Mais pourquoi, répond Lacan récusant ainsi cette inférence, admettant même qu'elle veuille le tromper, ne pas choisir d'être dupe de cette manœuvre transférentielle et interpréter ces rêves eux aussi comme des réalisations de désir ? C'était aussi ce qu'allait écrire Grünbaum dans La psychanalyse à l'épreuve, à propos du rêve des vacances avec la belle-mère, à savoir qu'

[...] il n'y a rien dans le contenu manifeste proprement dit qui exclue de manière déductive la satisfaction du désir inconscient putatif de la compagnie de sa belle-mère, à la fois sur le plan de la motivation et sur celui de la représentation, comme l'exige la théorie freudienne²⁰.

En récusant cette inférence, Lacan marquait que Freud était en manque du ternaire symbolique imaginaire réel. Comment cela? Freud ne put appliquer ce ternaire au transfert, c'est-à-dire distinguer le transfert imaginaire (le mentir) et le transfert symbolique (la vérité portée par le mensonge, celle qu'indiquent aussi bien Lacan que Grünbaum).

Ainsi, toujours selon Lacan, ce défaut constituait-il la limite de l'analyse avec Freud, cette limite même que Freud réalise, avec la jeune homosexuelle, en la laissant tomber en un passage à l'acte identique à celui par lequel elle s'était elle-même laissée tomber. En effet, en 1963, la critique lacanienne du ratage de Freud se déplace, glissant du signifiant vers l'objet. Freud ne s'intéresse pas, dit alors Lacan, à un certain petit reste du cas. Quel petit reste? Ayant noté que Freud remarque que

quelque avance que fasse la patiente dans son analyse, ça lui passe, si je puis dire, comme de l'eau sur les plumes d'un canard $[...]^{21}$.

Lacan ajoute que Freud désigne la place de ce petit reste en disant:

ce devant quoi je m'arrête, je bute, c'est quelque chose comme ce qui se passe dans l'hypnose.

Or, dans l'hypnose (qui donne accès à toute sortes de choses, par exemple à des souvenirs refoulés),

[...] la seule chose qu'on ne voit pas, dans l'hypnose, c'est justement le bouchon de carafe lui-même, ni le regard de l'hypnotiseur qui est la cause de l'hypnose.

^{20.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 113.

^{21.} Jacques Lacan, Langoisse, séminaire inédit, séance du 16 janvier 1963, sténotypie p. 28.

Ici où la fonction du petit a, de l'objet, est si prévalente, [...] Freud donne sa langue au chat: «Je n'arriverai à rien » se dit-il, et il la passe à une confrère féminine. C'est lui qui prend l'initiative de la laisser tomber.

Autrement dit, Freud se trouvait prié, par le transfert de cette jeune fille, de lui tenir lieu de ce qu'il avait dû laisser tomber pour fonder la psychanalyse, d'hypnotiseur! Refus. Le problème est repris par Lacan dès le début de la séance suivante de son séminaire.

La dernière fois [...] j'ai fait surgir devant vous comme caractéristique structurale de ce rapport du sujet au petit a, la possibilité essentielle, la relation, on peut dire, universelle concernant le a. Car à tous les niveaux vous la retrouverez toujours et je dirai que c'en est la connotation la plus caractéristique puisque justement liée à cette fonction de reste, c'est ce que j'ai appelé, emprunté du vocabulaire et de la lecture de Freud à propos du passage à l'acte que lui amène son cas d'homosexualité féminine, le laisser tomber, le niederkommen lassen²².

Et Lacan d'avancer, aussitôt après avoir redit que Freud laissa tomber sa patiente, que ce « laisser tomber » est le « corrélat essentiel » du passage à l'acte. C'est poser le « laisser tomber » comme une détermination nécessairement présente dans tout passage à l'acte, indication clinique précieuse s'il en est. Lacan ne dit pas ici immédiatement que Freud passa à l'acte, mais il est exclu de ne pas tirer cette conclusion, et il la tirera d'ailleurs lui-même dès la fin de cette séance²³.

Ainsi voyons-nous que par deux fois Lacan épingle le passage à l'acte comme un laisser tomber. Une première fois chez la jeune fille, c'est le fameux niederkommen lassen, qui prenait appui sur son acting-out, sur la monstration au père de sa liaison avec la dame, une seconde fois chez Freud, lorsque Freud laisse tomber sa patiente en l'envoyant aller se faire voir ailleurs, chez une femme qui plus est – ce qui était justement et très exactement à ne pas faire pour la raison majeure que tout, dans le cas, suggérait de le faire, que tout poussait à recréer la situation de l'acting-out – alors que, en allant parler à Freud, dans ses tête-à-tête avec lui, la jeune fille se subjectivait déjà autrement qu'en montrant au regard paternel comment on peut donner ce qu'on n'a pas.

Deux fois, dans ce cas, c'est-à-dire dans cette chute, ça tombe mal. La chose freudienne sera donc, pour Lacan, exactement ce que Freud aura laissé tomber, et de la façon la plus concrètement liée à sa pra-

^{22.} Jacques Lacan, L'angoisse, séance du 23 janvier 1963, p. 2.

^{23.} Ibid., p. 33: « Sans voir de quoi il est embarrassé, il est ému, comme il le montre, assurément, devant cette menace à la fidélité de l'inconscient, il passe à l'acte. »

tique: une jeune fille, adressée à une femme, puis que Lacan, en quelque sorte, recevra chez lui. Or la constitution de ce reste qui choit ne se produit pas n'importe où mais là même où Freud s'engage dans une inférence abusive et pas n'importe comment, en réglant son passage à l'acte sur cette inférence abusive (les rêves de la jeune fille visent à le tromper). Ainsi la lecture lacanienne de ce cas offre-t-elle à Adolf Grünbaum une claire confirmation de sa critique de l'inférence abusive.

Il est vrai que, dans le cas étudié par Grünbaum, la récusation de l'inférence à laquelle Freud s'autorisait paraît impliquer celle de la théorie du rêve comme satisfaction de désir tandis que dans le cas étudié par Lacan cette même récusation de l'inférence implique, à l'opposé, de s'en tenir à cette théorie. Mais dans leur rejet de l'inférence, tel est le point décisif pour notre présent propos, leurs positions sont identiques.

IV. Deux chemins qui mènent à Freud?

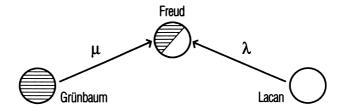
Si, par trois fois au moins et qui ne valent certes pas comme trois points mineurs (l'inconscient, l'herméneutique, la causalité), ça tombe si bien que ça, devrons-nous conclure à une pleine et entière harmonie entre Grünbaum et Lacan? Ce serait négliger que les conclusions ne valent souvent que ce que valent les chemins qui y conduisent. Et l'on peut imaginer la situation suivante où, quoi-qu'ayant conclu pareillement, chacun démontre non fondé le chemin de l'autre, tant et si bien que l'accord recouvrirait une sorte de destruction réciproque, au bout de laquelle, loin de se renforcer l'une l'autre, les deux mêmes conclusions s'annuleraient l'une l'autre, quitte à ce que, de leurs cendres mélangées, resurgisse le phénix de l'inconscient des « freudiens ».

Nous nous intéresserons donc maintenant aux chemins, à propos desquels voici une conjecture. Tandis que la lecture lacanienne de Freud s'est gardée de la métapsychologie comme d'un marécage duquel on ne sort pas une fois que l'on y a mis un doigt de pied, celle de Grünbaum est construite sur une autre négligence (au sens où « négliger » aurait une éminente valeur heuristique) : celle du littéral²⁴.

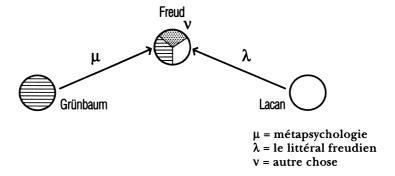
Ceci amène une question, celle par laquelle nous entrons dans l'étrangeté annoncée au début de cette étude : chacun des deux chemins aurait-il, dans Freud, fait l'impasse précisément sur ce que pro-

^{24.} Cette remarque implique que personne (ni Grünbaum, ni nous, ni quiconque) ne s'avance en revendiquant avoir repris tout Freud. Ce pas tout est aujourd'hui devenu une donne admise, celle que Jacques Derrida a pu formuler en écrivant que la psychanalyse est désormais « divisée et multiple » (in collectif, Penser la folie, Paris, Galilée, 1992, p. 190).

meut l'autre? Ici, dès lors que l'on admettrait qu'il existe bien quelque chose comme un « tout Freud » (nous l'admettons provisoirement, au titre de ce que cette hypothèse peut nous apporter heuristiquement), deux figurations sont en principe envisageables, selon que la ligne de fracture lacanienne dans Freud est identique, ou pas, à celle de Grünbaum. Si c'est le cas, les deux abords de Freud sont complémentaires:



Dans l'autre cas, la figuration peut se dessiner, au plus simple, ainsi:



Sans discuter pour l'instant laquelle de ces deux figurations serait à retenir comme pertinente (si tant est qu'il ne faille pas en dessiner et élire une autre encore), notons que la seule juxtaposition, le seul voisinage, sinon l'identité de ces deux coupures de Lacan et de Grünbaum en Freud nous met en présence d'un fait parmi les plus étranges : après la découpe dans Freud, chacun des deux morceaux retenus (μ, λ) , suivant ensuite sa logique propre, finirait par donner le même résultat, à savoir récuser l'existence de l'inconscient, refuser d'assimiler la psychanalyse à une herméneutique, soutenir qu'elle ne peut revendiquer, en son régime spécifique, un type de causalité qui a fait ses preuves dans les sciences expérimentales. N'est-il pas des plus curieux que Freud nous livre ainsi, disons « la même chose », par deux voies si différentes ?

Or, avoir spécialement relevé dans Freud ce qu'y néglige Grünbaum a conduit Lacan à fournir, sur la base de mêmes attendus critiques que Grünbaum, une autre réponse que Grünbaum sur l'inconscient et aussi bien sur la causalité – puisque, pour l'herméneutique, il suffit que soit faite la critique pour que l'affaire soit entendue.

CA TOURNE COURT

Il y a quelque chose comme un tourner court dans la lecture de Freud que propose Grünbaum, un tourner court qui néglige le littéral et un certain nombre de choses qui vont avec : le fantasme²⁵, l'après-coup²⁶, la sexualité²⁷, le style²⁸. Or c'est précisément cette négligence qui, en durcissant trop le problème qu'il construit, empêche Grünbaum de lais-

25. Le fantasme ne donne pratiquement lieu, chez Grünbaum, à aucune discussion. Pourtant, il vient, comme un grain de sable, dans la machine décrite par Grünbaum sous le nom de « théorie clinique », mettre en question jusques et y compris le hardware de cette machine, à savoir ce que Grunbaum appelle l'Argument de l'Accord, ou Argument d'Adéquation (Tally argument, in Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 207-208 - en français AA). Que serait une interprétation « coıncidant avec la réalité » (tally with what is real), si cette réalité, via l'abandon de la théorie de la séduction, s'avère être un fantasme? Certes, Grünbaum prend soin de citer Freud à propos de cette coıncidence avec la réalité (Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 204-205). Mais mentionner un texte de 1917 ne suffit pas à régler le problème du fantasme, et, faute d'abord de ce problème, finit par relever d'un forçage. C'est ainsi qu'alors même qu'il fait état de l'abandon de la théorie de la séduction (un abandon partiellement intempestif à nos yeux), Grünbaum n'ouvre aucune discussion sur le point de savoir si cet abandon, jugé crucial par nombre de disciples de Freud, laisse intact l'AA ou au contraire, le vide de sa substance probatoire (Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 234-235), le soustrayant ainsi à la critique de Grünbaum. Par-delà la trouvaille du fantasme, Grünbaum conserve le souvenir traumatique de la méthode cathartique en tant que référence majeure. Tout se passe chez lui comme si le fantasme ne mettait pas en question la notion même de réalité historique, la place et la fonction qui étaient accordées à cette réalité; tant et si bien qu'au bout du compte, pour Grünbaum (partiellement soutenu par certaines assertions de Freud), les interprétations restent des « descriptions interprétatives » (Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 206), tandis que leur vérité relève, d'une manière on ne peut plus classique, de l'adequatio rei et intellectus. Avec un autre abord de l'interprétation, soulignant son aspect littéral, Lacan pourra, lui, tenir véritablement compte de la trouvaille du fantasme, quitte à définir la vérité comme structure de fiction.

26. Alors même qu'il prend note de l'étagement des scènes qui font le traumatisme selon Freud, Grünbaum, pour les mêmes raisons que *supra* et par un même mouvement, ne tient aucun compte de la temporalité de l'après-coup dans la fabrication du traumatisme. Il y a pourtant là une réponse (partielle mais non négligeable) à la question que Grünbaum et Freud se posent à ce propos, celle du lien spécifique traumatisme / symptôme.

27. La lecture grünbaumienne de Freud est abstraite en ce sens qu'elle a lieu indépendamment de la découverte par Freud de l'importance de la sexualité, de la redéfinition freudienne de la sexualité, de la valeur libératoire de l'analytique dans un socius caractérisé comme puritain. Dernier témoignage en date: Wladimir Granoff, «Propos sur Jacques Lacan», L'infini, n° 58, été 1997, Paris, Gallimard. La sexualité, en psychanalyse, n'est pas un thème, traitable comme n'importe quel autre thème d'une façon qu'on dirait « détachée ». C'est pourtant à ce seul titre que Grünbaum l'admet dans sa contestation de Freud, négligeant ce fait majeur que la psychanalyse est, elle-même, une érotologie.

28. Ce qui intéressa bon nombre de futurs psychanalystes chez Freud fut le style « littéraire » de Freud, spécialement des cas de Freud. Sterba, Ferenczi, cent autres en témoignèrent. Et Granoff récemment, dans le texte ci-dessus mentionné, de dire carrément que le style de Freud fut ce qui s'élevait, à l'époque, contre le puritanisme [nous écrivions: « prurit-anisme »] des intellectuels russes et que « Lacan faisait revenir le style de Freud » (W. Granoff, « Propos sur Jacques Lacan », op. cit., p. 108).

ser place aux réponses proposées par Lacan²⁹ aux deux points qui nous ont retenus, à L'unebévue et à une modalité de la causalité que Grünbaum n'envisage pas, qui n'est pas celle du traumatisme (au sens Freud/Breuer de la méthode cathartique), qui n'est pas non plus celle du désir inconscient, qui est celle, mise au jour par Lacan, de l'objet cause (dont une première figuration fut cet agalma qui tant attirait Alcibiade en Socrate, qui faisait le désir de l'eraste Alcibiade focalisé sur l'éromène Socrate). Tel est ce que nous souhaitons maintenant montrer.

I. La méthode freudienne

Levons un premier et fondamental malentendu concernant la méthode. Ici encore nous nous accordons avec Grünbaum lorsqu'il déclare (il s'agit de Freud):

Et une fois qu'il eut répudié son éphémère modèle neurobiologique de la psyché, après 1896, il persista à s'estimer autorisé à proclamer la scientificité de sa théorie clinique uniquement en vertu d'une solide et directe garantie épistémique provenant des observations qu'il pratiquait sur ses patients et sur lui-même. En bref, durant toute la carrière de Freud à l'exception des toutes premières années [selon Lacan lecteur de l'Esquisse, elles ne font pas exception!], son critère de scientificité fut méthodologique et ne fut pas ontologiquement réductif³⁰.

Bien qu'ayant pris acte de ceci, Grünbaum ne saisit pas que ce primat de la méthode crée une tension définitivement, décisivement non réductible. Plus exactement il ne repère pas que cette tension n'est pas entre les deux pôles qu'il suppose, entre métapsychologie et « théorie clinique » (cette théorie existe-t-elle, indépendamment de la métapsychologie?), qu'elle est ailleurs. Certes Freud déclarait à propos de la métapsychologie:

^{29.} Ainsi dans la phrase suivante : « Mais tant que les étiologies de Freud n'ont pas de justifications adéquates, sa thérapie ne peut prétendre en aucune manière être une "thérapie causale" » (A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 231). Le « aucune », souligné par Grünbaum, est excessif. Il suppose que Grünbaum ait fait le tour de toutes les modalités de thérapies causales, ait récusé chacune, et notamment celle que frayait Lacan avec le concept d'objet cause du désir. Ce concept fut produit dès la séance du séminaire suivant immédiatement celle ayant cerné l'objet petit a, le 16 janvier 1963. Sans faire ici appel à tous les étayages qu'amène alors Lacan, citons seulement, afin de maintenir notre discussion sur un terrain que Grünbaum peut admettre comme valide, la distinction de deux sortes d'objets topologiques, ceux qui ont une image dans le miroir (les objets énantiomorphes des mathématiciens) et ceux qui n'en ont pas. Si Grünbaum accepte cette distinction, au moins devra-til envisager du coup la possibilité (au moins elle) de deux modes différents de la causalité, correspondant aux deux espèces d'objets.

^{30.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 8-9 (italiques de Grünbaum).

Ces idées ne constituent pas les fondations mais le faîte de tout l'édifice et elles peuvent sans dommage être remplacées et enlevées³¹.

« Enlevées » ? Qu'on demande donc à n'importe quel artisan du bâtiment! Si on enlève le faîte d'un édifice, celui-ci subit, quasi instantanément, d'importants dommages! Cette remarque nous offre une preuve maçonnique (on dit aujourd'hui « en béton », ce qui vaut comme l'opposé verlan du « laisser tomber »), que la distinction du faîte et des fondations ne tient que d'une manière très relative, que l'édifice est aussi bien cul par-dessus tête, que son faîte supporte ses fondations. Ainsi Grünbaum n'est-il pas fondé à opposer, dans la page même où il nous rappelle cette phrase de Freud, théorie clinique et métapsychologie. Il écrit en effet, procédant à un montage de bouts de citations de Freud:

Significativement, le « bien des choses qui sont plus proches de l'observation » n'est évidemment rien d'autre que la théorie *cliniquement* fondée de la personnalité, de la psychopathologie, et de la thérapie. La pièce maîtresse de ce corpus d'hypothèses est la théorie du refoulement [...].

Et dans un contraste affiché avec la métapsychologie décrite comme « superstructure spéculative » qui peut être écartée, si nécessaire, « sans dommage ni regret », Freud considérait explicitement que sa théorie clinique était « la partie la plus essentielle » de ce qu'il avait forgé³².

Mais qu'est donc la théorie du refoulement sinon une construction éminemment métapsychologique? Même si l'on trouve dans ses textes de quoi le lui faire dire, même si d'aucuns ont tenté de la mettre sur pied³³, il n'y a pas, dans Freud l'opposition qu'y voit Grünbaum entre une métapsychologie qui, elle, est précisément définie par Freud, et une « théorie clinique » qui, elle, n'a aucune existence ni consistance propre, qui est, en tant qu'isolable de la métapsychologie, une invention post-

^{31.} Sigmund Freud, « Pour introduire le narcissisme », La vie sexuelle, Paris, PUF, 1969, p. 85 (cité par A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 7). Ce livre de Freud en français ne peut être mentionné sans noter que le titre, inventé par l'éditeur, n'est pas de Freud. Ajoutons qu'il ne convient guère à Freud; ce serait plutôt vers un Jung qu'il faudrait se tourner pour rencontrer pareille vie sexuelle; Freud, en revanche, a fait remarquer que la vie du mammifère humain était non pas sexuelle (ce qui n'émeut personne) mais sexuée.

^{32.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 7.

^{33.} Que Grünbaum puisse ici présenter cent citations de psychanalystes à l'appui de l'existence de ladite théorie clinique est, à notre avis, un argument de peu de poids, notamment parce qu'il néglige à quel point, tout en se réclamant ouvertement de Freud, les psychanalystes peuvent tenir des propos fort éloignés des positions de Freud. On peut certes le regretter, mais le côté « profession délirante » marque ici les avancées de chacun d'une façon qui reste si essentielle que le savoir de l'un ne peut être attribué à un autre sans que la validité de cette attribution soit elle-même établie.

freudienne à laquelle Grünbaum adhère³⁴. Une des meilleures preuves que nous puissions donner de ceci est sans doute le fait que Freud, développant sa théorie du refoulement, créa le concept de « refoulement primaire », d'*Urverdrangung*, un concept métapsychologique s'il en est. Or Grünbaum prend très largement appui sur le refoulement comme si jamais son concept n'avait provoqué, appelé, suscité l'invention théorique d'un refoulement primaire. Autant dire que son « refoulement » n'est pas exactement celui de Freud. Comment d'ailleurs le serait-il, dès lors que Grünbaum néglige la fonction du littéral dans Freud?

L'opposition, le clivage, la tension qu'instaure la méthode freudienne ne saurait donc passer là où Grünbaum nous dit qu'elle est. Elle est entre le cas et quelque élucubration théorique que ce soit, indépendamment du statut (lui aussi théorique) qu'on lui attribue. Le cas prime. Dans cette analytique, le cas repousse, pour se constituer comme cas, tout ce qui se voudrait savoir sur le cas antérieur au dépliement analytique du cas et applicable au cas. Ce savoir, exigence méthodologique de départ, est aussi peu certain que celui qu'écartait le cogito en son doute hyperbolique. Comme Descartes, Freud invente une méthode, pas seulement une théorie liée à une technique. Le conseil « technique » de Freud (en fait méthodologique), repris avec force par Lacan, crucial car il fait toute la différence entre la thérapie analytique et toute thérapie médicale, d'aborder chaque nouveau cas comme si aucun savoir n'avait été acquis des cas précédents, veut aussi dire (même si certaines demandes de Freud paraissent aller à l'encontre de cette exigence méthodologiquement essentielle³⁵) que, quand bien même l'analyste serait par exemple fort désireux de confirmer une étiologie qu'il aurait cru inférer de cas antérieurs, il devra laisser de côté cette demande qu'il adresserait au cas pour être l'analyste freudien de ce nouveau venu qui lui demande une analyse et à qui il répond : « Dites n'importe quoi, dès lors que ça vous tombe dessus (Einfall), ça tombera bien. » Demander au cas qu'il confirme quoi que ce soit est mettre la demande là où elle n'a pas de place dans le cas, c'est-à-dire chez l'analyste.

Ainsi, lorsque Grünbaum note

[...] le simple fait que la méthode psychanalytique d'enquête clinique par association libre ne puisse pas justifier le type requis d'inférences causales [...]³⁶

lui répondons-nous : « En effet ! » Mais pour ajouter aussitôt, cette règle de la méthode freudienne : « D'ailleurs, on ne le lui demande

^{34.} Cf. également A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 209.

^{35.} Ibid., p. 247.

^{36.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 24 (italiques de Grünbaum).

pas. » Psychanalyser n'est pas enquêter. Autant dire que cette impuissance (disons-la telle), que Grunbaum fait cruciale³⁷, ne l'est pas, méthodologiquement, pour nous. Autant dire que lorsque Grünbaum écrit que faute de fournir la preuve qu'apporte la guérison (celle de la méthode cathartique, avec sa théorie du traumatisme pathogène).

> [...] aucun être rationnel ne pourra, serait-ce sous le supplice de la roue ou du chevalet, admettre que les associations libres permettent de déceler des agents pathogènes ou d'autres types de causes³⁸!

nous le suivons dans le fossé qu'il souligne si justement entre l'association libre et la causalité naturelle, tandis que nous apparaît non démontrée la fin de sa déclaration, celle qui exclut, sans même les envisager, « d'autres types de causes ».

II. Le littéral freudien

Grünbaum use fréquemment de cette figure de style dont il vient d'être question et qui consiste à prendre l'interlocuteur dans la tenaille d'un « c'est (tout) ça ou rien » - ce qu'il appelle lui-même, à l'endroit d'auteurs qu'il critique, des « pseudo-contrastes³⁹ ». Ces tenailles sont souvent forgées à partir de passages à la limite. Ainsi encore, dans la déclaration suivante :

> Mais tant que les étiologies de Freud n'ont pas de justifications adéquates [ce qui veut dire expérimentales, aux yeux de Grünbaum⁴⁰], sa thérapie ne peut prétendre en aucune manière être une « thérapie causale⁴¹ ».

Autre type caractérisé de pseudo-contraste : l'affirmation réitérée selon laquelle l'admission sociale de l'homosexualité devait provoquer un déclin des paranoïas⁴². L'équivalence ici impliquée suppose résolus tout un ensemble de problèmes qui sont, de fait, dans Freud, autant de difficultés. Ainsi faudrait-il démontrer que l'homosexualité dite « perverse » est subsumable sous un même concept d'homosexualité que celle, narcissique, dont il serait question dans l'homosexualité refoulée

^{37.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 31-32.

^{38.} Ibid., p. 59 (italiques de Grünbaum).

^{39.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 24 (italiques de Grünbaum). 40. Certains de ses paragraphes suggèrent qu'une psychiatrie de type statistique le satisferait, de même qu'une étiologie lésionnelle, susceptible d'expérimentation. Ainsi dans La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 100-101, Grünbaum cite le cas d'une lobotomie (provoquée par une tentative de suicide par coup de feu) venant résoudre une compulsion obsessionnelle,

sans marquer la moindre réticence à l'égard de cette « thérapeutique ». 41. A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 231. Cf. note 27.

^{42.} Ibid., p. 164 et La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 50.

du paranoïaque (mais pas purement et simplement refoulée, faute de quoi le paranoïaque serait un hystérique). Démontrer que la levée d'un tabou permet sans plus de problème et sans reste la réalisation de ce que le tabou empêchait (cf.: «Dieu est mort, plus rien n'est permis »). Démontrer que paranoïa masculine et paranoïa féminine ne sont qu'une seule et même paranoïa, alors même que - Grünbaum le note explicitement - le cas qui selon Freud objecte à sa théorie est un cas de paranoïa féminine⁴³, tandis que les formules grammaticales à partir desquelles Freud reconstruit la fomentation d'une paranoïa mentionnent l'homme et seulement l'homme, il est vrai pris dans une curieuse graphie, inscrivant de non moins curieux et sémantiquement inutiles redoublements: « Moi (un homme), je l'aime lui, (un homme). » Démontrer autrement dit qu'homosexualité masculine et féminine sont une seule et même homosexualité. Démontrer encore que rien d'autre n'intervient entre cette homosexualité refoulée et la paranoïa de telle sorte que la levée de ce refoulement provoquerait automatiquement la diminution des paranoïas. Démontrer, au bout du compte, que rien n'objecte à ce que ce lien soit posé aussi unilatéralement que le fait ici Grünbaum. Voici beaucoup de réquisits, dont aucun n'est établi, ni même réellement discuté.

Des données « culturelles », comme l'on dit, se sont peut-être jusqu'à présent opposées à ce que Grünbaum ait pu prendre acte du frayage de Lacan en tant qu'il tente de cerner un mode analytique et jusque-là inédit de la causalité. Certes, il pourrait, sans que personne ne puisse le lui reprocher, laisser Lacan au-dehors de sa recherche. Mais il se trouve qu'écartant ce que Lacan mettait en valeur dès les années cinquante chez Freud, à savoir le littéral freudien, sa discussion de la causalité chez Freud se maintient dans un certain flou, ceci à l'endroit même où elle se voudrait la plus solidement établie.

Soit donc la déclaration ci-dessous, « essentielle », écrit lui-même Grünbaum :

Quand j'aurai élucidé le concept de « relation de sens », l'une des leçons principales que je tirerai sera la suivante : les relations de sens entre états mentaux d'un individu donné n'attestent jamais par ellesmêmes leur lien causal, même si ces relations thématiques sont très fortes.

Je soutiendrai qu'en général beaucoup d'autres choses sont requises pour garantir l'existence d'une relation causale. J'espère que ce précepte sera rendu manifeste par mon analyse de l'insuffisance de l'explication donnée par Freud des parentés de sens, d'un côté, et des relations causales, de l'autre⁴⁴.

^{43.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 159 sq.

^{44.} Id., La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 86-87.

Grünbaum a fait valoir dans Freud cette non-garantie d'un lien nécessaire entre relations de sens et relations causales, et tout un chacun peut désormais admettre ceci comme une vérité acquise. Oui, il y a « gouffre » entre relations de sens et relations causales. Aussi ce que nous ajoutons à ce propos sera-t-il à côté. Nous remarquons que Freud n'est pas exactement là où Grünbaum le traque. Pour le faire valoir, récrivons la déclaration de Grünbaum dans les termes forgés par Lacan pour dire la littéralité dans Freud:

Quand j'aurai élucidé le concept de « relation de signifiants » [faisons-nous dire à Lacan], l'une des leçons principales que je tirerai sera la suivante : les relations de signifiants chez un sujet, constitué par ces relations mêmes, attestent d'une certaine causalité d'autant plus manifestement que ces relations seront clairement littéralisées.

Juste après sa déclaration, Grünbaum déplore l'usage du terme « sens », qu'il n'emploie, nous dit-il, que parce que les herméneutes en font leur mets favori. Mais la notion de « parenté thématique », ou d'« affinité thématique », qu'il tente de lui substituer⁴⁵, s'en différencie-t-elle véritablement? Grünbaum ne discute pas ce point, et ne dit rien non plus de l'apparition ici, sous sa plume, d'on ne sait quelle « parenté ». Le terme d'« affinité » reste, lui aussi, vague, la métaphore ne paraissant pas renvoyer à la chimie goethienne. L'affinité grünbaumienne conserverait-elle quelque chose de synthétique?

L'interprétation freudienne, faisons-nous ici remarquer, toujours locale, doit sa certitude au littéral; elle relève, exactement comme ce sur quoi elle porte, aux dires mêmes de Freud, de l'écriture, laquelle (quoi qu'aient pu en dire de célèbres linguistes) n'est pas un simple et neutre instrument au service du sens, un innocent véhicule de « thèmes » lesquels correspondraient en outre, à la réalité. Freud déchiffre symptômes, rêves, actes manqués, et même les mots d'esprit (qui, eux, n'en demandent pas tant). Freud écrit noir sur blanc que le rêve est une écriture, qu'il est à lire comme un rébus 46. Un rébus qui va, autant que faire se peut, chercher des images pour être figuré, un rébus qui a de sérieux problèmes de figurabilité (dont Freud traite largement, dont Grünbaum ne dit mot 47), mais ces « images », loin de peindre une réalité, sont prises pour leur valeur d'écriture. Exactement comme dans le rébus à transfert dont tous ceux qui étudient les différentes écritures et l'histoire de l'écriture nous apprennent qu'il

^{45.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 88.

^{46.} Jean Allouch, Lettre pour lettre, Toulouse, Érès, 1984, chap. 3, 6 et 7.

^{47.} Lorsqu'il est question de texte, de philologie dans Les fondements de la psychanalyse..., op. cit. (p. 289), c'est pour faire valoir la littéralité contre Freud! Comme si la teneur des analyses, des lectures freudiennes était herméneutique. Un comble de malentendu.

est au fondement même de l'invention de l'écriture, comme il est, d'ailleurs (ce qui est, du coup, requis) au départ du déchiffrement des écritures mortes, telle l'égyptienne ancienne et le linéaire B.

Or les notions de relations de sens, ou même d'affinité ou de parenté thématique, ne rendent pas compte de ce qui se passe quand il y a déchiffrement, lecture d'un rébus. Mieux même, il existe d'incontestables preuves de la secondarité de ces relations. À commencer par celle-ci: Champollion déchiffre les hiéroglyphes en commençant très exactement à lire quelques noms propres qui n'avaient, entre eux, ni relations de sens ni affinités ou parentés thématiques. Précisément parce qu'en tant que noms propres ils étaient vidés de telles relations, affinités, parentés, ils se prêtaient spécialement bien au déchiffrement; ouvrant ainsi le déchiffrement, ils permettaient, mais dans un second temps seulement, d'accéder au sens des textes restés plusieurs siècles opaques (et qu'on faisait d'autant plus aisément parler, au point que certains crurent même savoir les lire!).

Ainsi quelque chose s'avère tourner court dans la prise de Grünbaum sur Freud. En laissant de côté le littéral, en voulant, de fait, qu'il tienne et consiste tout entier dans les parentés et affinités thématiques, en passant outre son incidence spécifique, Grünbaum néglige un trait majeur de l'analytique freudienne. Mais il livre aussi, avec précision, le point exact de ce tourner court.

III. La rencontre du touriste et des traces de pas

En effet, discutant au plus près d'affinités de sens qui pourraient impliquer des relations causales, Grünbaum est amené à se référer à quelque chose qui, en règle, se trouve convoqué dans toutes les discussions portant sur l'écriture (y compris chez Lacan), à savoir la trace de pas sur le sable. Le cas est remarquable car il est celui qui donnerait au maximum leur chance à ceux qui veulent inférer les relations causales depuis les relations de sens, à ceux que combat justement Grünbaum. Ainsi, dans cette discussion, Grünbaum s'avance-t-il courageusement sur le terrain qui paraît, au départ, lui être le plus défavorable. Celui de ce qu'il appelle une « parenté très forte⁴⁸ ». Ce dernier terme atteste d'ailleurs au mieux de la limite du travail de Grünbaum concernant le littéral et de la façon dont sa non-prise en compte débouche sur un énoncé sans véritable portée. Car il ne s'agit certes pas de force ou de faiblesse lorsqu'il s'agit de déchiffrement. Il s'agit de justesse. Que dit Grünbaum ? Voici la fable du touriste et de la trace de pas :

^{48.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 93.

Un touriste regardant une plage par ailleurs déserte remarque une suite de configurations sur le sable de même forme que les chaussures droite et gauche d'un humain. En bref, le touriste observe un isomorphisme géométrique – ou « affinité thématique » de forme – entre la configuration du sable et les chaussures. Il en tirera ensuite l'inférence causale selon laquelle une personne portant des chaussures a marché sur la plage et a produit de ce fait des formes dans le sable qu'on appelle des « traces de pas ». Mais qu'est-ce au juste qui autorise à tirer cette inférence causale⁴⁹?

Grünbaum remarque que ce qu'il appelle curieusement la « parenté géométrique » (car la géométrie n'a rien à faire en l'occasion) « ne suffit pas à elle seule à justifier l'inférence du touriste ». Et en effet, le touriste, lorsqu'il procède à cette inférence qui n'est pas acquise même si elle lui paraît aller de soi, écarte un certain nombre d'autres conjectures susceptibles d'expliquer ces traces de pas (ou de permettre au touriste de s'illusionner sur une explication). Grünbaum mentionne l'action d'un coup de vent, ou encore celle du hasard. Conclusion:

[...] l'exemple des traces de pas, qui fait intervenir une affinité thématique très forte, la simple présence d'un haut degré de parenté est très loin de suffire à valider le lien causal. Par conséquent, ce serait une grave erreur de croire que l'inférabilité causale va de pair avec un très haut degré de parenté thématique⁵⁰.

Grünbaum, une fois encore, pousse trop loin ses conclusions. Il a raison de signaler comme étant toujours abusive ce type d'inférence. Mais l'est-elle absolument? Mais peut-on pour autant parler d'« une grave erreur »? Une grave erreur – pour qui? Pour l'épistémologue? Sans doute pas même pour lui, qui ne peut soutenir cet « absolument » qu'en ne tenant pas compte de ce que la logique elle-même, depuis deux mille années, n'a pas réussi à combler le fossé clivant l'étude syntaxique de l'apophantique. Le logiquement absolu n'existe qu'en étant en défaut à l'endroit de l'apophantique, nous tenons cette assertion pour démontrée par l'ouvrage de Claude Imbert Phénoménologies et langues formulaires⁵¹. Claude Imbert entame son analyse en faisant valoir quelque chose comme un bonheur grec, le bonheur de l'apophantique. Ce terme technique est employé par Aristote pour caractériser, parmi les énoncés verbaux qui ont un sens, ceux qui peuvent être dits vrais ou faux. Ces énoncés sont importants car leur vérité condi-

^{49.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 93-94 (italiques de Grünbaum).

^{51.} Claude Imbert, Phénoménologies et langues formulaires, Paris, PUF, 1992.

tionne l'accès de l'homme grec à la réalité, à l'objet. Il y a un nom grec, stoïcien, pour dire ce qui serait un rapport juste à l'objet : ecphrasis. Ce fut d'abord le compte rendu exact qu'apporte sur scène le messager de la tragédie, celui qui « dit exactement quelque chose⁵² ». Avec un tel dire il y aurait harmonie entre la représentation et l'objet : la représentation serait au service de l'exacte appréhension de l'objet par le sujet. En termes platoniciens : l'intelligible ferait bon ménage avec le sensible. En termes cartésiens : dans l'ecphrasis la pensée saisit l'étendue, les deux substances faisant alors bon ménage. En termes modernes: la syntaxe prédicative serait alors un parfait instrument pour la prédication. Or, avec cette modernité-là, Imbert repère la faillite de l'entreprise. Les logiques modernes, quantificationnelles, frégéennes, extensives, effectueront la logique comme syntaxe avec de réels bénéfices de savoir : mais elle ne pourront le faire qu'en renonçant à la prédication, à l'apophantique; elles démontrent ainsi, en acte, il est vrai tardivement, qu'il y a incompatibilité entre la mise en jeu de la syntaxe et celle de la prédication, autrement dit entre logiques modernes et phénoménologies. Pris à sa racine, le problème était déjà celui de la « constitution de l'objectivité⁵³ », celle-ci n'étant donc pas pensée comme immédiatement donnée. Imbert fait valoir que, dès le Phédon, fut formulée l'idée qu'il faut un détour logique pour trouver l'objectivité, c'est-à-dire ce logos qui est à la fois raison physique (sorte de raison dans l'objet et de l'objet) et raison discursive, lesquelles seraient prises, dans la logique grecque, comme une seule et même raison.

Et pour le chasseur, qu'il soit homme ou animal, repérant des traces de pas de son gibier, peut-on parler d'une « grave erreur » ? Si sa nourriture et sa vie en dépendent (ou celle de l'épistémologue, qui doit bien avoir un minimum mangé pour épistémologiser), ce serait bien plutôt une grave erreur que de ne pas s'en remettre à cette inférence causale, aussi fallacieuse soit-elle épistémologiquement. Autrement dit pour le chasseur les défauts de cette inférence ne sont pas les mêmes que ceux de l'inférence de Paracelse soignant le foie d'un de ses malades à l'aide d'herbes dont la forme ressemblait à celle du foie. Au mieux, le malade n'est pas guéri, tandis qu'avec un peu de chance et de technique, la faim du chasseur peut se trouver rassasiée et sa satisfaction valoir pour vérification de la vérité de son inférence. Ça fait, tout de même, une différence (que ne négligerait, me semble-t-il, aucun scientifique)!

^{52.} Claude Imbert, Phénoménologies et langues formulaires, op. cit., p. 100.

^{53.} Ibid., p. 208.

Certes, Grünbaum répondra qu'il parle en épistémologue et seulement en épistémologue. Mais alors, pourquoi le « touriste » ? L'évocation du chasseur – classique s'agissant du problème des traces de pas – pousse à noter que l'observateur touriste se trouve en pays étranger, qu'il peut ne s'y pas sentir véritablement en sécurité (la plage est dite « déserte ») et – l'on peut l'imaginer – quelque peu soulagé de noter que les traces de pas sont celles de chaussures et non pas de pieds nus (un trait parmi d'autres qui n'a semble-t-il aucune valeur spéciale pour la discussion épistémologique, mais que Grünbaum a néanmoins inscrit dans son propos), lesquels évoquent les sauvages – non moins régulièrement convoqués, tel Vendredi, lorsqu'il s'agit de traces de pas sur le sable. Bref ce touriste, selon un certain nombre de traits apportés par Grünbaum, à commencer par son statut de touriste, serait un gibier potentiel, et nous justifierait de convoquer, ici, le chasseur embusqué derrière les dunes.

Mais restons sur le terrain que souhaiterait Grünbaum, même si, tout en avançant quelque chose de non logiquement pur, il fait luimême comme si un tel absolu existait à l'endroit de la relation d'objet. Les deux cas, de Paracelse et du touriste, sont-ils à ranger dans la même catégorie? Grünbaum franchit le pas de le dire en écrivant, à propos de Paracelse:

[...] les défauts logiques de cette inférence ne sont pas pires que ceux des inférences causales tirées de simples relations thématiques [...]⁵⁴.

Tout dépend de ce que l'on entend par « simple ». Or, justement, les traces de pas ne sont pas « simples », à commencer par ce que ne manque pas de noter Grünbaum, à savoir qu'il y a deux traces différentes de pas, une droite, une gauche. Qu'aurait inféré notre touriste en présence de traces d'un seul pied droit (ou gauche)? Aurait-il été rassuré en inférant qu'il avait affaire à un unijambiste?

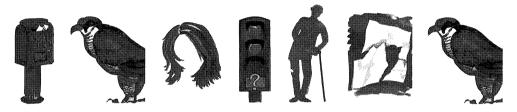
La question logiquement posée, prise dans toute son extension, est celle de la « convergence » (ici les deux traces droite et gauche convergent pour indiquer la marche d'un bipède chaussé). Or cette question se pose d'une manière différente selon qu'on la considère porter sur des thèmes ou relever d'une littéralité.

IV. De la convergence

Voici un rébus, tout forgé spécialement pour Adolf Grünbaum. Le produire indique notamment que, prise littéralement, la convergence

^{54.} A. Grünbaum, La psychanalyse à l'épreuve, op. cit., p. 98.

des traits n'est pas une affaire de force ou de faiblesse, pas non plus de plus ou moins grande vraie-semblance, mais que, dans l'analytique freudienne, son registre est celui de la certitude (toujours Descartes et sa méthode), où chaque lecture se joue en tout ou rien, comme pour les hiéroglyphes, non lus des siècles durant et lus un beau jour, sans que personne puisse contester l'événement.



Il n'y a qu'une seule lecture possible, et si certaine qu'une fois le rébus déchiffré, il ne reste plus qu'à passer à autre chose :

post hawk hair go prop tear hawk

En effet si, lisant les pictogrammes en anglais, on entend non pas le sens de chaque terme anglais mais, dans la littéralité de l'anglais, du latin, alors la phrase ainsi écrite par une série de translittérations s'impose d'elle-même:

post hoc ergo propter hoc

La meilleure preuve qu'il ne s'agit pas en premier de sens (et là, la récusation de l'herméneutique est radicale, Grünbaum reconnaîtra ce mérite à Lacan) est que la traduction en français des termes anglais ne donne rien:

poste faucon cheveux allez soutien déchiré faucon

La meilleure preuve qu'un acte de déchiffrement a bien eu lieu, que s'est produit un événement déterminant un avant et un après, est que, maintenant, depuis la phrase latine, une traduction en français est possible « après cela, donc à cause de cela ». Comme est possible une traduction en français de la formule pivot de la « Réponse à Löwenfeld » où, à propos de la cause de la névrose d'angoisse, qu'il avait située dans le coïtus interruptus, Freud, explicitement – et Grünbaum le signale⁵⁵ – met en garde son interlocuteur sur les dangers du post hoc ergo propter hoc. Il le fait en distinguant clairement la cause déclenchante et la cause efficiente, le traumatisme qui provoque

^{55.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 248-251.

(et qui peut aussi bien provoquer un autre symptôme) et celui qui cause (qui, lui, doit être situé comme strictement spécifique au symptôme).

En l'occurrence, on ne peut passer outre le fait qu'une fois de plus Freud doit répondre à quelqu'un qui tente de chercher la cause efficiente hors sexualité (s'il est vrai qu'un effroi le soit, puisque telle était l'idée de Löwenfeld opposait à Freud). Mais aussi, l'on ne peut passer outre ce que Grünbaum lui-même souligne sans pour autant pouvoir lui donner sa portée méthodologique inaugurale, à savoir que Freud, pour son explication de la névrose d'angoisse, mettait certes en œuvre « une enquête causale à la J.S. Mill⁵⁶ », mais justement à propos d'une névrose qu'il situait (ainsi!) hors champ de sa méthode analytique⁵⁷. « Cessez de coîter interruptivement, dit-on à l'angoissé, et votre angoisse cessera. » Grünbaum s'étonne:

Comment alors, le même Freud pouvait-il avoir renoncé aux garanties méthodologiques de l'enquête causale prospective, et s'être contenté d'employer la méthode psychanalytique purement *intra*clinique pour découvrir et valider rétrospectivement les étiologies *infantiles* des psychonévroses⁵⁸?

Comment? Mais telle est précisément sa découverte en effet méthodologique: on ne peut appliquer aux psychonévroses le même

^{56.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 251.

^{57.} Nous appellerons cette méthode rabbinique en suivant l'indication donnée par le mot d'esprit que voici : Moché va consulter le Dr Silberstein, un psychanalyste, car sa vie est devenue un enfer. Le soir, allongé dans sa chambre, il se lève brutalement, pratiquement sûr que quelqu'un est caché sous son lit. Anxieux, il vérifie cependant - personne! Un temps rasséréné, il se rallonge; mais bientôt la pensée revient, et avec elle la frayeur: « Et s'il y avait quelqu'un ? » Il se relève - et ainsi de suite, durant des heures. Le voici insomniaque, fatigué, avec des problèmes au travail. Aujourd'hui, il n'en peut plus et vient donc demander d'entreprendre une psychanalyse; tant pis si ça lui prend du temps et lui coûte pas mal l'argent. Accepté. Après quelques mois de séances où il s'applique à associer librement, sans oublier en outre de parler de papamaman, de son enfance, de sa sexualité, de ses origines, etc., le symptôme, semble-t-il au psychanalyste (car Moché, bien sûr, ne lui en parle pas en permanence), n'a guère bougé. Et puis, un beau jour, plus de Moché! Quelques semaines passent. Or voici qu'un samedi, Silberstein rencontre Moché dans les alentours de la synagogue. Il a l'air plutôt bien dans sa peau. Toutefois, titillé par la curiosité, Silberstein n'hésite pas à aborder son expatient: - « Alors, Moché, comment allez-vous? » - « Vous le voyez, plutôt bien! » - « Vous savez, j'ai été quelque peu surpris par votre départ. Ces problèmes au lit auraient-ils disparus sans que vous jugiez utile de m'en faire part? » - « Non, pas du tout. C'était exactement comme quand je suis venu vous demander votre aide!» – « Ah bon, et que s'est-il donc passé pour que vous soyez aujourd'hui..., si j'en juge par votre allure épanouie...? » - « Je suis allé voir le rabbin. » – « Ah bon? (puis, à la fois intéressé et n'osant pas trop le faire savoir). Et alors? » - « Je lui ai dit ma crainte que quelqu'un soit caché sous mon lit, et comment cette crainte me torturait et me rendait insomniaque » - « Oui ? Et que vous a-t-il répondu ? » - « Il m'a donné un conseil » - « Un conseil ? Mais lequel ? » - Il m'a dit « Moché, coupe donc les pieds de ton lit ».

^{58.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 251-252 (italiques de Grünbaum).

type d'enquête que pour les névroses actuelles. Charcot est le nom de la contre-épreuve de ce constat, comme sa « lésion fonctionnelle » fut le concept créé tout exprès par Charcot pour l'éviter.

Il y a donc là en effet un décrochage, qu'aperçoit Grünbaum lorsqu'il écrit que Freud a « renoncé à », s'est « contenté de », etc., ou encore en citant la tentative de Rapaport de faire valoir une « logique de l'inconscient⁵⁹ » qui userait autrement que ne le fait la logique classique du *post hoc ergo propter hoc*, autrement que comme un repoussoir. En revanche, Grünbaum ne voit pas que cette tentative peut trouver cette « raison convaincante » qui, selon lui, lui manque, précisément dans les jeux littéraux, lesquels confirmeront qu'en tel cas aura joué bel et bien quelque chose comme un : après cela, donc à cause de cela.

Ce décrochage est aussi celui par lequel la lettre fait valoir qu'elle n'est pas la représentation.

La lettre, c'est-à-dire, aussi, l'image, mais prise pour sa valeur littérale. De même que dans l'expérience champollionnienne, dans le rébus ci-dessus, chaque image se trouve après coup lue pour sa valeur « phonographique » comme l'on dit, en fait littérale. Dans l'après-coup de la lecture, il n'y a plus aucun doute sur la valeur de chacun des termes, ni sur celle de leur mise ensemble⁶⁰. Qu'en est-il donc de l'image ainsi prise? Celle de la boîte aux lettres ne renvoie plus à l'objet mais, métonymiquement, au nom de l'objet, au post anglais, puis, par ricochet, au post latin; de la même manière, celle du faucon, ne renvoie plus à l'animal mais à la suite littérale hawk/hoc, etc. Il s'agit d'une chaîne de rébus à transferts, la lecture de chacun étant garantie par celle de chacun des autres et, au bout du compte par celle de la phrase qui, en effet, en convergeant, fait sens.

Chez Grünbaum, la trace de pas renvoie à l'acte du passage, ceci, d'une façon qu'il souligne à juste titre comme non nécessaire. Mais la dimension dans laquelle Freud accueille le symptôme, l'acte manqué, le rêve, le mot d'esprit est langagière. Lorsque Freud envisage la même trace de pas, c'est en la rapportant au mot de « pas », par exemple en y voyant une façon, pour l'inconscient, d'écrire le « pas » français de la négation (il y a toute une problématique freudienne de la figurabilité, de l'écriture des connecteurs logiques dont Grünbaum ne dit mot), ou de la première partie du mot « pastis ». On ne peut être plus clair, me

^{59.} A. Grünbaum, Les fondements de la psychanalyse..., op. cit., p. 277-278.

^{60.} Il est certes quelque peu exagéré de suggérer, comme nous le faisons ici, que tous les rêves s'interprètent complètement tel le rébus ci-dessus. Un point que d'ailleurs Freud soulignait lorsqu'il inventait le concept – essentiel – d'ombilic du rêve (dont Grünbaum ne fait rien, pas plus que de l'*Urverdrängt*). Pourtant quelle que soit la part qui reste sous l'emprise de la représentation (autrement dit de la non distinction, dans le langage, de l'imaginaire et du symbolique), il n'en reste pas moins que s'il y a interprétation, que quand il y a interprétation elle ne tient qu'au littéral. Le reste n'est que commentaire ou, pour mieux dire, association.

semble-t-il, sur le fait que la lecture de Freud qu'effectue Grünbaum, presque exclusivement focalisée sur le rapport de la trace au référent (hormis la convergence, mais une convergence maintenue dans un sens qui serait image de la réalité), laisse de côté le littéral, autrement dit ce que Lacan a appelé le symbolique, en le différenciant de l'imaginaire et du réel.

Donnons volontiers acte à Grünbaum que le schéma d'un appareil psychique comportant une extrémité perceptive (cf. L'interprétation des rêves, chapitre VII) assurant, hormis le cas de l'hallucination, un lien avec la réalité était bien fait pour l'inviter à laisser de côté le littéral; donnons-lui acte que les psychanalystes qui ne distinguent pas ce symbolique comme tel tombent sous le coup de ses critiques, qui furent aussi celles de Lacan. Celui-ci le disait en termes aussi brefs que nets:

Il n'y a aucun espoir d'atteindre le réel par la représentation⁶¹.

Voici donc ce que serait la convergence de Lacan avec Grünbaum. Quant à leur disparité, elle vient au jour avec cette question: par la représentation non, mais par la lettre? N'est-il pas remarquable que seule la littéralité, et non pas le sens, ou bien l'on ne sait précisément quelle parenté entre représentation et réalité donne corps au concept grünbaumien de convergence? Encore faut-il distinguer le symbolique, autrement élire ce qu'apporte Lacan avec le paradigme RSI.

Mais comment cette prise en compte du littéral freudien aborde-telle la question de la causalité dans Freud?

V. Bref retour à la causalité

Lacan n'a pas laissé en l'air cette question sans donner au moins des éléments de réponse. Or, justement, il s'agit (encore) des traces de pas! Vue de Lacan, chez Grünbaum, la question de la causalité est posée d'une manière juste mais partielle; comme celle de la convergence, elle tourne court. C'est ainsi que la trace de pas fonctionne, dans le paradigme grünbaumien, à un niveau disons animal (ce qui, chez l'analyste, ne comporte certes rien de péjoratif, lui qui s'emploie à obvier la tendance humaine trop humaine de ne pas se considérer comme un mammifère). L'animal fait ou laisse des traces, et un autre animal ou animal humain peut utiliser ses traces pour le chasser. L'animal fait même quelque chose dont ne tient pas compte le paradigme grünbaumien de la trace de pas: des fausses traces, destinées à

^{61.} Jacques Lacan, « La troisième », Troisième discours de Rome, 1974, in Petits écrits et conférences, inédit; cité par Mayette Viltard, « Il y a de l'unebévue », L'unebévue n° 1, Paris, EPEL, octobre 1992.

égarer le chasseur. Mais ce que l'animal ne fait pas, note Lacan, ce sont des traces fausses de façon à ce qu'on croie qu'elles sont fausses.

Là nous savons, dit Lacan, qu'il y a un sujet comme cause. La notion de cause n'a aucun autre support que celui-là 62 .

Cette formule fut produite juste avant que Lacan ne propose une de ses inventions majeures: l'objet petit a, aussitôt dit objet cause du désir. Cette production de l'objet petit a implique un certain retour à la théorie de la séduction qui, Grünbaum le montre, reste le modèle de base. Il est évidemment hors de question de présenter ici cet objet cause, de faire valoir comment il renouvelle la notion de causalité. On aura seulement voulu, dans cette lecture de Grünbaum, signaler l'existence d'un ordre, d'un type de causalité que Grünbaum lecteur de Freud n'est pas amené à envisager, pour la raison qu'il n'a pas pris en compte ce que la clinique freudienne doit à la littéralité du cas.

CONCLUSION

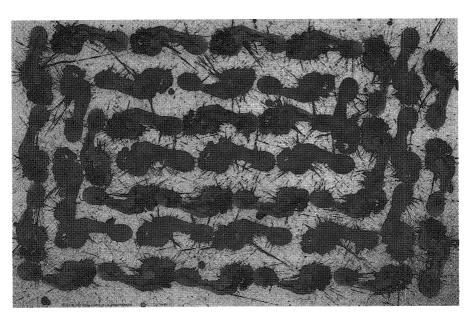
Reste l'énigme Freud, le fait qu'ayant retenu de Freud un autre pan que celui de Lacan, et selon la seule logique de la métapsychologie, Grünbaum en vienne à récuser, non moins radicalement que Lacan, que la cause s'ensuive du sens.

Par deux fois donc, et selon deux voies fort différentes, deux lecteurs aussi différents que Lacan et Grünbaum auront isolé dans Freud (dans, c'est-à-dire avec ou contre Freud) l'existence d'un fossé entre sens et cause. N'est-ce pas suffisant pour conclure que ce fossé se présente comme étant ce qu'aura enseigné Freud⁶³?

Remarquable conclusion en outre, puisqu'elle se présente comme un de ces cas d'inférence qu'il est maintenant possible d'appeller pas si abusive, une occurrence, autrement dit, de post hoc ergo propter hoc.

^{62.} Jacques Lacan, L'angoisse, séminaire inédit, séance du 12 décembre 1962.

^{63.} À partir de 1974-1975, les séminaires nodologiques de Lacan auront considérablement creusé radicalisé mais aussi localisé ce fossé en composant et en inscrivant, dans la mise à plat du nœud borroméen à trois ronds de ficelle (réel, symbolique, imaginaire) le trinome sens / jouissance phallique / jouissance de l'Autre (cf. RSI, séance du 10 décembre 1974, puis de nombreuses séances où l'on retrouve le même nœud mis à plat). Comme trinome, il homogénéise le sens avec deux modalités désormais bien distinguées de la jouissance, tandis que la cause (que l'objet cause) se situe statutairement tout autrement : au cœur de ces trois si l'on veut ainsi le dire, mais sans rapport possible avec l'un des trois qui serait un rapport privilégié en ce qu'il exclurait le jeu des rapports avec les deux autres. La suite de l'étude que l'on vient de lire, outre une présentation de la causalité telle que Lacan la réinvente, devrait donc consister à faire valoir comment le problème ici pris en compte (l'établissement de l'absence d'un connecteur logique permettant de passer du sens à la cause) finit par être comme dissout dans un jeu de rapports qui l'inclut et qui, ainsi, à la fois le déleste largement de la responsabilité épistémique que l'on met sur ses épaules, mais aussi lui fait place.



Richard Long, Mississipi Mud. Avon Mud. Foot Prints, 1988

Y a-t-il des paradigmes en psychanalyse ? Réflexions à propos d'un article de R. Bernardi

RENATO MEZAN1

Que l'on conçoive et pratique la psychanalyse de différentes façons n'est plus considéré comme un phénomène marginal dans notre domaine. De fait, c'est un sujet qui a récemment attiré l'attention de nombreux auteurs différents, chacun l'abordant de son propre point de vue. Ceux-ci ont généralement cherché à éviter la solution de facilité qui serait de nier l'existence du problème, déclarant qu'une seule conception, la leur propre, est la véritable psychanalyse, toutes les autres n'étant guère plus que des déviations insignifiantes. Parmi ces écrits, ceux du psychanalyste uruguayen Ricardo Bernardi se distinguent par la richesse particulière des suggestions et des arguments qu'ils comportent. Un de ces textes, publié récemment dans l'*International Journal of Psychoanalysis*², peut servir de point de départ pour notre réflexion sur le sujet.

BREF RÉSUMÉ DE L'ARTICLE DE BERNARDI

Bernardi propose d'utiliser le concept de paradigme introduit par Thomas S. Kuhn pour caractériser les différentes manières de voir et de penser auxquelles la pratique de l'analyse nous a conduits. Le travail d'interprétation de l'analyste est dépendant de la manière dont il entend et sélectionne, à partir du matériel brut, ce qui lui semble significatif, et de sa façon d'articuler les résultats de cette sélection

^{1.} International Journal of Psychoanalysis, publié avec l'aimable autorisation de l'auteur. Trad. de l'anglais par Hélène Allouch.

^{2.} Cf. Ricardo Bernardi, "The Role of Paradigmatic Determinants in Psychoanalytic Understanding", International Journal of Psychoanalysis, no 70, 1988, p. 341-355.

dans un tableau cohérent des phénomènes qui, du fait de l'analyse, les avaient remués, lui et le patient. Ces opérations, argumente Bernardi, sont guidées par le paradigme auquel chaque psychanalyste adhère. Selon lui, il y a, dans la psychanalyse contemporaine, au moins trois perspectives théoriques qui remplissent les conditions nécessaires pour pouvoir être considérées comme des paradigmes: celles de Freud, Klein et Lacan.

Chacune d'elles s'est constituée comme un système indépendant d'hypothèses étroitement liées, s'autorégulant de l'intérieur et en relation à des pratiques analytiques spécifiques. Ainsi les psychanalystes sont-ils débarrassés de toute obligation de trouver un étayage dans quelque autre théorie, ou d'en dériver avec une certaine logique, en dépit de la tendance qu'ont Lacan et Klein à considérer que ce que Freud dit, c'est ce que Lacan ou Klein sont en train de dire³.

Compte tenu de cette situation, les théories associées à ces trois noms sont devenues sans rapport, c'est-à-dire qu'elles n'ont plus rien de commun. Cette incommensurabilité, cependant, peut n'être que partielle, car il peut persister, par exemple, un rapport à certains aspects de telle théorie mais non à d'autres. Il n'a pas semblé à Bernardi et à l'équipe qu'il anime à Montevideo qu'il s'agisse simplement d'une question de perspectives différentes sur le même sujet (l'inconscient par exemple). En faveur de cette position, qui souligne la discontinuité et la rupture entre les diverses écoles, Bernardi argumente que:

- a) il existe de nombreux termes communs à ces trois écoles, mais les concepts que désignent ces termes, tels instinct, inconscient, refoulement, ego, œdipe, etc., sont disparates.
- b) certains concepts sont totalement intraduisibles d'une théorie à l'autre, tels signifiant, autre, nom-du-père, position, continent, alpha et bêta, etc.

Pour illustrer cette position, l'auteur se livre à une sorte de croisement expérimental: il prend un certain matériel – le rêve de « l'homme aux loups » – et compare les différentes lectures qu'en ont fait Freud (dans le cas publié en 1918), Mélanie Klein (dans le chapitre 9 de La psychanalyse des enfants) et Leclaire (dans un article de 1958 « À propos de l'épisode psychotique que présenta "l'homme aux loups⁴" »). Grâce à cette comparaison, des différences significatives se font jour quant à ce que chacun « voit » dans le matériel, dans les hypothèses qu'il ou

^{3.} Ricardo Bernardi, "The Role of Paradigmatic Determinants...", op. cit., p. 342.

^{4.} Sigmund Freud, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile », in Cinq psychanalyses, trad. Marie Bonaparte, Paris, PUF, 1954; Mélanie Klein, La psychanalyse des enfants, trad. J.-B. Boulanger, Paris, PUF, 1959; Serge Leclaire, « À propos de l'épisode psychotique que présenta "l'homme aux loups" », La psychanalyse, n° 4, « Les psychoses », Paris, PUF, 1958.

elle élabore pour expliquer ce qui est vu et dans les formulations métapsychologiques utilisées pour valider les hypothèses énoncées au sujet de ce cas particulier.

En résumé: Freud s'intéresse à la posture des loups, qui ouvre la voie à son interprétation focalisée sur la sexualité infantile et l'angoisse de castration, Klein s'attache à l'angoisse suscitée par les fantasmes de dévoration qui ont été projetés dans l'animal phobique, Leclaire s'intéresse à la place finalement désignée par la mère à son fils et par le jeu des signifiants dans la structure des symptômes et du désir du patient. Partant de là, Bernardi recherche les raisons de ces différentes lectures. Sa réponse est que chaque lecture est conditionnée par son propre paradigme, lequel détermine ce qui devait être vu et la façon dont ce qui a été vu peut être compris soit:

- a) comme une indication qu'il y a un fragment oublié dans l'histoire, dont la restitution est l'objectif de l'analyse et qui contient non seulement le désir sexuel refoulé mais aussi la raison du refoulement (Freud);
- b) comme une indication que les fantasmes sadiques sont projetés dans le loup et le rendent effrayant, l'objectif de l'analyse étant alors d'approcher le monde interne du patient et de lui faire vivre les émotions fondamentales dont l'extrême inaccessibilité a organisé ses fantasmes inconscients (Klein);
- c) ou encore comme une indication que le patient vit une relation imaginaire avec ses parents qui ne peut être rompue qu'en accédant au symbolique et en dépassant ses conflits de castration (Lacan).

Cette comparaison mène Bernardi à la conclusion dont je cite ici les principaux passages de façon à pouvoir les discuter correctement:

Certains des nombreux développements qui ont émergé dans le sillage du travail de Freud se sont constitués eux-mêmes comme système théorique alternatif. La théorie freudienne et les suivantes sont tout à la fois partielles et globales dans le fond : partielles pour autant que chacune d'elles reformule tout le champ psychanalytique et a un potentiel croissant d'expansion [...]. Concernant l'unité et la diversité de notre champ, nous avons essayé de montrer que ces différents paradigmes sont irréductibles les uns aux autres, puisqu'il n'y a pas d'harmonie entre eux quant aux prémisses générales (qu'ils ne partagent pas) ou quant à l'expérience (qui n'est pas perçue de la même façon). [...] Ainsi est-on dans une situation d'incommensurabilité qui pose d'intéressantes encore qu'inquiétantes questions. Devons-nous considérer chaque pas en avant comme un développement des idées de Freud? Au fond l'étude de la perspective freudienne aide-t-elle vraiment les analystes kleiniens ou lacaniens à développer leur propre point de vue? Quels sont la place et le rôle des origines ? [...] Est-ce que cela signifie que l'unité de la psychanalyse doit être considérée comme perdue? Je pense que non, notre

unité tient au champ partagé des problèmes plutôt que dans les réponses que nous pouvons y apporter. Reste le problème de la vérité. Kuhn le pose plutôt bien quand il dit que nous ne pouvons parler de vérité ou de fausseté que dans le cadre d'une théorie dont les hypothèses sont acceptées. Dans le contexte d'une discussion entre théories, nous pouvons seulement parler de préférences ou de critères qui sont plus ou moins productifs, plus ou moins pertinents, etc. ⁵

J'ai présenté ici ce que je considère comme l'essentiel de l'article de Bernardi. Le lecteur qui a accès au texte original sera mieux à même de témoigner de la fidélité de ce résumé et de la pertinence des commentaires qui suivent. Ces commentaires sont de deux ordres : je présenterai d'abord ceux concernant les positions de Bernardi qui me semblent particulièrement discutables ; puis, me référant à nouveau au livre de Thomas S. Kuhn⁶ qui sert de toile de fond à la discussion de Bernardi, je discuterai la validité de la notion même de paradigme appliquée à la psychanalyse.

LES DIFFICULTÉS DE L'APPROCHE DE BERNARDI

L'idée de comparer le même matériel de différents points de vue peut, à première vue, paraître intéressante; le cas de l'homme aux loups semblerait même se prêter particulièrement bien à ce type d'exercice, en partie parce qu'il est bien connu de tous les analystes, en partie parce qu'il a fait l'objet de commentaires dans tous les horizons analytiques. En outre, l'interprétation des rêves, une activité banale dans l'analyse, implique des opérations qui requièrent une théorie globale du fonctionnement psychique. De ce fait, l'exercice qui consiste à examiner comment les loups sont « perçus », ou, dironsnous, construits par chaque interprète, et comment les présupposés théoriques déterminent la facon dont cette construction est effectuée. semblerait être un point de départ suggestif. Néanmoins, le traitement de la question par Bernardi est différent dans chacun des trois cas. La pensée de Freud est suivie pas à pas, très méticuleusement, en constante référence à l'état de la théorie au moment de la rédaction du cas. Mais les deux autres auteurs sont traités avec moins de soin. Un court paragraphe extrait du chapitre 9 de La psychanalyse des enfants de Mélanie Klein est cité, où elle déclare que la peur qu'a l'enfant d'être dévoré par un loup n'est pas un substitut régressif de l'angoisse de castration (comme Freud le pense), mais plutôt l'expression d'une

^{5.} R. Bernardi, "The Role of Paradigmatic Determinants...", op. cit., p. 353-354.

^{6.} Thomas S. Kuhn, La structure des révolutions scientifiques, trad. de l'américain par Laure Mayer, Paris, Champs Flammarion, 1983.

angoisse primaire qui a persisté dans le temps sous une forme inchangée avec des versions ultérieures modifiées. De cet extrait, Bernardi conclut que Klein pense en terme d'angoisse et cite un texte de *Envie et gratitude*⁷ faisant référence à l'analyse du transfert puis, de là, à l'identification projective.

On peut aisément comprendre la tentative de Bernardi d'imaginer comment Sergei Pankejeff aurait pu être entendu s'il avait eu Mrs Klein pour analyste. Mais quelle Mrs Klein? Celle qui a écrit La psychanalyse des enfants en 1932, celle qui a introduit la notion d'identification projective en 1946, ou peut-être celle qui, en 1957, parlait de l'importance de revivre les émotions fondamentales au cours de l'analyse? Il y a là un point essentiel, parce que, choisissant de considérer la théorie comme un instrument toujours identique à lui-même, et comme tel susceptible d'être manipulé par l'analyste, Bernardi néglige toute l'évolution inhérente au travail de réflexion. Il traite les résultats de cette opération tels qu'ils apparaissent dans les « concepts achevés », c'est-à-dire ceux qui sont l'expression la plus condensée de l'effort de réflexion, mais qui sont, en même temps, plus télégraphiques et plus résumés. Dans le cas particulier de cet article, je considère comme hautement discutable, dans le but de comprendre l'analyse de l'histoire (et non du rêve, on doit le noter) de « l'homme aux loups » faite par Klein en 1932, d'employer des concepts tels que « identification projective » ou « souvenirs émotionnels » qui n'appartiennent pas à l'arsenal théorique utilisé par Klein dans sa version de la signification des loups. Ceci constitue une difficulté de l'utilisation que Bernardi fait de la notion de paradigme, qui a été développée pour traiter d'une activité qui est inexistante en psychanalyse, bien que parfaitement habituelle dans les sciences naturelles: l'application d'un arsenal de concepts et de méthodes à un problème qui sert de matière première. La facon dont la connaissance que le psychanalyste a de la théorie psychanalytique contribue à son acte d'interprétation est complètement différente de l'application qu'un physicien peut faire des lois de Newton sur le mouvement afin de résoudre un problème dans son champ d'étude. J'aurai l'opportunité par la suite de présenter plusieurs remarques sur ce point.

Un coup d'œil au chapitre 9 de La psychanalyse des enfants révèle quelque chose d'un peu différent de ce que Bernardi affirme. On peut trouver là un essai sur la névrose obsessionnelle et sur les premiers stades de la formation du surmoi, qui s'organise de l'intérieur grâce à l'idée d'« une phase de l'apogée du sadisme ». Le but est d'étudier les

^{7.} Mélanie Klein, Envie et gratitude et autres essais, trad. de l'anglais par V. Smirnoff, avec la collab. de S. Aghion et M. Derrida, Paris, Gallimard, 1968.

prédispositions à la formation de différentes organisations pathologiques (psychoses, névroses obsessionnelles, phobies, homosexualité, etc.). La thèse de Mélanie Klein est bien connue: chacune de ces structures a pour noyau une fixation à certains objets partiels rencontrés au cours de l'évolution de la relation à l'objet, une fixation entourée d'impulsions affectives et destructrices. La catégorie opérationnelle fondamentale de cette analyse est l'interaction entre les pulsions, qui détermine les fantasmes et les défenses violentes mises en place pour les neutraliser. Les phobies de l'enfant sont un cas particulier de cette constellation. Mais le point d'achoppement avec Freud - comme le note Bernardi à la page 346 de son article - réside dans la question de savoir si la peur d'être dévoré est un substitut régressif dans le langage parlé de l'angoisse de castration ou, « surtout et par dessus tout, [si] c'est ce qui est resté d'un très précoce stade de développement », d'une angoisse qui a persisté inchangée et a contribué de manière décisive à déterminer le développement anormal de cet enfant. Cette peur semble avoir son origine dans le « désir intense d'introjecter le pénis du père » et dans l'« intense agressivité sadiqueorale » de l'enfant. Comme les tendances destructives étaient très fortes, la libido s'est révélée incapable de les neutraliser, avec pour résultat un complexe d'Œdipe inversé.

En d'autres termes, si nous laissons de côté ce que nous savons de la dernière théorisation de Mélanie Klein et restons cantonnés à ce qui est dit dans le texte où la phobie de « l'homme aux loups » est examinée (ce qui me semble être une procédure prudente et épistémologiquement appropriée), il devient très difficile de parler d'« incommensurabilité » et d'« intraduisibilité » entre les théories de Freud et de Mélanie Klein. À strictement parler, il n'est pas exact de parler ici de théories qui diffèrent. Klein fonctionne avec les mêmes éléments que Freud, non sans une importante différence que je vais évoquer dans un instant. Le diagnostic (phobie de l'enfant) est le même, l'animal représente le père ou un des ses aspects, les pulsions et leurs interférences sont illustrées et extériorisées par l'animal, le contexte de la phobie est le complexe d'Œdipe, la signification des loups est devenue inconsciente pour l'enfant, la phobie est, dans le même temps, l'expression de l'angoisse et d'une construction défensive contre cette irruption – la liste pourrait s'allonger indéfiniment. Évidemment, je ne veux pas dire qu'il n'y a pas de théorie kleinienne indépendante. Je dis que cette analyse à laquelle Bernardi se réfère ne suffit pas à convaincre le lecteur qu'une quelconque irréductibilité existe entre les points de vue de Klein et de Freud. Pour le dire en d'autres termes, si La psychanalyse des enfants avait été le dernier ouvrage de Mélanie Klein, la divergence n'aurait jamais été suffisamment importante pour permettre à quiconque de parler d'un autre paradigme.

Il y a un point, cependant, qui nous suggère l'émergence d'un autre système, mais il ne se trouve pas dans la direction que Bernardi indique. Selon lui, la différence fondamentale tient à ce que le loup freudien est un loup « sexuel » tandis que le loup kleinien est un loup effrayant, facteur d'angoisse (p. 347: « un signe sexuel, un signe effrayant... »). Mais c'est là une description très superficielle. Le loup de Freud est une figure qui polarise l'angoisse et le désir de l'enfant exactement de la même façon que le loup kleinien (« intense désir d'introjecter le pénis du père »). Freud n'est pas plus insensible à la question de l'angoisse que Klein ne l'est à la dimension sexuelle. L'oralité, après tout, a toujours fait partie de la sexualité infantile depuis les *Trois essais* et, selon *La psychanalyse des enfants*, la neutralisation progressive du pouvoir destructeur par la libido est l'axe du développement « normal ».

Le point essentiel ne se situe pas ici, même si le poids de ces facteurs n'est manifestement pas identique chez Freud et chez Klein. Le point essentiel est là où Klein le situe, dans la conception de la temporalité psychique. Pour elle, l'angoisse de l'enfant est une angoisse primaire qui persiste inchangée à travers des versions modifiées, tandis que, pour Freud, c'est l'expression régressive d'un désir sexuel passif de satisfaction par le père. Ce qui sépare les deux auteurs est un énorme fossé entre leurs conceptions de ce qui constitue l'infantile, parce qu'ils conçoivent la temporalité psychique de manière différente: Klein considère que l'infantile persiste inchangé et structure la phobie, tandis que le pouvoir destructeur ne peut être contenu par les pulsions libidinales. Le surmoi, en conséquence, augmente sa cruauté originelle, et une projection massive est nécessaire pour protéger le moi de l'angoisse persécutrice. Pour Freud, le fameux rêve est la peinture des fantasmes façonnés par une matrice productive de signifiants, matrice dont le foyer créateur est à situer dans une expérience comprise seulement a posteriori (la scène primitive). Cette différence est loin d'être négligeable, puisqu'elle conditionne la compréhension du fonctionnement psychique dans sa totalité et déterminera par la suite la gestion kleinienne du transfert, avec sa compréhension sui generis de ce qui est signifié par « ici et maintenant ». Meltzer, cité par Bernardi, pouvait ainsi parler de l'« immédiateté de la vie infantile », quelque chose qui pourrait difficilement être formulé dans les même termes par un analyste freudien.

En résumé, si les théories de Klein et de Freud constituent des paradigmes incommensurables, ce n'est pas la comparaison du thème des loups, dans les termes avec lesquels chacun des deux le formalise, qui peut étayer une telle affirmation. Il serait nécessaire d'utiliser les éléments tirés de l'évolution même de la pensée de chaque auteur. Dans son texte, Bernardi suggère différentes manières pour ce faire,

sans réussir à les développer plus avant (du moins le remarquons-nous dans l'article). Une de ces façons réside dans l'idée très intéressante que l'idéal de compréhension du matériel clinique n'est pas le même dans les deux théories. Une autre prend appui sur la notion centrale dans le kleinisme mature – l'identification projective – et propose de la comparer, en termes virtuels, au concept central du freudisme – le refoulement. Mais ce n'est pas notre affaire de réécrire l'article de Bernardi à sa place. Passons à la lecture lacanienne du thème des loups.

Selon moi, la discussion de Bernardi à ce propos n'est pas d'un grand secours. En premier lieu, le texte choisi en référence n'est pas de Lacan; c'est un article de Serge Leclaire, car l'auteur juge « possible de laisser de côté les nuances théoriques entre eux deux » (p. 347). C'est une manière de procéder surprenante, puisque la tâche la plus importante et à portée de main est de comprendre comment Lacan voit les loups. En outre, le fait que Lacan ne parle pas des loups mais d'un processus de resignification de l'histoire du garçon, est en lui-même significatif. Cependant, ceci peut être hors de propos dans la perspective des paradigmes, puisque le paradigme offre un large éventail d'applications et, de ce point de vue, peu importe qui l'applique, l'auteur du paradigme ou son collègue.

Le problème demeure cependant; pourquoi le loup n'est-il, pas en tant que matériel fourni par le patient, l'objet de l'interprétation? Peut-être Lacan aurait-il répondu (c'est une hypothèse) que, comme tel, le loup appartient au registre de l'imaginaire. Ce qui doit être retenu devrait être quelque chose qui ouvre la voie au symbolique. Si tel est le cas, il n'est plus possible de parler d'appliquer le paradigme au même matériel (dans ce cas l'image du loup et le signifiant « loup »). En outre, dans la lecture que Bernardi fait de cet article de Leclaire, seules restent les caractéristiques les plus immédiates de l'interprétation. Ce maigre matériel donne lieu à une brève récapitulation des principes de la psychanalyse lacanienne et c'est à partir de cette énumération abstraite que Bernardi poursuit son article. On a l'impression que la distance entre Lacan et Freud est plus grande que celle qui sépare Freud de Klein, position que confirme un passage page 350:

tandis que le paradigme [freudien] est tout entier dans la restitution d'une histoire et que le paradigme [kleinien] concerne la restitution d'une expérience émotionnelle de base, le paradigme [de Lacan] s'occupe de ce qui ne peut pas être restitué. (Italiques de Bernardi.)

C'est une façon de présenter les choses. Une fois encore, cependant, cette affirmation (que je considère comme correcte dans son principe) devrait dériver logiquement de l'étude du thème de « l'homme aux loups ». En d'autres termes, admettant que le loup freudien est un loup sexuel tandis que le loup kleinien est sadique-oral

(une position qui, comme je l'ai dit plus haut, suscite quelques réserves), ces deux loups sont le produit des fantasmes et des désirs du garçon. Mais le « loup comme signifiant » de Leclaire, dont le noyau significatif est la bouche ouverte en forme de « V », ne se réfère pas à un contenu ou à une représentation, mais à la marque inscrite dans l'inconscient de Sergei par le désir de l'Autre. La conception de ce qu'est un sujet et du rôle des identifications dans sa constitution ouvre la voie à une manière de concevoir et de pratiquer l'analyse qui, peut-être, a pour base des présuppositions inconciliables avec celles de Freud et de Klein. C'est un sujet complexe, que, par manque de place, je laisserai de côté dans le présent article.

Avant de poursuivre avec un second volet de commentaires, je voudrais clarifier un point. L'article de Bernardi est bâti telle une démonstration inductive, comme si la comparaison des interprétations du loup soulevait des problèmes qui devaient rapidement mener à un niveau théorique plus adéquat (la partie intitulée « Paradigmes, des moyens de réfléchir sur le matériel »), aboutissant à l'étude du sous-entendu métapsychologique inhérent à chacune des trois interprétations. Que cette comparaison ne parvienne pas à l'effet promis (puisque, j'ai essayé de le montrer, il est difficile d'illustrer les paradigmes en se servant de cet exemple), n'efface pas le cœur du problème de Bernardi : il y a plusieurs façons de pratiquer et de penser l'analyse, et ce fait exige réflexion. La solution qu'il propose, en recourant à la notion de paradigme introduite par Kuhn, doit maintenant être étudiée afin de tester sa réelle pertinence pour résoudre le problème pour lequel elle est convoquée. Dans ce but, il peut être intéressant de s'attarder brièvement sur ce que Thomas Kuhn entend par « paradigme ».

LE CONCEPT DE PARADIGME SELON THOMAS KUHN

La thèse de Kuhn est présentée dans La structure des révolutions scientifiques. En résumé, il critique l'idée selon laquelle la science progresse grâce à l'accumulation de découvertes individuelles. Il soutient que de telles découvertes ne sont possibles que dans le contexte d'un ensemble de présuppositions, partagé par la communauté scientifique. Ces présuppositions déterminent quels sont les phénomènes pertinents, quelles méthodes doivent être utilisées pour les aborder, quels critères doivent être employés pour tirer des conclusions des observations faites, et ainsi de suite. Collectivement, ces éléments constituent un « paradigme », et l'histoire des sciences est considérée comme la succession des paradigmes ainsi définis.

La question la plus importante, évidemment, est de savoir comment se constitue un paradigme, comment il se développe, et comment il en vient à être dépassé. Du point de vue qui nous intéresse ici,

contentons-nous de nous attacher à la distinction que Kuhn propose entre « science normale » et « science en crise ». Généralement, la science normale, ou la pratique normale d'une activité scientifique, consiste à étendre, peaufiner ou consolider un paradigme déjà constitué: c'est ce que la majorité des scientifiques font la plupart du temps. Ouand une « anomalie » survient, considérée comme quelque chose qui ne peut être expliqué par le paradigme, l'attitude caractéristique des scientifiques est de n'abandonner à aucun prix le paradigme en usage jusqu'alors. On essaje de le ré-articuler d'une manière telle qu'il puisse prendre en compte le phénomène anormal, et ceci réussit souvent. S'ensuit fréquemment une effervescence d'hypothèses, d'expérimentations nouvelles et autres opérations. Quand, cependant, non seulement ce phénomène demeure incompréhensible, mais débouche, de plus, sur d'autres phénomènes anormaux ou hypothèses qui deviennent de plus en plus incompatibles par rapport à ce qui est admis, la crise s'établit et le besoin se fait sentir d'un nouveau paradigme, ce qui peut prendre des décades pour être formulé et accepté. L'ouvrage de Kuhn fourmille d'exemples concernant la physique, la chimie, l'astronomie et les autres sciences naturelles.

Deux thèses de Kuhn nous intéressent plus particulièrement ici. La première affirme l'unité du paradigme tout au long de la période pendant laquelle il est accepté. Sa définition est la suivante :

... ce que j'ai appelé les *paradigmes*, c'est-à-dire les découvertes scientifiques universellement reconnues qui, pour un temps, fournissent à une communauté de chercheurs des problèmes types et des solutions⁸.

Malgré des peaufinages successifs, cette définition reste fondamentalement identique tout au long du livre; en conséquence, il n'est pas conseillé d'utiliser ce terme pour évoquer n'importe quelle théorie importante dans le champ de la science, mais seulement pour celles qui satisfont, entre autres, à la condition d'avoir obtenu l'assentiment unanime de la communauté scientifique dans le champ concerné. En chimie, par exemple, le paradigme associé aux noms de Lavoisier et de Dalton a envoyé aux oubliettes le précédent (le paradigme du « phlogiston »). La même chose s'est produite en ce qui concerne la conception d'Aristote face à la théorie galiléenne du mouvement, et ainsi de suite. Kuhn écrit que

le passage d'un paradigme en état de crise à un nouveau paradigme [...] est, plutôt une reconstruction du champ d'étude basée sur de nouveaux principes, une reconstruction de tout un secteur sur de

^{8.} T. S. Kuhn, La structure des révolutions scientifiques, op. cit., p. 16.

nouveaux fondements, reconstruction qui change certaines des généralisations théoriques les plus élémentaires de ce secteur et aussi nombre des méthodes et des applications paradigmatiques. Durant la période transitoire, il y a chevauchement, important mais jamais complet, entre les problèmes qui peuvent être résolus par l'ancien et par le nouveau paradigme. Mais il y a aussi des différences décisives dans les modes de solution. Quand la transition est complète, les spécialistes ont une toute autre manière de considérer leur domaine, ses méthodes et ses buts⁹.

Bernardi se base sur cette conceptualisation pour caractériser les différentes écoles psychanalytiques. Dans sa conclusion, que je citai cidessus, l'accent est mis sur l'incompatibilité des perspectives freudienne, kleinienne et lacanienne, quand bien même cette incompatibilité n'est que « partielle ». Pour rappel :

chacune d'entre elles reformule le champ psychanalytique tout entier [...]; concernant l'unité et la diversité de notre domaine, nous avons essayé de montrer que les différents paradigmes sont irréductibles les uns aux autres, puisqu'il n'y a pas d'accord entre eux quant aux prémisses générales ou à l'expérience...

Il est évident que le mérite de la notion de paradigme réside précisément dans sa capacité à expliquer le rapport entre l'uniformité et la différence simultanément observée entre les théories examinées, aussi bien que l'impression légitime que Lacan et Klein, en dépit de leurs différences, ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre que le sont Lacan et Rogers.

Mais est-il réellement approprié de parler de paradigmes, au sens de Kuhn, pour présenter la situation actuelle de la psychanalyse? Le problème est loin d'être purement sémantique et parler, comme Bernardi le fait (citant Masterman) de « science à multiples paradigmes », ne me semble pas du tout satisfaisant. Ce n'est pas là un problème purement sémantique car ce qui est en jeu est la catégorie centrale de son analyse. Puisque le paradigme est le générateur de la « science normale », cette dernière n'étant rien d'autre que des applications et des problématisations de celui-ci, la conception même de ce que signifie savoir dépend de la définition du paradigme. Kuhn va jusqu'à soutenir que les scientifiques dont les paradigmes sont incompatibles « vivent » dans des mondes différents, ce qui est une position très tranchée. En aucun cas, aucune des tendances examinées par Bernardi dans la psychanalyse n'a été capable de remplacer ses rivales aussi radicalement que la théorie de Copernic a remplacé celle de Ptolémée. Les

^{9.} T. S. Kuhn, La structure des révolutions scientifiques, op. cit., p. 124.

crises, au sens défini par Kuhn, ne se sont pas produites, et Bernardi suggère même qu'il serait utile qu'elles surviennent (ce qui, en soi, est une indication du fait qu'elles n'ont pas encore eu lieu). Concernant l'affirmation selon laquelle une théorie peut être un cas particulier d'une autre, une théorie plus large, l'examen de l'opinion commune, selon laquelle la doctrine de Newton est un cas particulier de la théorie d'Einstein, est battue en brèche par Kuhn dans un chapitre particulièrement brillant et convaincant de son livre.

Mais les problèmes ne s'arrêtent pas là. Dans l'article cité ci-dessus, Bernardi suggère que l'unité de la psychanalyse ne souffre pas de la pluralité des paradigmes, puisqu'il existe un champ partagé de problèmes, les différences résidant seulement dans les réponses faites à ces problèmes. C'est une idée dont l'élégance séduit et, en des circonstances antérieures, j'ai eu moi-même l'occasion d'adopter une telle position. À bien y réfléchir, cependant, nous voyons que ceci est en contradiction avec la notion de paradigme telle qu'elle est définie par Kuhn. Comme conséquence, et c'est là la seconde thèse qui retient notre attention, le paradigme non seulement détermine la « façon de regarder » le monde, mais aussi quels sont les problèmes pertinents, puisque c'est sa principale fonction. Mais ici nous trouvons une alternative logique: ou bien les problèmes pertinents sont communs - et dans ce cas il y a un seul paradigme qui les définit comme tels - ou bien il v a des paradigmes différents, incompatibles entre eux - et les problèmes définis par chacun d'eux sont, en conséquence, également incompatibles, incommensurables et intraduisibles. L'exemple de la loi de Newton retranscrite dans le paradigme de la théorie de la relativité d'Einstein montre clairement qu'« elles ne traitent pas des mêmes entités », quand bien même les noms de ces entités peuvent être les mêmes (force ou masse, par exemple).

Le texte de Bernardi oscille entre ces deux pôles contraires: tout en mettant l'accent sur les différences et l'incommensurabilité, sa conclusion s'oriente dans la direction opposée. Il existe des indices de cette tension dans le développement très ergoteur, qui débute avec le fait que Lacan et Klein sont convoqués pour réinterpréter le rêve des loups, ce qui suggère que ce rêve est un problème pour les trois « paradigmes », aimantés les uns aux autres d'une manière beaucoup plus forte que s'il s'agissait de protagonistes tels Reich, Koffka et Skinner. Étudiant l'éventuelle interprétation du loup que fait Mélanie Klein, Bernardi va jusqu'à imaginer ce que serait la « scène primitive » reconstruite par ses soins. Ceci est totalement inimaginable dès lors que l'on accepte, avec Kuhn, l'idée des différents « mondes » car, dans le monde de Klein (défini par son soi-disant paradigme), il n'y a pas place pour une « scène primitive », une entité associée au paradigme de Freud (et à son monde). Ergo s'il est possible de faire des hypothèses sur ce que

serait la scène primitive de Klein, ceci constitue une indication très substantielle – en termes kuhniens – que son monde est compatible avec celui de Freud, ce qui nous conduit à conclure qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre ses hypothèses et celles du paradigme freudien. Ceci suggère que la notion même de paradigme peut ne pas être particulièrement bien appropriée pour réfléchir à la diversité/unité du champ de la psychanalyse. Je répète que nous ne traitons pas ici d'une simple question lexicale : un concept a une gamme spécifique d'applications, et le concept de paradigme, puisqu'il inclut certaines orientations et prédicats, en exclut nécessairement d'autres. Dans la postface qu'il écrivit pour la traduction en japonais de son livre 10, Kuhn reprend ce concept central et l'affine en des termes qui clarifient d'autant sa conception. Il dit que, tout au long de son travail, il a utilisé le terme « paradigme » avec deux significations distinctes :

- a) pour désigner la constellation tout entière des croyances, valeurs, techniques, etc. partagée par les membres d'une communauté scientifique donnée durant une période donnée, et
- b) pour désigner seulement un type d'éléments dans cette constellation, à savoir les solutions concrètes des énigmes, ces solutions étant alors utilisées comme modèles ou exemples pour résoudre les problèmes par la science normale.

C'est, sans aucun doute, dans cette seconde signification que se situe l'essence de sa pensée. Il suggère même qu'il y a des écoles (son propre terme) dans les sciences qui abordent le même objet scientifique à partir de points de vue incompatibles. Ceci est rare dans les sciences naturelles; mais ne serait-ce pas fréquent en sciences humaines et sociales? Bernardi, cependant, au début de son article rejette explicitement cette éventualité et, en conséquence, en vient à parler de plusieurs paradigmes psychanalytiques différents.

Il semblerait que la situation actuelle en psychanalyse soit plus complexe que ce que permet de conclure son article, et décrire cette complexité en utilisant le concept de paradigme ne paraît pas aussi éclairant qu'il peut sembler à première vue. D'une part, les divergences théoriques et cliniques sont considérables. D'autre part, l'affirmation selon laquelle la psychanalyse est une en dépit de cette fragmentation est, de toute évidence, acceptable, parce qu'il existe de larges secteurs de similitudes parmi les différentes tendances contemporaines. Je crois que les arguments de Bernardi, qui mettent l'accent sur les différentes manières d'écouter et de réfléchir psychanalytiquement nous proposent une façon très suggestive de voir les choses, même si je ne suis pas d'accord avec les conclusions qu'il tire de ces

^{10.} T. S. Kuhn, La structure des révolutions scientifiques, op. cit., postface, p. 237.

arguments. Pour conclure cet article, je voudrais esquisser brièvement l'orientation que je considère la plus appropriée pour progresser dans l'étude de ces questions.

QUELQUES IDÉES SUR LA STRUCTURE CONTEMPORAINE DU CHAMP ANALYTIQUE

Nous pouvons partir d'une idée basale : il n'est pas acceptable de placer la théorie de Freud sur le même plan que celles de Lacan et de Klein, pour la bonne et simple raison que la première est un élément constitutif des deux autres. Je dis cela sans aucun préjugé quant à celle d'entre elles qui serait la plus conforme ou la plus accordée aux « faits ». Le travail de Freud est constitutif non seulement des théories de Klein et de Lacan, mais aussi de toute théorie psychanalytique pensable ou imaginable. Tout psychanalyste, quand il essaie de penser en termes de processus psychiques qui ont lieu dans l'analyse, est confronté à la représentation que la doctrine fondatrice a donnée de ces processus. Ceci arrive non seulement à ceux qui essaient de fonder et de légitimer une voie originale de pratiquer ou de penser la psychanalyse, mais aussi à ceux qui emploient simplement, dans un registre ou un autre, les concepts et les grandes lignes déjà établis dans un certain système. Maurice Dayan caractérise tout à fait bien cette situation dans son livre L'arbre des styles¹¹, où l'on trouve de nombreuses et diverses idées, très stimulantes pour faire progresser notre discussion. L'une d'elles est que les penseurs qui désirent innover en psychanalyse se trouvent dans une situation différente de celle que vivent les philosophes et les scientifiques quand ils tentent de construire leur propre système ou d'asseoir une réflexion originale. Ceci parce que la psychanalyse a pour paramètres de base certains postulats qui ne peuvent être ni ignorés ni réfutés par les auteurs postfreudiens sans s'exclure euxmêmes du champ déterminé par l'inconscient. En philosophie, chaque système ou doctrine a pour objectif la construction d'un discours vrai sur des objets qui le concernent, mais la chance de toute doctrine ou système d'avoir atteint cet idéal est en principe égale et indépendante de tous les autres. Quand un philosophe en cite un autre ou discute avec lui, la relation est de nature tout à fait différente de celle qui s'instaure quand un psychanalyste se réfère à Freud. De même, un groupe de scientifiques peut proposer une modification du paradigme dans leur champ d'études. Ce faisant, cependant, ils ne rencontrent pas les mêmes exigences que, par exemple, celles qui président à la discussion entre Klein et Freud quant à l'angoisse de « l'homme aux loups ».

^{11.} Maurice Dayan, L'arbre des styles, Paris, Aubier-Montaigne, 1984, p. 52.

De plus, l'établissement d'une nouvelle école en philosophie ou en sciences ne constitue pas en soi un problème dans le même sens que l'avènement d'un nouveau système psychanalytique, parce que la pensée psychanalytique se trouve elle-même circonscrite dans deux dimensions incontournables: les écrits de Freud d'une part, la pratique analytique de l'autre. Ces paramètres déterminent le champ analytique, et tout ce qui ne respecte pas ces limites s'exclura automatiquement de la psychanalyse. Dayan développe tout à fait clairement cette idée dans les termes suivants:

Dans le champ de l'inconscient, la dissidence prend la forme d'une altération fondamentale, principielle et méthodologique, et elle conduit hors de la psychanalyse; de son côté une allégeance sans réserve n'est guère compatible avec le travail théorique. Les faits de style se produisent et se distribuent entre ces deux écueils qu'ils désignent eux-mêmes, quand la « réassomption problématique du discours fondateur » [...] couvre un écart qu'on pourrait dire positif et sans rupture, détermine à nouveau l'objet de l'analyse, mais en y retrouvant, autrement disposés, les principaux prédicats de la chose freudienne¹².

La notion de « style » proposée par Dayan (qui n'a rien à faire avec la façon d'écrire) ne doit pas retenir notre attention pour le moment. Il suffit de dire qu'elle a pour objectif de conceptualiser soigneusement les différentes manières d'écouter et de penser l'analyse. Dans ce sens, Klein et Lacan ont certainement des styles, mais il en est de même pour Kohut, Winnicott ou Piera Aulagnier. Ce qui me paraît intéressant, dans le paragraphe cité, outre l'idée centrale des limites internes du champ analytique, est la suggestion que le discours fondateur de Freud a été repris, problématiquement, maintes fois. Quand ceci se produit, les prédicats fondamentaux de l'objet de la psychanalyse sont réorganisés et repris d'une manière différente, éclairant d'un jour nouveau cet objet.

La difficulté fondamentale de la thèse de Bernardi est, selon moi, qu'il accorde trop de place à ce que l'on pourrait appeler « paradigmes psychanalytiques », quand il suggère que ces paradigmes – puisqu'ils sont incompatibles entre eux – sont équivalents du point de vue épistémologique et clinique. Il écrit :

Reste le problème de la vérité [...]. Nous pouvons parler de vérité ou de fausseté seulement quand il s'agit d'une théorie dont les présuppositions sont acceptées¹³.

^{12.} Maurice Dayan, L'arbre des styles, op. cit., p. 52.

^{13.} R. Bernardi, "The Role of Paradigmatic Determinants...", op. cit.

Cette conception de la vérité, comme se référant à la cohérence interne de la théorie plutôt qu'à la correspondance entre elle et le domaine du réel dont elle est la théorie, fait apparaître les différents systèmes psychanalytiques comme des systèmes philosophiques différents, chacun d'entre eux possédant son propre cadre conceptuel et destiné seulement à l'objet qu'il a pour but d'étudier. Mais ceci n'est pas la psychanalyse et la théorie psychanalytique est nécessairement déterminée par une pratique qui est plus que réfléchie et littéraire. En d'autres termes, les références dans la théorie psychanalytique ne sont pas les objets idéaux construits dans et par un discours logique (comme c'est le cas en philosophie), mais un ensemble de processus psychiques mis en mouvement par la situation analytique et qui, réciproquement, déterminent l'ensemble de cette situation même. Il ne peut y avoir de théorie analytique sans la toile de fond de l'analyse, et il n'est pas d'analyse sans que, du discours du patient, des éléments n'émergent quant à son inconscient, son schéma transférentiel, etc. Ce sont les mêmes phénomènes qui ont conduit Freud à construire sa théorie. et toute réflexion sur l'essentiel de la psychanalyse doit nécessairement avoir un rapport avec la façon dont la théorie freudienne en parle, avec pour résultat que la théorie freudienne devient ipso facto le point de départ pour ses successeurs et rivaux.

De plus, il est de fait, dans le champ psychanalytique, que la pratique, comme la théorie qui vise à lui donner forme, se présentent elles-mêmes sous le signe de la dispersion. Si l'hypothèse du paradigme paraît insuffisante à rendre compte de la dispersion, quels autres concepts pourraient être utiles pour déterminer le cœur du problème? En premier lieu, on devrait rappeler que ni le travail de Freud ni la pratique psychanalytique ne sont des entités monolithiques; les deux sont constitués de ce que Dayan nomme « distances internes¹⁴ ». Dans le cas de Freud, ces distances sont bien connues : vus sur une coupe synchronique-transversale ou vus sur une coupe diachroniquelongitudinale, ses concepts et hypothèses ne présentent pas une articulation parfaitement lisse et nette. Il y a toujours quelque chose d'un peu « à côté de la plaque ». Ce fait permet à l'analyste qui cherche à construire de nouveaux concepts théoriques ou des hypothèses d'avoir à sa disposition un large éventail de choix, moyennant quoi Freud lui servira de référence. Je ne déclare pas proposer quelque nouveauté particulière en disant que le Freud de Lacan n'est pas le même que celui de Hartmann ou de Piera Aulagnier. Chacun de ces auteurs a choisi dans le corpus fondateur les idées et les modèles qui ont été, pour lui ou elle, les meilleurs outils de réflexion.

^{14.} M. Dayan, L'arbre des styles, op. cit., p. 54.

Cette hétérogénéité est renforcée par les résultats de deux autres choix: comment le discours freudien sera abordé, et quels problèmes cliniques vont être soulevés dans la discussion. Pour le premier point, il n'est pas indifférent que l'auteur postfreudien prenne en charge une réinterprétation plus ou moins cohérente d'un texte de Freud, ou bien qu'il se limite à extraire de son texte certaines orientations pour aborder le matériel en cause : en d'autres termes, soit il préfère suivre le mouvement interne de la pensée freudienne, soit il travaille avec les résultats de ce mouvement, c'est-à-dire les concepts qui l'intéressent. Une illustration intéressante de cette alternative se trouve dans la comparaison de la manière dont André Green et Heinz Kohut ont étudié le problème du « borderline » ou des structures narcissiques. Green articule son concept d'état-limite en prenant en compte une série d'exigences de la métapsychologie classique que Kohut élimine sans la moindre cérémonie, arguant que cette métapsychologie, dirigée comme elle l'est vers les pulsions, est inadéquate pour explorer le territoire du moi.

Quant au second point, s'agissant de ces auteurs qui ont créé leur propre système, les objets cliniques vers lesquels se concentrent les efforts de réflexion sont habituellement différents de ceux qui avaient tendance à attirer l'attention de Freud, c'est-à-dire le champ des névroses et le complexe d'Œdipe. À peu près jusqu'en 1932, Mélanie Klein s'est essentiellement intéressée aux névroses obsessionnelles et aux phobies de l'enfant; il est significatif qu'elle présente fondamentalement sa contribution, bien qu'originale, comme un approfondissement des idées de Freud. Avant 1932, il n'existe pas de pensée authentiquement kleinienne. Ses points de divergence avec Freud tournent autour des questions pour lesquelles Freud a déjà proposé une première élaboration : le complexe d'Œdipe, le rôle de l'agressivité et de la libido, les objets partiels et totaux, et le poids plus ou moins important à accorder aux différents mécanismes de défense. Concernant chacune de ces questions, Klein avait déjà une réponse de son cru, mais, du point de vue qui m'intéresse ici, ceci ne caractérise pas des questions sans rapport ou en opposition avec celles de Freud. C'est seulement quand elle s'est davantage intéressée à la dépression et aux psychoses qu'elle a élaboré des concepts qui sont finalement distincts de la théorie classique. Ici je me réfère non seulement au concept de l'identification projective mais aussi, comme Bernardi le note, aux points de vue « positionnel » et « spatial » de sa métapsychologie, qui n'ont d'équivalent dans aucune des trois ou quatre métapsychologies développées par Freud.

La même chose vaut pour Lacan quant à la paranoïa, pour Kohut en ce qui concerne les pathologies narcissiques, etc. Ces modalités cliniques, jugées inabordables avec les seules notions freudiennes, ont confronté les analystes à des questions pratiques et théoriques qui sont, selon moi, les plus puissants stimuli pour la formation des systèmes actuellement utilisables, y compris les questions pratiques telle que la manière de s'y prendre avec les résistances, la forme et le contenu des interprétations et la façon de se débrouiller avec le transfert et le contre-transfert. Les problèmes théoriques sont aussi présents ici, tel celui de la nature des composantes du psychisme, la relation à établir entre elles et les résultats de leurs opérations, la place et le rôle de ce qui est infantile, du désir, de l'angoisse, etc.

Pourquoi alors ne pas considérer ces systèmes comme des paradigmes au sens de Kuhn? Il y a, selon moi, trois types d'arguments:

- a) le fait qu'ils existent côte à côte dans la psychanalyse contemporaine, dans le monde entier, même si certains sont considérés comme prééminents et d'autres secondaires, en fonction du contexte culturel et de l'influence institutionnelle.
- b) le fait que seul le travail de Freud répond aux exigences du paradigme telles que Kuhn les définit (et encore avec quelques réserves). Jusqu'à aujourd'hui, la psychanalyse n'a pas subi de « révolution scientifique » (au sens de Kuhn) qui aurait nécessité un bouleversement radical dans les paradigmes. Les écoles, tendances, doctrines ou tout ce qu'on voudra de ce genre, sont sans aucun doute hétérogènes, mais toutes maintiennent, avec le travail de Freud et sa manière de pratiquer l'analyse, une relation de dialogue et de référence qui n'a pas d'équivalent dans les autres disciplines. Les éléments centraux du paradigme freudien restent les éléments centraux de chacun des autres systèmes (interprétation, enfance, inconscient, transfert, résistance) même si des éléments originaux ont émergé dans chaque système (très clairement exposés dans l'article de Bernardi), tandis que certains éléments du système initial ont vu leur rôle sensiblement modifié, le plus manifeste étant le cas de la sexualité.
- c) le fait que ce n'est pas pareil d'être Mélanie Klein, Jacques Lacan ou W. R. Bion et d'être un lacanien, un kleinien ou un bionien. Si ces derniers sont proches de ce que Kuhn désigne comme des « scientifiques normaux », des gens qui se consacrent à des recherches déterminées par le paradigme dominant, ils circulent comme tout autre psychanalyste à travers ces divers systèmes et doctrines un fait qui, disons-le une fois de plus, n'a pas de parallèle dans les autres disciplines. Tout analyste est soutenu par sa propre pratique de l'analyse, qui en principe lui permet de voir in vivo tous les phénomènes qui sont à portée de la psychanalyse, et qui ont conduit ses prédécesseurs à établir différentes tendances à l'intérieur du champ analytique. Dans sa propre pratique, et dans la littérature psychanalytique, il cherche une sorte d'inspiration qui n'est comparable à nulle autre. Si l'on pouvait oser une comparaison, ce serait, dans une certaine mesure, en se réfé-

rant à ce qui arrive en musique ou dans l'art, comme le suggère Dayan. La « rumeur en toile de fond » du discours analytique, de ce que nous apprenons et enseignons, est composée de fragments issus de différents systèmes, même si l'un ou l'autre d'entre eux peut paraître plus approprié au type de pratique interprétative qui fait de chacun de nous un analyste unique. Il est évident que cette pratique est codéterminée – mais seulement codéterminée – par l'analyse personnelle, par l'enseignement et le contrôle qui ont marqué tout un chacun et engagé les uns et les autres, d'une manière plus ou moins singulière, dans telle ou telle école. La pluralité dans le champ, cependant, tend à être considérée non comme un signe de décadence mais comme une marque de vitalité.

En résumé, à l'exception du travail de Lacan, qui constitue peutêtre le seul système postfreudien qui puisse à juste titre être appelé un nouveau paradigme (mais il est impossible d'étudier cette hypothèse pour le moment), les différentes manières générales de penser et d'exercer la psychanalyse ne peuvent être dénommées à proprement parler paradigmes, au sens défini par l'inventeur du concept. Si un terme inventé par Kuhn doit être employé, il semblerait préférable d'utiliser celui de « matrice disciplinaire », proposé dans la postface de 1969. Le terme matrice est compris ici comme le point focal générateur d'hypothèses complémentaires et de problèmes à étudier. Mais peut-être devrait-on totalement abandonner la terminologie suggérée par Kuhn pour l'histoire des sciences naturelles, cédant à l'évidence que la psychanalyse n'est pas une science comme celles pour lesquelles cette notion peut être appliquée. Il semblerait préférable d'essayer de discerner aussi clairement que possible, comment la dispersion des perspectives théoriques et cliniques est structurée en psychanalyse. Autrement dit, il serait plus avisé de dégager une épistémologie régionale de la psychanalyse qui rende justice à la pluralité observée dans notre domaine, une pluralité qui n'a d'équivalent ni dans les sciences naturelles ni dans l'histoire de la philosophie.

BIBLIOGRAPHIE

- R. Bernardi, "The Role of Paradigmatic Determinants in Psychoanalytic Understanding", International Journal of Psychoanalysis, no 70, 1988.
- M. Klein, Envie et gratitude et autres essais, trad. de l'anglais par V. Smirnoff, avec la collab. de S. Aghion et M. Derrida, Paris, Gallimard, 1968.
- T. S. Kuhn, La structure des révolutions scientifiques, Paris, Champs Flammarion, trad. de l'américain par Laure Mayer, 1983.

120 Renato Mezan

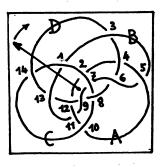
- R. Mezan « Para Alem dos Monologos Cruzados : Klein, Lacan », in A Vongança da Esfingé, São Paulo, Brasiliense, 1988.
- M. Dayan, L'arbre des styles, Paris, Aubier-Montaigne, 1984.
- A. Green, « O Conceito do Fronteiriço », in Sobre a Loucura Pessoal, Rio de Janeiro, Imago, 1988.
- H. Kohut, Preface to The Restoration of the Self, Connecticut, International University Press, 1977.
- J. Allouch, «Un pas ou deux dans l'abord de la paranoïa », in Un siècle de recherches freudiennes en France, Érès, Centre Pompidou, février 1986. Une idée similaire était développée dans mes cours à l'université catholique de São Paulo de 1985 à 1987.

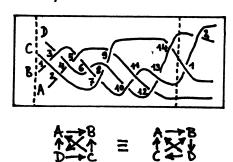
Destresses étonnamment monotones et lasses 1

Chers amis,

Rule tinage, dure nécepité, la séance du 18177-est lourde en topologie. En infroduction, "quatrone", "noeuds borroméens té-traédriques", tore et borroméité "nous posent bien des questions. En voici quelques-unes.

"Je me sus épuise pendant quarante-huit heures à faire ce que j'appellerai une quatresse", nous dit hacan - D'où procède cot épuisement? D'û se lirent les conséquences de cette exhaustion sus-rendue après deux pours seulement? Nous ne sommes pas sur ces points totalement saws hypothèses. A considérer les deux premiers demins de cette séance, il s'agricul de possor d'une forme polaire à une forme tresse ".

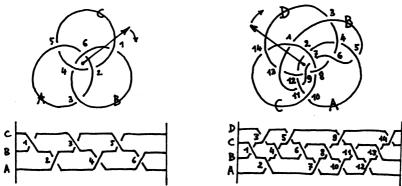




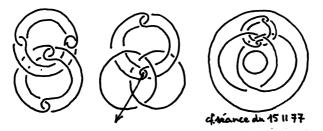
Le principe de cette frans formation se prouve indiqué en clair dans la séance même : " partir d'un point qui sectionne les entrecroisements d'une façon appropriée", mais "il se pont que les choses soient telles qu'à partir d'un de ces points on re trouve pas mayen de faire la trosse". Les interrogations de facan parteraient-elles sur la façon appropriée?

1. Not remerciements vout à Louise de Vilmorin pour le fibre et a Franpois Bamson pour le contenu. 2. Léninaire: "L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre".

Si c'est cela, rien de plus simple: les "points qui sectionnent.". sont les ancêtres des fils palaires, ceux-ci passant par la zone commune aux dif férents ronds dans la "ruise à plat".



Soit, mais une telle réponse prend le problème bien loir de sa racine : pour une même chaîne, il arrive que telle présentation n'offre pas de 'points communs' d'où sectionner les différents konds, on encore que telle autre, malgré des points communs amène à des retours en exrière dans le fraçage de certains de ses brins.



Examiner les choses plus en profondeur nécessiterait au moins de préciser ce qu'est une trasse, comment cela se desnine, ce qu'est un til palaire", cad comment se défermine le choix des poles. Berait - ce la la cause de l'épuisement en question?

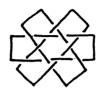
— On lit ensuite qu'il y aurait "la tresse", calle qui est au principe du Noeud Bo." (au bout de six manoeuvres, en retrouvres) qui, "chose curieuse, n'est pas visualisé immédiatement" bien qu'il respecte "le principe dont découle la Noeud Bo., à savoir au-dessous de celui qui est au-dessous, au-dessus de celui qui est au-dessous, principe qui dans la chaîne à quatre s'appliquerait également au rond (la banane') qui noue trois autres empilés solon une disposition Noeud Bo.

Pour ces cas spécifiés, remarquons que nous pourrions également faire

[181-3]

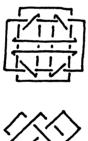
valoir un principa d'alternance qui règlerait alors frès bieu aussi le tragage des ronds : alterner sur et sous à chaque croisement (en choisissant bien sûr l'alternance qui noue et non celle qui empile).







Il r'empêche que ni l'un, ni l'autre de ces 'principes 'ne sont généralisables à l'ensemble des "nocuds borroméens": ils ne notent pas le 'caractère borroméen'. Déjà pour les "nocuds borroméens" à





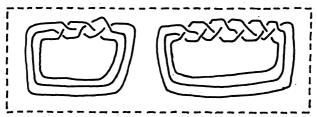




trocs, ils ne s'arrient ni nécessaires, ni suffisants et ils ne sont pas darantage applicables-si on l'avait imaginé-aux seules chaînes à nombre minimal de crossements (6 pour 3 ronds, 14 pour 4, 20 pour

5...): conq ronds déroge déjà.

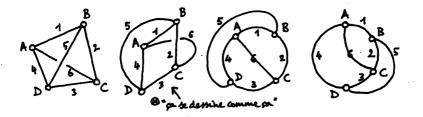
Que la topologie permette de faire un principe avec ca quine se vérifierait que dans quelques cas très singuliers nous interroge ici sur un de ses possibles fonctions: faire primer la structure sur la firme "d'une façon orienté ou très minimaliste", mais revenons à notre question: qu'est-ce qui fair dire à Lacan que le noeud borronnéen à douge croisements n'est pas inmédiatement visualisable? De quels présupposés se nouvrit catte affirmation! Peut-être ne faut-il voir la qu'une remarque des plus ordinaires:



visualiser dix est ou non immédiat, visualiser douze ne l'estres. Maintenons quand même cette question ouverte.

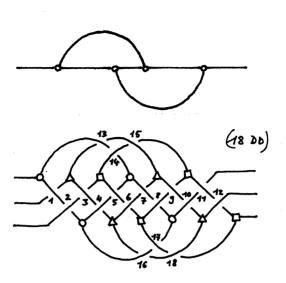
Autres difficultés:

Il est dit plus loin: "Cette tresse à quatre, visualisable pour autout qu'elle est nuise à plat, rien n'empêche de la supposer dans l'espace, completement suspendue". Et aumitôt après: "J'ai passé une autre époque à essayer de mettre en fonction un autre type de nœud borroméen, c'est à savoir celui qui se férait obligatoirement dans l'espace puisque ce dont je partais, ça n'était pas du cercle comme vous le voyez là càd de apple qu'on met d'habitude à plat, mais de ce qu'on appelle un tétraèdre." A la suite encare: "Tresser avec les quatre faces est tout à fait difficile, impossible, il faut les six arêtes pour faire un tressage correct." Ces "nocuds borroméens fétraèdriques "seront donc un tressage d'arêtes. Si l'on ne tient pas compte des croisements du tressage, croisements que les tressages de têtraèdres parta gent avec les tressages de ronds, pourquoi dire de ces nouveaux nouages qu'ils se féraient "obligatoirement dans l'espace"?



A devoir prendre un tétraèdre par ses arêtes, ne devient-il pas lui aussi "qqch qu'on met d'habitude à plat", tout comme le carcle?





_ hutre interrogation: en passant des cercles aux féhaèdres noués borroméennement, que devient-le "couper un "qui libère tous les autres? Parmi les nombreuses réponses, laquelle retenir et pourquoi? Déjà: 'comment couper'? On peut bien sûr imaginer que les coupures nes n'intéressent qu'un seul tétraèdre mais s'agit-il alors de couper: une arête, n'importe laquelle? [cf. larenthèse D]:

[Partons d'une structure plus simple que le tétraèdre, on obtient de la façon suivante une forme circulaire qui peut être nouée" avec d'autres.



Si l'on ajoute des arêtes et des sommets, on arrive au tétraèdre qui peut alors prendre une forme où couper n'importe quelle arête libèrera l'enchaînement.



10

[181-6]

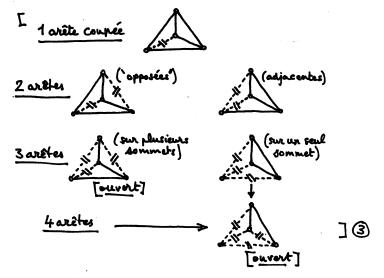
-ou bien une arête, pas n'importe laquelle? [Cf. Parenthèse@]:





] 2

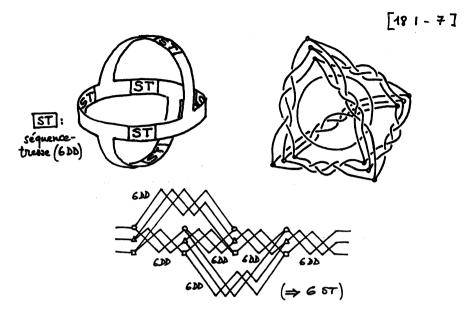
- ou enara plusieurs arêtos, qu'elles soient désignées [Cf. Parenthèse () mais en groupant les arêtes par deux, par trois Jou non [Cf. Earenthèse () ci-dessous:



Voila différentes possibilités de "nouer borroméennement" or sur comment eouper, Lacan ne dit rien. S'est-il posé la question? L'a-t-il trouvée non pertinente? A-t-il jugé que le 'caractère borroméen' des tétraèdes n'appelait pas de définition fondamentalement nouvelle par rapport à colu des cercles, à savoir trancher (ou ia retrancher) un quelconque pour que les autres soient libres?

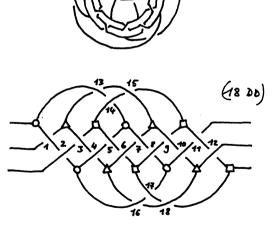
S'interroger à ce propos donne capendant une meilleure idée des modes de novage entre tétraèdres et ouvre du même coup la possibilité de concervir des quantités de "noeuds borroméens tétraédriques" non comor-

Parmi ceux - a', notre préférence va vers celui qui place en équivalence `couper une arête sur chacun des frois tétraédres et `couper tois arêtes nonadjacentes sur un quelconque d'entre eux . En voici trois présentations:



Mais ce n'est pas le nouage de la séance du 18 1 que voici, lui, sous ces deux fermes déjà :

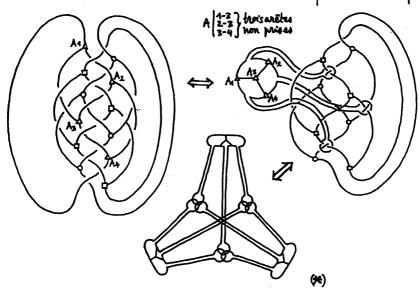
> P. Soury -Texte 70.



— Question: si ce novage est un choix, sur quelle base a-t-il été retenu? Proposons une réponse en empilant:
"un type de noeud qui se ferait obligatoirement dans l'espace",
"six arêtes pour faire un frenage correct",
- et "quatre soules",
que nous noverons avec cette conclusion: "de cette fresse qui est basale

dans l'opération de ces noeuds borroméens tétraédriques auxquels je me mis attaché sans y parvenir complètement, j'aimerais que vous triez une conclusion, c'est que même pour les télhaidres en question on procé de par une mise à plat-pour que ce soit clair, il faut la mise à plat dans l'occasion sphérique-pour qu'en touche du doigt si je puisdire que les croisements en question, les croisements téhaédriques sont bien du même ordre à savoir que le tétraédre qui est en dessous, le troisième tatraédre passe en dessous st que le tétraèdre qui est en dessus, le feoirième tétraèdre passe en dessus, c'est bien à cause de ga que nous en sommes encote la au noeud borroméen. Ce qu'il y a de facheux pourtant, c'est que même dans l'espace, même à partir d'un présupposé spatial, nous soyons contraints aussi dans ce carlà à supporter puisqu'en fin de compte c'est nous qui supportons, à supporter la mise à plat- rême à partir d'un présupposé spatial, nous sommes forcés de supporter cotte mise à plat sous la forme de 99ch qui se présente comme une sphère ". Represens:

1 "... obligatoirement dans l'espace ": cf. p [181-4] mais l'attente de Lacan, à l'évidence, est que ses téfraèdres de présentent sphériquement. 2 " six arêtes...": au juieux le nouage proposé par Lacar et Soury en intéresse directement trois. "Six "veut sans doute faire entendre qu'en

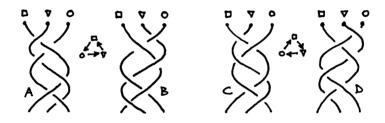


tel tressage se doit d'intéresser toute la structure! Mais intéresser toute la structure, qu'est-cedire? Ces novages sont susceptibles d'intéresser un nombre variable d'arêtes: si trois arêtes suffisent le 181, le tétraèdre changerait-il de structure selon le nouage Nous vous laissons par ailleurs imaginer le nombre considérable d'agen-cements toriques 'que permet ce derhier dessints, ne serait-ce qu'à s'ar-

[181-9]

rêter an tre à quelques trous , trois ou quatre par ex. 3 " quatre boules": "boule "vient illustrer " mire à plat sphérique" mais comment compter quatre? Si "la tresse est basale dans l'opération des noeuds borroméens tétraédriques", pour compter quatre boules, il faudra compter quatre tresses. La, nous saisissons mal la raison de ce 2° et pas davantage l'incidence qu'aurait sur la suite le nombre de boules. Il est vraisemblable que, la gymnastique topologique n'étant passon fort, Lacan n'aura pas fait it i ses exercices lui-même, d'où son emborras final.

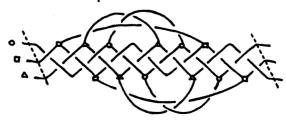
Juste un moteur ce 'compter quatre'. Laissons de côté tout esprit de système pour seulement remarquer que voici quatre tresses, A, C, D:



Nous passons de AāB (ou de CāD) par'rabattement du rond V'et de AāD (ou de BāC) par'retournement du plan'; ces quatre tresses n'eufont qu'une. Si l'on crée un composé bresse + tétraèdre ; la shucture du téhaèdre ra pouvoir empêcher la manoeuvre rabattement de rond'et nous pourrons supposer que nous avons deux "noeuds borroméens tétraédriques. Si l'on s'interdit le 'retournement du plan', nous pourrons alors sans doute en compter quatre. El reste qu'en l'absence d'une problématisation suffisante, ces considérations n'ont que peu de valeur.

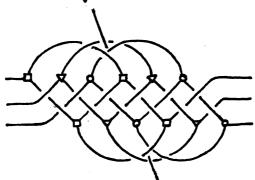
4 enfin, notons encore que le "pour que ce soit clair il faut une mise à plat sphérique" de la conclusion place l'abservateur au centre de la sphère.

— Nous clôturerons nos questions sur la consistence des noeuds borroméens tétraédriques avec la "tresse fondamentale" (deux sequences tresse, douge croisements): 'fondamentale', à quel titre ? Elle va certes pernettre une répartition alternée des sommets et des crossements sur la tresse équatoriale mais il est évident que cela ne



constitue pas une nécessité de structure pour les nœuds borroméens téfraédriques. Cf. dessin c'-dessus. Conclusion. Il y a des quantités de "nœuds borroméens tétraédriques"et la nœuage du 18 I n'est qu'un mode parmi bien d'autres. Il se prête mal à des généralisations et nœus pensons avoir mis en évidence quelques -unes de ses singularités.

— Il est grand temps de nous demander à quelle attente viendrait répondre ce nousge, ce nousge du 18 1. Réponse: "Il est sur les boules manifeste que la tresse fondamentole, celle qui s'entrecroise douze fois, il est manifeste que cette tresse pudamentale fait partie d'un tore, exactement ce tore que nous pouvons matérialiser comme caci, à savoir au niveau de la tresse à douze, et que nous pourrions d'ailleurs aussi bien matérialiser au niveau de œci cai la tresse à six. A la vérité cette fonction du tore est tout à fait manifeste au niveau des boules que je viens de vous remettre parte qu'il n'est pas mois vrai qu'entre les deux petits triangles, si nous faisons passer un fil polaire, nous aurons exactement de la même façon un tore car il suffit de faire un frou au niveau de ces deux petits triangles pour constitué du même coup un to-



re. C'est bien en quoi la tituation est homogène dans le cas du noeud borroméen tel que je viens de le désigner ici, est homogène entre ce noeud borroméen et la fétraèdre. Le y a done goch qui fait qu'il n'est pas moins vrai pour un tétraèdre que la fonction du tore règle ce qu'il y a de nodal dans le noeud borroméen. C'est un fait qui n'a structement jamais été aperçu, c'est à savoir que tout ce qui concerne le noeud borroméen ne s'articule que d'être terique".
Voila qui s'appella parler mais ni tout cela indique qoch et une homogénéité de vituation, c'est d'abord colle du tore et de la sphère. Elle a sa valeur puisqu'elle nous permet à présent de conclure.

La question du fil polaire n'étant pas problématisée et une sphère ne manquant à priori pas de pôles (cf. le dessin de la chaîne à

[181-11]

quatre du 15 11, p [181-2], n'importe quel nouage (buroméen ou non) pouvant par ailleurs faire l'objet d'une mise à plat spécique, il n'est sans doute pas impossible de soutenir que la fonction du tere, attrapée par un fil polaire, règle ce qu'il y a de nodal dans le noeud borroméen, y compris pour "un" tétraêtre.

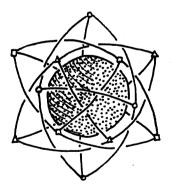
Mais là, suspense:

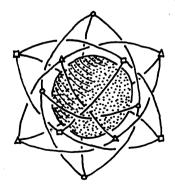
- règle ce qu'il y a de nodal, y compris pour un tétraèdre ... pris avec deux autres dans un nouage aussi suigulier que celui du 181, où nous pouvous, dans une présentation donnée, faire passer un fil po-laire "par les deux petits triangles". Ce nouage devient abrs un cas de figure sur mesure supportant mal la généralisation, mu bien

- règle ce qu'il y a de nodal, y compris pour un tétraèdre - stop. Prais prise selon ce point de vue, la "fonction du tore "ne "règlerait"-elle pas "ce qu'il y a de nodal "pour n'importe quel "nocud ", borromé en ou non, et y compris pour l'absence de nocud que vient énoncer le nocud trivial?

taisons une pause pour ceux qui auraient - et nous les comprenons-sauti les premières pages :

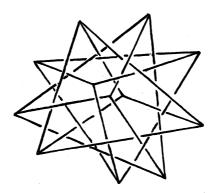
— Voici deux présentations qui différent par le trajet d'un 'arceau polaire (une des arêtes) d'un des létraidres. L'une et l'autre répondent





elles à l'attente du 181? Par ailleurs la "tresse fondamentale "et les "triskels polaires "peuvent-ils mélanger du trenage of et du tressage of tout en conservant à l'ensemble son caractère borronnéen?

— Voici trois tétraédres noués borroméennement. Où ferriez-vous pasder votre fil polaire pour que le tere règle ce qu'il y a de nodal dans ce noud borroméen ?



_ Voici un tableau notant les arêtes prises dans des novages à n tétraé-

trêtes engagées	1	2.	3	4	5	6
Façons de fressor	1	2	4	2	1	1

dres. Valideriez-vous, à ne considérer que le nombre des arêtes engagées dans le tressage, qu'il y a une façon de nover une arête, deux façons de nouer deux arêles, quatre façons d'en nouer trois, deux façons d'en nouer quatre, une façon d'en nouer aing et de même pour six?



Reprenons donc notre fil: que faire de ces tétracdres, de ce noud qui ne s'articulerait que d'être torique?

En viendrions - nous à pousser les choses plus loin? A prendre le 18 Janvier comme stade zéro de la question? A faire de ces trois tétraidres un cas-princeps? A ther quelques conclusions, enparticulier celles que propose la séance elle-même ... A défaut, le '-princeps'ne vaudrait pas gd chose et cela rendrait le 'cas' mullard.

Essayons prièvement: Quels sont les éléments en présence? Parordre d'entrée en saine: sorroméen, tétraèdre, sphère et tore.

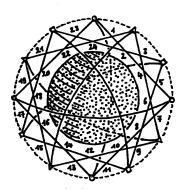
_ sphère et tore : le tre peut être conçu comme une boule haversée parem fil cad comme une sphère marquée de deux pôles.

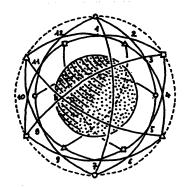
_ tétraédre et borroméen: avec le tétraèdre, nous sommes "obligatoirement dans l'espace "mais retirez les faces de trois tétraèdres "en conservant les arêtes, fressez ensuite celles - ci torroméennement et constates avec étonnement que "même avec des tétraédres, nous sommes encore la au Noeud Bo".

- sphère et tétraèdre: pour la sphère, choisinez la ni trop grone, ni

[181-13]

trop petite car le point délicat va être de lui confectionner un équateur en tétracdres tressés façon "fondamentale". Four cela, il faut tren choisir ausni son tétraèdre. A le prendre trop carre, vous obtiendriez certes un poeud borroméen tétraèdrique mais pourvu d'une double "tresse fondamentale". Pour obtenir la tresse simple, le rhombe con-





vient mieux. Il devient ainsi patent que pour un tétraèdre également le tire va régler ce qu'il y a de nodal dans le nœud borronéen.

Voilà, mais pas à pas, avec la sphère, le tore, le tétraèdre et le borroméen, en nous appuyant sur les indications topologiques fournies le 181, ne serions-nous pas en train de desniner le diagramme d'une quatresse (Cf. p [181 - 1])? Articulation après articulation, lacan ne serait-il pas en train de répondre à sa question de départ sur la quatresse?

Sph. Tore
Tetr. Borr.

Sur cette lancée, il sot clair que nous pourrions également traiter des nouages à quatre tétraédres et découvrir ainsi un autre fait qui na jamais été aperar, à Javoir par ex. que tout diagramme ne s'articule que d'être tétraédrique ... il serait alors devenu évident pour tous qu'une pareille topologie fonctionne à l'estime autant qu'elle fictionne à l'estome, sans régles définies, sans espoir de généralisation. Comment montrer nulux le piètre topologue qu'est Jacques Lacan et l'illusion dans laquelle se trouvent les ténants d'un hiscous qui voudrait se supporter d'une telle topologie.

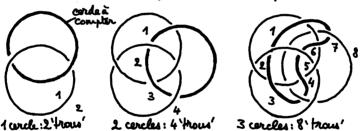
Piètre topologue, fopologie peu fiable et non systématisée: tout celantes qui voudrait se supporter d'une telle topologie.

Piètre topologue, fopologie peu fiable et non systématisée: tout celantes qui restable. Topologie non systématisée et même parfois monifestement fautive convoquant une suite d'objets topologques au que des services qu'ils sont supposés pouvoir rendre face à tel ou tel problème de formalisation d'une question pour la régchanalyse: que dire d'autre de la "topologie la carnienne"? de l'usage fait ici de la topologie?

[181-14]

Mais à re par faire des tétraedres du 18 1 un cas-princeps, il nous faudrait du moins pouvoir dire à quel problème pour la psychenablyse de confronte ce "faire une quatresse "qui épuise Lacan et ouvre sur ce soi-disant nouage obligatoirement dans l'espace, borroméen pour mieux s'articuler d'être torique. Il nous faut bien convent que nous calons tur l'énigme posée par ce rébus. Il est des temps, que voulez-vous, où l'on cherche plus qu'on ne trouve. Le hic de ce tore, c'est d'être ici une mise en facteur-les spécialistes de charades vous le confrimeront-dure à suer, insurager, une roi rude à utiner; ni ruse, ni posture, du moins nous le supposons car cela peut se vérifier: lorsqu'il le faut, Urit noir-les spécialistes de Duchant vous le diront. Voila une solution, elle est locale et sans doute unique, elle est susceptible de réunir un tore, un deuxième, un froisième de charade et un Duchant mais à un niveau supposé cette fois de formalisation, quels seraient les principes d'une congruence entre topologie et psychanalyse? Nous aurions peine à le dire.

La récréation, elle, rient à point nommé pour conclure avec un jeu tiré de cette séance du 181, 'la corde à compter les trous!



Soit donc, à partir d'une projection donnée, une division pardeux de l'espace', des 'espaces' par une 'corde 'qui produirait chaque fois un "nouage borroméen" à (n+1) rands.



Vous continuerez vous-mêmes.

Si cela offre un appui plus solide à cet 'être, torique 'le 181? Assurément un rameau sur l'arbre généalogique des borro méens mais pour le reste, point d'interrogation. EZ Deux psychanalystes, fort respectés de leur profession et très respectueux de leur rencontre régulière, auraient quitté la torpeur de leur cabinet et après le dur labeur d'une harassante journée, se seraient retrouvés dans un p'tit troquet près des Arts et Métiers, à cette heure du jour où la force du soleil commence à décliner et annonce la fraîcheur de la soirée.

Attablés à la terrasse, ils goûteraient ce délicieux moment et ce repos bien mérité. Bien qu'ils aient projeté, comme d'habitude, de parler d'autre chose et de changer de sujet, ils ne pourraient s'empêcher, tout en sirotant, à petites gorgées, une Suze bien fraîche et tout en tirant, par petites bouffées, sur un La Paz acheté, là-bas, tout là-bas, spécialement en Amérique latine... ils ne pourraient s'empêcher, vous dis-je, de deviser encore et encore sur cet épuisant métier.

Il y aurait aussi, dans l'arrière-fond du bistrot, un vieux juke-box, placé de guingois et un tant soit peu déglingué qui égrènerait une célèbre rengaine chargée tout particulièrement de nostalgie pour le plus âgé d'entre eux, ramené petit à petit, par l'air et les paroles, au temps de ses premières freudaines, à l'époque où il prenait encore le métro.

Il aurait passé sa main dans ses cheveux pas mal blanchis sous le harnais, vu son âge respectable, et se serait adressé au plus jeune qui appartenait, visiblement, à une autre génération.

♦ - Est-ce que tu ne trouves pas que certaines écritures lacaniennes ont vieilli ou pour dire les choses plus directement, qu'elles ne sont plus à la mode, comme si elles étaient datées, très liées à l'époque où elles ont été produites ?

LE POINÇONNEUR DES LILAS



On pourrait dire que le temps leur a fait perdre la force et le tranchant qu'elles avaient au moment de la trouvaille, elles se seraient usées en quelque sorte, soit qu'une nouvelle avancée théorique de Lacan les fît passer à l'arrière-plan, soit qu'elles aient fini par perdre, à l'usage, leur valeur opératoire.

Regarde, par exemple, ce... ce... je ne sais pas trop comment le nommer, si on peut appeler ça un signe ou un opérateur ou tout autre chose... enfin, ce fameux poinçon, on n'en entend plus beaucoup parler par les temps qui courent, pourtant, dans la période des années 1960-1970, la formule du fantasme: \$ \dip a ne cessait d'être serinée à tout bout de champ... ça faisait fureur et même quelques ravages, aussi!

- ◊ Je dois dire que je vous trouve un peu amer avec votre ton passablement désabusé. Il perce dans vos propos comme une pointe d'ironie ou de dérision. Vous êtes sûrement fatigué ou surmené, vous devriez vous arrêter quelques jours...
- ♦ Non, non, c'est plutôt une question de lucidité. On ne peut pas esquiver ce problème et le traiter avec désinvolture. Ce ne sont pas tes impressions sur ma petite personne qui feront avancer la chose. J'ose insister, je reviens à la charge : considères-tu que l'écriture du poinçon tient encore le coup ? Est-ce qu'avec le recul que l'on peut avoir maintenant sur toute l'œuvre de Lacan, cette formalisation n'apparaît pas précaire ?
- ◊ C'est vrai que parler d'un opérateur qui prend un coup de vieux et qui tombe en désuétude, ça ne va pas de soi et c'est même extrêmement paradoxal. En aucun cas, la consistance d'une doctrine ne peut être soumise à des effets de mode.

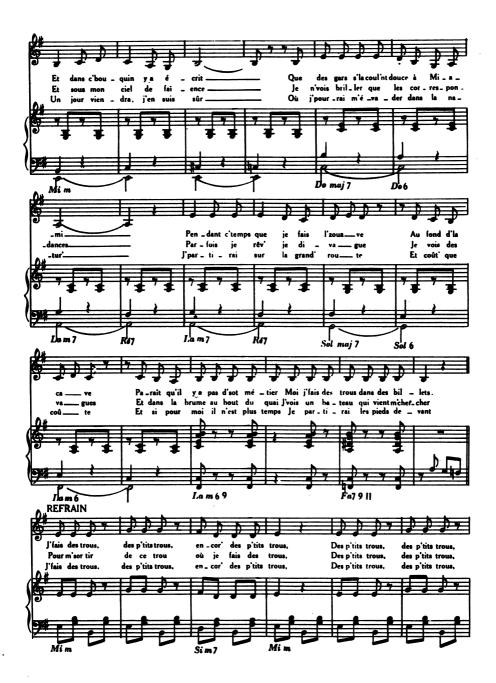
Imaginez qu'on dise la même chose d'une opération telle l'addition ou la division !

Là, pour le coup, une théorie dont la validité exige qu'elle prétende à l'universalité du concept, quels que soient les lieux et les périodes de son application, en prendrait un sacré coup. Supposez qu'on invalide les signes + et : en les déclarant caduques et périmés...

♦ - Voilà, en effet, un type de problème auquel on est confronté lorsqu'on se laisse interroger, surprendre par la question du statut de l'écriture théorique chez Lacan.

Mais je vais encore te titiller: prétendrais-tu que l'on peut utiliser, à propos du fonctionnement du poinçon, la notion d'algèbre ou d'algébrisation?

Pourrais-tu dire qu'un tel signe, foutu comme il est foutu, est un opérateur qui permet d'effectuer une opération, des opérations?



◊ – Justement, vous ne croyez pas si bien dire! Avant de filer vers l'universel, avant de crier à l'hérésie au regard du dogme conceptuel, il faut être foutu de dire, je reprends textuellement vos termes, comment elle est foutue cette écriture « à la gomme », comment ça s'est progressivement conçu, fabriqué, transformé, quel est son mode d'emploi.

En somme, plutôt que de l'ériger tout de suite en instance conceptuelle, il faut d'abord commencer par une étude localisée des occurrences et des circonstances où elle apparaît et établir à quel registre de problématisation elle répond, selon les époques, suivant les périodes de formalisation de Lacan. Ensuite, on pourra dire si ça tient ou pas le coup! Je vous propose donc, à titre... comme on dit, de réquisit épistémologique, de m'accompagner tout au long de ce parcours de lecture, de convoquer vos souvenirs et votre mémoire des textes, comme si nous allions nous faire les « biographes » de cette écriture.

Avant de répondre à votre insistante question sur la validité opératoire du poinçon, il y aura donc ce temps d'époché, de suspension nécessaire à l'établissement du problème posé: comment nommer un tel signe, si c'est un signe? Quels modes de dérivation règlent sa construction?

Je suspends donc et réserve ma réponse... pour le moment!

Faire cas de cette formalisation du poinçon suppose une méthode casuelle qui décline les variantes d'une telle écriture, les versions de sa composition et de sa décomposition, les limites de son usage, les bornes de son emploi. Selon le glissement auquel nous invite Lacan, c'est une méthode sérieuse dans le sens où elle touche au sériel : façon de faire entendre les variations autour de ce mathème, si tant est qu'on puisse lui donner ce titre...

- ♦ Si je te suis, c'est à une clinique du théorique à laquelle tu me convies!
- Oui, on peut dire ça comme ça, j'aime bien ce renversement. C'est la clinique d'un traitement d'écriture, d'un transfert d'écritures à déplier depuis son entame jusqu'à sa fin de partie.
- ♦ D'accord, je veux bien, mais excuse-moi d'insister... Comment feras-tu pour décider de la « bonne » version, de celle que tu retiens comme plus particulièrement opératoire? Considéreras-tu que l'écriture de cet opérateur, produite à une époque, rature ou annule la précédente? Ou alors, qu'elle la complète, la supplémente? La dernière variante efface-t-elle ou surdétermine-t-elle la première, les suivantes, les autres?
- ◊ Oh là, là... Vous allez bien vite en besogne, vous êtes bien impatient, vous voulez tout de suite anticiper sur le résultat de la recherche. La théorie, comme l'étymologie l'indique, est une suite qui se parcourt



pas à pas, avec la patience de ce qui demeure toujours en souffrance dans l'établissement de sa lettre¹.

C'est justement le travers d'une transmission par dictionnaire donnant, sur le mode du savoir universitaire, une compilation, un index raisonné des termes dont le résultat est de les figer, de les sédimenter sans rendre compte des états successifs de leur engendrement : une « compil » comme diraient les jeunes d'aujourd'hui, dont on voudrait effacer les traces des mixages ou remixages antérieurs.

Il s'agit alors plutôt d'une posture d'hagiographe qui pourrait s'intituler : défense et illustration de la langue lacanienne !

Il y a lieu, tout autrement, de préserver cette mi-prise de l'écrit pour éviter cette prise trop rapide, ce « précipité » de compréhension, cet engluement trop hâtif dans la prise du concept². Entendre les variations maniéristes d'une écriture, dans sa genèse, nous ramène à votre question : y aurait-il une version à privilégier?

Figurez-vous que Lévi-Strauss rencontra la même problématique dans son approche de la structure mythique: de tous les mythes recueillis, fallait-il opter pour celui qui serait le plus authentique, le plus primitif?

- ♦ Oui, c'est vrai, tu as raison... La façon dont il a répondu, je crois, a consisté, au contraire, à définir le mythe par l'ensemble de ses versions, une structure feuilletée qui permette de fournir un modèle logique pour résoudre une contradiction³.
- ◊ En tout cas, c'est aussi comme ça que Lacan lit et formalise le symptôme du petit Hans : le cas serait la série de transformations, permutations qui permettent à cet enfant de trouver une solution à l'impasse phobique⁴.

^{1.} Jacques Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », in Scilicet, nº 1, Paris, Seuil, 1968, p. 39 : « En effet, c'est à un rapport si béant qu'est suspendue la position du psychanalyste. Non pas seulement est-il requis de construire la théorie de la méprise essentielle au sujet de la théorie : ce que nous appelons le sujet supposé savoir. Une théorie incluant un manque qui doit se retrouver à tous les niveaux, s'inscrire ici en indétermination, là en certitude et former le nœud de l'ininterprétable, je m'y emploie non certes sans en éprouver l'atopie sans précédent. »

^{2.} Id., Les formations de l'inconscient, séance du 27 novembre 1957: « Il y a, si je puis dire, quelque chose qui pourrait s'appeler échec du concept, au sens abstrait du terme, ou plus exactement, nécessité de passer par une autre forme que celle de la saisie conceptuelle. C'est à cela que je fais allusion en parlant de maniérisme et je dirais que ce trait est bien tout à fait dirigé vers notre champ, le terrain sur lequel nous nous déplaçons, c'est plutôt que par l'usage du concept, par l'usage du "concetto" que nous sommes, dans ce champ, obligés de procéder. »

^{3.} Claude Lévi-Strauss, « La structure des mythes », in Anthropologie structurale 1, Paris, Plon, 1958 : « Le mythe va être manipulé comme une partition d'orchestre [...] qui n'a de sens que lue diachroniquement selon un axe (page après page et de gauche à droite) mais en même temps, synchroniquement, de haut en bas. Autrement dit, toutes les notes placées sur la même ligne verticale forment une grosse unité constitutive, un paquet de relations. »

^{4.} J. Lacan, La relation d'objet, séance du 26 juin 1957.

- ♦ Alors, ça ne fait que pimenter l'affaire! En recourir aux mythèmes pour rendre compte des versions d'un mathème! Au fond, c'est pointer par là même le signe d'une tension qui ne cesse de parcourir l'écriture du poinçon et qui tournerait alors autour d'un point de tiraillement du sujet...
- ♦ Il n'y a pas forcément opposition ou exclusive entre les uns et les autres puisque le jeu des variantes du mythe peut donner lieu, chez Lévi-Strauss à une formule canonique⁵ (Lacan, du reste, s'en est tout particulièrement inspiré, en reprenant la formule du « mythe individuel du névrosé » et en important le signe et les relations d'équivalence pour formaliser les états successifs des fantasmes de Hans et leurs péréquations résolutives).

De toute façon, cette dimension de dépliement progressif d'une écriture caractérise le cheminement de la pensée de Lacan et, de fait, notre point de vue de lecteur: nous ne sommes plus dans la position d'un auditeur du séminaire qui pouvait assister, pour la première fois, à l'émergence, l'introduction d'un nouvel algorithme sans préjuger de son développement ultérieur. Notre navigation est nécessairement diachronique: il y a, suivant, en ce sens, la dérivation latine du mot, dans cette opération de lecture du recueillir/relier dans le coup. Faire la chronique, la légende du poinçon, c'est établir la cartographie de sa localisation à travers l'ensemble de l'œuvre.

D'autant que ce qui est spécifique, c'est que les différentes variantes ne se juxtaposent pas, côte à côte, mais qu'elles se superposent, s'empilent dans un registre synchronique: à chaque fois, Lacan retouche, cisèle autrement la forme de ce petit bijou théorique, comme s'il ajoutait un nouveau dépôt, une nouvelle couche par incrustation.

♦ – Je me rappelle maintenant qu'il avait fortement réagi, dans son séminaire, à la publication de ce livre intitulé : Le titre de la lettre et qu'il avait situé la démarche de ses auteurs dans la dimension d'une déconsidération, d'une désupposition de son savoir, allant jusqu'à dire, même si cette critique attentive supposait aussi une part d'amour, que cette haine pouvait être une condition de la lecture, sa mise à l'épreuve⁶.

^{5.} C. Lévi-Strauss, « La structure des mythes », op. cit., p. 252-253.

^{6.} J. Lacan, Encore, séance du 20 février 1973: « [...] et tout à l'heure, vous m'avez vu flotter, reculer, hésiter à verser d'un sens ou de l'autre, de l'amour ou de ce qu'on appelle la haine [...] et je vous invite expressément à prendre part à une lecture dont la pointe est faite expressément pour, disons... me déconsidérer, ce qui n'est certes pas devant quoi peut reculer quelqu'un qui ne parle en somme que de dé-sidération et qui ne vise rien d'autre. En somme, c'est que là où cette pointe... paraît aux auteurs soutenable, c'est justement d'une dé-supposition de mon savoir. Et pourquoi pas ? Pourquoi pas, s'il s'avère que ce doit être la condition de ce que j'ai appelé la lecture ? »

Alors, sommes-nous condamnés à cette espèce d'hainamoration au texte de Lacan ou y aurait-il un autre espace possible?

⋄ – « Condamné » est un peu fort quand même... Mais en effet, c'est là qu'est l'enjeu : lire, relire, relier sans recréer un lien trop religieux ou verser dans le règlement de compte. Plutôt que de parler de supposition ou de dé-supposition de savoir, interroger sans complaisance les présupposés d'une écriture, son erre de jeu. Il ne s'agit, ni de verser dans l'éloge dithyrambique, l'amour inconditionnel du mathème, ni de tomber dans son plus féroce anathème.

On peut dire que dans cette formule qui couple \$\mathbb{g}\$ et petit a, chacun s'est barré de son côté et s'est taillé sa part de succès théorique : la notoriété du premier, un peu racoleuse, se faisant, sans doute, sur simple clin d'œil au dollar américain, alors que la renommée du second a rapidement pris des allures de culte et de fétichisation!

Notre poinçon, dans sa fonction, pourtant cruciale, de copule qui règle l'union ou la désunion du couple, s'en est trouvé tout désappointé! Peut-être en raison de l'austérité de son tracé (les arêtes tranchantes de ses faces et de ses angles), sa valeur en a été occultée, il est resté dans l'insuccès.

Cela dit, il n'y a pas eu, comme par exemple le pointillisme de Seurat dans le mouvement pictural, de courant doctrinal qui brandisse sa référence comme pur joyau, se réclamant d'un « poinçonnisme » à tous crins.

- ♦ Du reste, Lacan avait prévu le coup, si on peut dire, en anticipant sur les écueils d'une transmission, d'un héritage qui procéderait de l'appropriation de ses termes. Il se méfiait beaucoup des mots en « isme », je crois⁷...
- ◊ On pourrait soutenir que ces incessantes « opératures » sur l'écrit de ses formules, cette pratique d'écritures « palimsestueuses » sont destinées à interdire, barrer la jouissance de ses titres...

Bon! Trêve de prolégomènes et autres préliminaires, il faut se lancer: où situeriez-vous la première apparition de ce curieux signe?

♦ – Je dirai que ça surgit au moment où Lacan, dans Les formations de l'inconscient, construit, petit à petit, les étagements du graphe, mais ce n'est pas une création ex-nihilo, c'est la résurgence du schéma L, la

^{7.} J. Lacan, Éthique de la psychanalyse, séance du 25 mai 1960: « Si tant est que ce que j'enseigne ait la valeur d'un enseignement, je n'y laisserai, après moi, aucune de ces prises qui vous permettent d'y ajouter le suffixe "isme". Autrement dit, des termes que j'aurai successivement poussés devant vous et dont votre embarras me montre heureusement qu'aucun d'entre eux n'a pu encore suffire à vous paraître l'essentiel, qu'il s'agisse du symbolique, du signifiant ou du désir, de ces termes, en fin de compte, aucun ne pourra jamais, de mon fait, servir à quiconque de < gri-gri >, < critère > intellectuel. »

rémanence de sa forme, comme un reste diurne sur lequel s'étayerait la transformation du carré en losange. Je crois aussi qu'à ce moment-là, le terme de poinçon n'est pas utilisé, qu'il s'agit tout au plus d'un diagramme dont le tracé fait surimposition à ce schéma précédent.

Il enfonce un coin ou plutôt quatre coins dans la représentation duelle, binaire, véhiculée à l'époque par la two body psychology. On pourrait dire que c'est un schème qui fonctionne encore dans le cadre d'une géométrie plane et qui démarque la relation intersubjective imaginaire a a' par le croisement du rapport au grand Autre.

Le rapport moïque est désaxé vers la question du sujet déporté aux quatre coins.

La notation « petit a » apparaît ici comme solidaire de cette forme géométrique liée au schéma L. C'est l'insigne du petit autre qui tire sa nomination de sa différence et de son opposition à A (le grand Autre).

C'est le sens de ce que nous voyons dans ce petit symbole losangique que vous retrouverez sans cesse dans cette formule et qui implique simplement que tout ce dont il s'agit est commandé par quelque chose qui est justement ce rapport quadratique que nous avons mis depuis toujours au fondement de notre articulation du problème et qui pose S, qui dit qu'il n'y a pas de S concevable, ni articulable, ni possible sans ce rapport ternaire a, a', A⁸.

Certains d'entre vous se posent des questions sur le petit signe en losange tel qu'il est employé, par exemple quand j'écris: \$\infty\$ a, \$\infty\$ barré en face du petit a, du petit autre. Cela ne me paraît pas extrêmement compliqué. Mais enfin, puisque certains s'en posent la question, je rappelle que le losange dont il s'agit, c'est la même chose que le carré d'un schéma beaucoup plus ancien et fondamental. [...] Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que cela exprime le rapport du sujet barré ou pas barré selon les cas, c'est-à-dire en tant que marqué par l'effet du signifiant, simplement que nous considérions comme sujet tout simplement encore indéterminé, encore non refendu par la Spaltung qui résulte de l'action du signifiant, le rapport donc de ce sujet à quelque chose de quadratique et qui, quand je l'inscris comme ça, n'est pas autrement déterminé qu'au sommet du quadra dont il s'agit dans ce châssis, par exemple du petit autre, c'est-à-dire du semblable, de l'autre imaginaire.

◊ – On ne peut pas oublier, non plus, que ce signe sert également à formaliser la pulsion et que, par là même, il se démarque d'une représentation instinctuelle d'un besoin, sans articulation avec le défilé signifiant de la demande : \$ ◊ D. Ce losange, par sa valeur de conjonc-

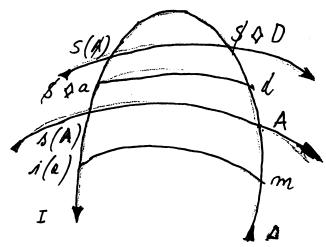
^{8.} J. Lacan, Les formations de l'inconscient, séance du 26 mars 1958.

^{9.} Ibid., séance du 11 juin 1958.

tion, de conjugaison peut supporter le trajet de toutes les permutations grammaticales proposées par le montage pulsionnel.

Ce que l'expérience analytique et ce que Freud, au départ, nous apportent, c'est qu'il y a un rapport intime, étroit entre le désir et sa marque [...]. Qu'est-ce que ça veut dire, si ce n'est que Freud conjugue deux choses : il conjugue le désir avec le signifiant et il les conjugue comme on dit qu'on conjugue un verbe¹⁰.

Si j'écris \$ par rapport à la demande ou \$ \dip a, [...] ça ne préjuge pas du point de petit carré sur lequel intervient la demande en tant que telle, c'est-à-dire l'articulation sous la forme du signifiant d'un besoin 11.



♦ – Il semble que ce losange soit frappé, comme on bat monnaie, du signe de la marque, de l'estampille. C'est la griffe d'une formule bien trempée, d'autant qu'en héraldique le losange participe du blason et

^{10.} J. Lacan, Les formations de l'inconscient, séance du 26 mars 1958.

^{11.} Ibid., séance du 11 juin 1958.

s'enchevêtre, s'enchâsse aux partitions et à l'emblème de l'écu. D'une certaine façon, on pourrait dire que ça porte déjà en germe le terme de « poinçon »...

◊ – Ouais... ça serait le champ signifiant où aurait poussé plus spécifiquement cette forme; ça aurait pu, si je vous suis, jouer comme induction et pousser Lacan à passer du carré au losange. Cela aurait pu jouer comme surdétermination... et c'est vrai, je vous le concède, que la prégnance, l'empreinte de cette figure n'a pas été sans effet pour la suite des associations qui sont venues se greffer par composition ou recomposition de ses branches.

Pourtant, je crois aussi que Lacan... enfin, une part de sa manière d'écrire les choses tend vers la limite d'un minimalisme qui donne ainsi toute sa force à l'écrit, dans la simplicité du trait, son « précipité » qui ne pèse que le poids d'un gramme... et justement, c'est ce qui en fait tout son poids! Comme le geste furtif d'une soudaine découverte qui griffonne rapidement une trouvaille, une formule... de simples petites lettres ou lignes qui vont peut-être bouleverser... l'univers contenu dans si peu... infime et détonnante précarité, aux confins du sens et du non-sens!

Je ne me souviens plus du mot qu'il employait pour parler de ce style d'écriture... On rencontre ça, deux ou trois fois, dans ses séminaires...

- ♦ Il parlait, en effet, de tachygraphie, d'écriture tachygraphique et effectivement l'étymologie grecque abonde dans ton sens...
- ◊ Eh bien, je vois que vous avez retrouvé toute votre mémoire et toute votre vivacité, et je dois dire que vous me paraissez, maintenant... comment dire ? ragaillardi et requinqué!

Cette excursion chez les Grecs m'amène à préciser ce qui, pour moi, aura pu jouer comme raison de l'abandon du carré pour le losange...

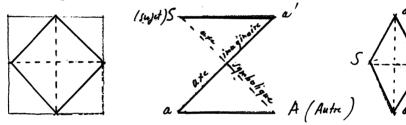
- ♦ Ce n'est plus d'époché qu'il s'agit, c'est plutôt un véritable « suspens »...
- ◊ Dès 1954, à propos du dialogue dans le *Ménon*, entre Socrate et l'esclave, sur le doublement de la surface du carré, Lacan prend cette démonstration comme exemple du passage de l'imaginaire au symbolique, alors que, chez Platon, ce cas illustre la fameuse théorie de la réminiscence 12.

^{12.} J. Lacan, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, séance du 24 novembre 1954.

Par ailleurs¹³, il insistera surtout sur le pas, le franchissement décisif qu'aura opéré l'invention du signe $\sqrt{2}$ qui se lit: racine carrée de 2. On pourrait dire que le schéma L s'inscrit dans une « réminiscence » de la diagonale de ce carré du *Ménon*, en déplaçant et en détournant la position métaphysique platonicienne: l'axe du mur du langage et de son franchissement indexe le *retour* des formations du savoir inconscient. Cette « oblique » n'est plus la pente d'idées éternelles qui descendent et reviennent, elle inflige à la connaissance intuitive un détour, afflige le sujet d'une barre...

♦ - Eh bien! Quelle dérivation ou descendance tu nous proposes là! De la diagonale du carré au schéma L et au losange par un jeu de transformations de formes. De la métaphysique d'un moi transcendantal à la physique d'un sujet décentré, conjecturé aux quatre coins de son procès. Je vais essayer de voir ce que ça donne...

(Il sortit de sa poche l'indispensable Philofax dont il ne se séparait, pour ainsi dire, jamais... et détacha, avec grand soin, une page entièrement vierge.)



Voilà, regarde... bien sûr, ça ne vaut pas une animation sur cédérom mais ça permet de mieux se figurer ce que tu soutiens comme hypothèse.

⋄ – Je crois qu'à la racine de l'écriture de ces diagrammes, il y a le geste de rompre avec une représentation spéculative, de *briser*, par le jeu de lignes, de traits et de lettres, des entités solidifiées en instances. On ne peut pas rigoureusement dire que ça permet d'effectuer une opération, mais cette contrainte, cette réduction, si on reprend l'étymologie arabe du terme d'algèbre, produisent un *effet*: c'est une opération d'algébrisation qui déplace, place autrement un possible repérage de l'indétermination du sujet. Évidemment, ça n'a rien à voir avec une

^{13.} J. Lacan, Le Moi dans la théorie de Freud..., op. cit., séance du 15 juin 1955: « Il a fallu l'invention des symboles, par exemple: √, racine carré de... qui nous a fait faire un pas de géant le jour où on a simplement commencé à l'inscrire sur un petit papier. On est resté des siècles la gueule ouverte devant l'équation du second degré sans pouvoir en sortir et c'est à l'écrire qu'on a pu faire une avancée. »

opération à appliquer, comme si la psychanalyse pouvait aussi tomber dans le travers d'un algébrisme appliqué!

En tout cas, cette substitution de lettres ou de signes n'est pas exclusive du langage qui accompagne la transmission des formules¹⁴.

En ce qui concerne la formalisation de la pulsion : \$ \int D\$ qui met en jeu ce losange, on peut dire que cette écriture a maintenu sa stabilité de départ, comme si cette structure de conjugaison signifiante, de réversion grammaticale avait suffi à l'écarter de toute représentation organique de type « chaudron bouillonnant des instincts ».

♦ – Mais ce n'est pas le cas de la formule : \$ ◊ a dont les termes qui ont accompagné sa transmission, me paraissent, pour le moins, flottants... Je sais bien, que dans son bouquin¹⁵, Allouch nous dit qu'il y a... « mille », oui... « mille façons d'associer le S (symbolique) et le petit autre imaginaire », je sais bien... mais quand même, ça donne le tournis. C'est aussi une façon de parler, mais cette façon de parler témoigne d'un embarras dont j'aimerais que tu me dises comment on peut en sortir.

À l'infinitude des grands nombres qui m'effraie, même si « mille » est parfaitement dénombrable et fini, je préférerais un compte plus abordable 16.

♦ – Je vois que vous n'avez pas encore perdu tout votre mordant!

Cette référence nous amène chronologiquement à poursuivre par la prise en compte du séminaire: Le désir et son interprétation qui est consécutif aux Formations de l'inconscient. Ce qui apparaît de nouveau, là, c'est que le terme de fantasme est posé explicitement, qu'il est marqué par un enchâssement dans la structure imaginaire du petit a et que surtout, commence à se développer la construction selon laquelle le fantasme répond, comme recours, à une « détresse » du sujet¹⁷. Et du

^{14.} J. Lacan, *Encore*, séminaire du 8 mai 1973: « Le langage comporte une inertie considérable, ce qui se voit, à comparer son fonctionnement à ces signes qu'on appelle mathématiques, mathèmes, uniquement de ce fait qu'eux se transmettent intégralement. On ne sait absolument pas ce qu'ils veulent dire, mais ils se transmettent. Il n'en reste pas moins qu'ils se transmettent avec l'aide du langage et c'est ce qui fait toute la boiterie de l'affaire. »

^{15.} J. Allouch, Érotique du deuil au temps de la mort sèche, Paris, EPEL, 1995, p. 243.

^{16.} Les mille airs de famille du poinçon... il y a de la surenchère dans l'air: déjà Lacan avait fait fort puisqu'il écrivait, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir » (Écrits, p. 816) que ce sigle était fait « pour permettre vingt et cent lectures différentes, multiplicité admissible aussi loin que le parlé en reste pris en son algèbre ». On pourrait ouvrir, autour de cet instrument-poinçon, les cent vingt journées de Sodome, cent vingt journées d'étude, bien sûr! Par ailleurs, c'est à propos de la notation S (K) que Lacan dit, dans Le désir et son interprétation (séance du 12 novembre 1958) « qu'il y a mille façons de vous développer ce qu'inclut ce symbole ».

^{17.} J. Lacan, Le désir et son interprétation, séance du 12 novembre 1958: « [...] dans la présence primitive du désir de l'Autre comme opaque, comme obscure, le sujet est sans recours [...] j'emploie le terme de Freud, en français, cela s'appelle la détresse du sujet [...] avec son

reste, ce thème de la garantie ne cessera d'être modulé, repris comme un leitmotiv dans tout abord du fantasme.

- ♦ Est-ce qu'on pourrait dire alors, par contrecoup, que ça durcit la lecture de la barre oblique sur le sujet, que ça accentue sa division, ça accuse le trait de la marque signifiante de sa structure ?
- ← En effet, ça semble la radicaliser vers une série de termes qui tournent autour de son aphanisis, de sa disparition, son abolition, tandis qu'en contrepoint, le rapport \$ ◊ a est posé comme tension et affrontement.

Dans cet évanouissement où le sujet ne se soutient plus d'un signifiant, dans ce mouvement de « panique », il se raccroche au petit autre, dans un rapport d'échange imaginaire que Lacan qualifie d'interversion:

- [...] la solution la plus générale, je veux dire dans les rapports, dans l'affrontement du \$\\$ avec le petit a de l'objet, c'est l'introduction sous forme la plus générale de la fonction imaginaire : le support, la solution, la voie de solution qu'offre au sujet la dimension du narcissisme, qui fait que l'éros est engagé avec une certaine image qui n'est pas autre chose qu'un certain rapport à son corps propre et dans lequel va pouvoir se produire cet échange, cette interversion dans laquelle je vais essayer d'articuler, pour vous, la façon dont se présente le problème de l'affrontement de \$\\$ avec petit a^{18}.
- ♦ C'est ce qui autoriserait alors à faire du poinçon, qui n'est pas encore désigné comme tel, un *curseur*, un tourniquet qui inscrit dans sa forme même, la limite de sa désagrégation¹⁹.

moi il se défend contre cette détresse et avec ce moyen que l'expérience de la relation à l'autre lui donne, il construit quelque chose qui est la différence de l'expérience spéculaire flexible avec l'autre, parce que ce que le sujet réfléchit, ce ne sont pas simplement des jeux de prestance, ce n'est pas son opposition à l'autre dans le prestige et dans la feinte, c'est luimême comme sujet parlant et c'est pourquoi, ce que je vous désigne ici comme étant ce lieu d'issue, ce lieu de référence par où le désir va apprendre à se situer, c'est le fantasme. »

^{18.} J. Lacan, Le désir et son interprétation, séance du 17 décembre 1958. Dans la séance du 10 décembre 1958, Lacan reprend l'analyse de la séquence : « Il ne savait pas qu'il était mort » extraite d'un rêve de père mort rapporté par Freud, dans la catégorie des rêves dits absurdes. On peut soutenir qu'il la lit, non seulement en distinguant, sur le graphe, le plan de l'énonciation et de l'énoncé mais qu'il la lie aussi à la formulation de cette structure du fantasme : le fils, dans sa question de sujet, se ré-affronte à l'apparition d'un petit a, un père à qui il peut se raccrocher comme rival dans la dimension œdipienne, par la fixation imaginaire d'un voeu meurtrier. Mais ce n'est qu'un leurre qui le protège de sa détresse, de sa douleur d'exister, de la véritable fonction de la castration dans une transmission père/fils.

^{19.} Ibid., séance du 8 avril 1959: « [...] c'est quelque chose justement qui est ce qui est exprimé dans le symbole que je vous place ici sur cette ligne de retour de l'x du vouloir. C'est à savoir le rapport \$ \dip a, à l'objet, en tant qu'il est, si on peut dire le curseur, le niveau où se situe sa place qui est chez le sujet, à proprement le désir. »

La lecture proposée par J. Allouch fait fonctionner ce signe de cette façon: Hamlet a littéralement le tournis devant l'obscène féminité qu'il impute à Ophélie (en fait, elle hérite de tout son ressentiment à l'égard de sa mère, c'est le symptôme d'une mal-adresse). Il y a, alors, affolement de son désir, oscillation du fléau de la balance, tourbillon... ca le laisse totalement décomposé, démembré, viscéralement « découpé comme une viande ».

L'effet se marque par la décomposition du « poinçon » qui se volatilise, vole en éclats: il se produit une disjonction puisque Ophélie n'occupe plus la position de a, lequel rejoint alors la place de m, point où l'image de l'autre vaut comme l'image de soi.

Lacan, je crois, a utilisé le terme d'homologie pour désigner le rapport entre les deux étages du graphe, entre la ligne où le désir se règle par rapport au fantasme et celle qui positionne le moi en face de l'image de l'autre.

Est accentué, ici, le côté fading, éclipse du sujet comme si cette vacillation, cette dislocation affectaient même la teneur et la consistance du signe. Cette dissolution du fantasme touche le rapport essentiel du sujet au symbole de la vie qui est rejeté: Ophélie devient pour Lacan le phallus et notre opérateur rentre à nouveau dans la transformation de la formule : $\$ \diamond \Phi^{20}$.

Cette analyse s'appuie donc sur l'éclatement de la conjoncture imaginaire du fantasme. Mais enfin, tout de même, drôle de signe qui, dans l'éclat bref de son écrit, porte déjà le germe du démembrement de ses branches, la marque d'une brisure ou de brisées!

Alors, je suppose que tu vas me dire que, justement, ça algébrise ce qui est en souffrance dans le trajet de composition/recomposition du fantasme! À défaut d'être une démonstration imparable, ça aurait le mérite d'être une solution élégante!

♦ - Ce mot de brisure désigne, en menuiserie, l'articulation, par charnière, d'une pièce de bois. Il peut parfaitement s'inscrire dans le contexte de cette écriture de la désintégration/réintégration de a.

Il y aussi une autre acception... et nous retombons là dans la référence au blason : c'est une pièce d'armoirie qui modifie un écu pour distinguer les branches d'une famille, par exemple, la cadette de l'aînée ou la bâtarde de la légitime.

En tout cas, si nous nous en tenons, à ce moment-là de l'avancée de Lacan, aux termes qu'il utilise : curseur, interversion, on peut dire que ce signe indexe le parcours, le glissement, dans le contexte du graphe, d'une lettre sous une autre lettre, d'une position par rapport à une autre position. C'est un signe qui présente ses états de composition et

^{20.} J. Allouch, Érotique du deuil au temps de la mort sèche, op. cit., p. 223-244.

décomposition, ce qui joint et disjoint le fantasme dans sa conjoncture imaginaire.

- ♦ Oui, c'est bien beau tout ça, mais ça ne s'arrête pas là, ce n'est qu'un état de la question, le séminaire s'est poursuivi, je suppose qu'on ne peut pas en rester là...
- ⋄ En effet, et même si ce terme de défaillance du sujet est toujours maintenu, il y a un glissement, une très nette inflexion qui apparaissent: on passe de l'objet du désir, le petit a imaginaire à l'objet réel dans le désir. On voit là que l'une des difficultés majeures, dans l'étude de la problématique du fantasme et donc du connecteur qui le soutient, vient de ce que Lacan maintient la même lettre a.
 - [...] j'avance que l'objet a se définit d'abord comme le support que le sujet se donne pour autant qu'il défaille. [...] C'est pour autant que dans l'Autre, dans ce discours de l'Autre qu'est l'inconscient, quelque chose fait défaut au sujet²¹.
- ♦ Est-ce que c'est à ce moment-là qu'il introduit la notion de l'objet a comme reste de la division signifiante du sujet?
- ◊ Oui, précisément, c'est à cet endroit-là: il situe l'objet dans un rapport qu'il nomme provisoirement de rançon au sujet pris dans l'imminence de sa castration. Apparaît donc, ici, la référence à une opération, le modèle opératoire de la division au regard de la demande. Ce qui fait « l'os » de la fonction de l'objet, c'est qu'il reste en marge de la suite, de la série des demandes qui ne peuvent l'épuiser. « Fatigue » du sujet qui, par le truchement de ce reste, supplée à la carence signifiante d'où lui répond l'Autre.

On pourrait dire que notre signe, comme connecteur, marque, selon l'expression de Lacan, la « tension réelle » du sujet dans cette opération de division. Dans ce contexte, il ne serait pas abusif de le nommer opérateur de conjonction / disjonction par rapport à l'objet, dans l'affrontement entre ce quotient et son reste.

Fonction d'index, de marque de cette syncope où l'objet fascine le sujet au point de le retenir d'une vacillation plus radicale, d'une pure et simple annulation.

Le rapport est le suivant: il va s'établir dans un très simple algorithme qui est celui de la division. Il est essentiellement constitué de cette barre verticale, la barre horizontale étant à l'occasion adjointe mais n'ayant rien d'essentiel puisqu'on peut la répéter à chaque niveau.

^{21.} J. Lacan, Le désir et son interprétation, séance du 13 mai 1959.

152

Disons que c'est pour autant qu'est introduit, par le rapport le plus primordial au sujet, le rapport de l'Autre en tant que lieu de la parole, à la demande, que la dialectique s'institue dont le résidu va nous apporter la position de petit a, l'objet²².

Pouvez-vous me passer une feuille de votre agenda, je n'ai pas de papier sur moi, je n'ai tout juste qu'un stylo... Je vais essayer de retrouver cet algorithme... Merci... ça doit être fichu comme ça...

- ♦ La manière dont tu parles de l'économie de ce signe m'amène à penser que contrairement à l'anathème porté contre l'hérésie lacanienne qui aurait sacrifié l'aspect dynamique et économique de l'inconscient freudien au profit de la seule dimension signifiante, un tel signe écrit, comme en physique, le moment d'un couple. C'est peutêtre de là qu'il tire sa force : en tant que connecteur d'une simple formule de petites lettres, il vaut comme condensateur d'énergie, résultante de forces.
- ◊ Il indiquerait ainsi la tension d'une opération à réaliser... on pourrait lui donner le nom de tenseur, d'autant que Lacan, poursuivant son cheminement, va encore pousser plus loin le minimalisme du sujet en le réduisant à un battement d'intervalle. Dès lors, l'enjeu de l'opération tournera autour de l'effectuation d'une coupure:
 - [...] fondamentalement, le sujet se méconnaît et dans toute la mesure où il essaye, à cette chaîne, d'aborder, où il essaye, là, de se nommer, de se repérer c'est là précisément qu'il ne s'y trouve pas. Il n'est là que d'une façon qui... dans les intervalles, dans les coupures, chaque fois qu'il veut se saisir, il n'est jamais que dans un intervalle. [...] Je vous l'ai dit, c'est comme coupure et comme intervalle que le sujet se rencontre au point de son interrogation. C'est aussi bien, essentiellement comme forme de coupure que le a, dans toute sa généralité, montre sa forme²³.

^{22.} J. Lacan, Le désir et son interprétation, séance du 13 mai 1959. Il y a, dans la version Chollet, un très joli lapsus calami dans le passage de l'oral à la transcription du texte : on peut lire conscient pour quotient...

^{23.} Ibid., séance du 20 mai 1959.

- ♦ Fort bien, mais après avoir fait référence à la division, comment faire supporter à notre fameux signe une nouvelle opération de coupure ? Sur quelle structure se fonde une telle écriture ? Comment tu te débrouilles avec ça ?
- ◊ C'est ici que l'abord topologique entre en jeu et que le passage se joue sur la matérialisation de ce reste. La topologie des surfaces va permettre à Lacan de démarquer encore plus nettement ce qu'il avait désigné du terme d'homologie dans le graphe :

la ligne, le parcours $i(a) \rightarrow m$ épinglé comme valeur imaginaire du fantasme, axe leurrant de la méconnaissance spéculaire qui couvre, recouvre, masque le rapport à l'objet;

et l'étage, le trajet $d \rightarrow \emptyset \diamond a$ qui écrit la formalisation du fantasme en s'appuyant sur l'objet topologique du plan projectif ou *cross-cap* dont le reste de la surface, non spécularisable, pourrait équivaloir à la chute de cet objet a.

- ♦ Donc, ce « reste » est passé subrepticement, si j'ose dire, du statut arithmétique à une effectuation topologique... Je sais bien que tu m'as mis en garde contre toute posture religieuse, et Lacan lui-même, là encore, pour se prémunir contre toute incorporation de la sainte théorie a ironisé sur le découpage de cette rondelle distribuée comme une « hostie » à la communion des fidèles du séminaire²⁴. Je sais bien qu'on peut laisser ouverte la question de la croyance en la « substantification » de ce petit morceau, mais enfin, est-ce que ce changement de branche dans les codes, cette soudaine bifurcation ne font pas fourcher la langue mathématique, claudiquer sa démarche ? Est-ce qu'il n'y a pas là un problème épistémologique ? Enfin, pour faire bref, est-ce que ça ne te gêne pas ?
- ◊ On peut considérer que le séminaire est, par sa forme orale, parlée, le lieu où se fait plus particulièrement entendre l'énonciation de Lacan, la dimension d'une pensée qui se fraye un passage, avance, hésite, fait un retour en arrière, rebondit.

Admettez que l'écriture de ce « reste » puisse donner lieu à des versions successives... Vous reconnaissez vous-même la limite que présente le jeu d'une formule et comme nous aimons à le dire dans notre façon de parler, elle n'est pas-toute, toute formalisation produit ses chutes de fabrique, laisse des restes, laisse encore à désirer. Il n'en

^{24.} N'est rapporté, ici, que « l'esprit » du passage en question. Le lecteur qui se sentirait piqué au vif par le propos, soit par franche hostilité, soit par fol amusement, est invité, de luimême, à rechercher... quelque part dans une séance d'un séminaire, la référence... et pourra en établir la fidèle version.

demeure pas moins que c'est dans ce contexte topologique qu'advient, explicitement, la nomination du poinçon comme tel.

Ce signe reçoit un titre, c'est à titre de poinçon qu'il est introduit :

Le polygone quadrilatère est originaire du tore et du bonnet. Si je n'ai jamais introduit la véritable verbalisation de cette forme \Diamond , poinçon, désir, unissant le S au petit a, ce petit quadrilatère doit se lire : le sujet en tant que marqué par le signifiant est proprement dans le fantasme, coupure de a^{25} .

♦ – Ici, donc, Lacan renvoie la forme du signe à la configuration topologique du *cross-cap*: il en fait une dérivation idéographique ou iconographique qui indique, en même temps, l'opération d'une coupure à effectuer. C'est cette référence qui fonde le sens de ce signe et lui confère le statut d'opérateur.

Est-ce que tu penses que les connotations signifiantes associées au terme de poinçon peuvent aussi entrer en jeu dans cette fabrication?

- ◊ Avant de répondre à cette nouvelle question, il faudrait se demander si cette découpe topologique qui se prête à figurer ce déchet de a et l'écrit autrement que l'analogie avec la division arithmétique a eu, comme toute interprétation digne de ce nom, des conséquences et des effets... Je crois que ce trait de coupure a été retenu comme distinctif dans la sériation des objets a et dans la forme de cession qui ne cesse de caractériser cette structure...
- ♦ Ouais, sûrement, mais ça n'a pas été sans contrepartie : on a bien souvent entendu le refrain, la rengaine de la chute de l'objet a jusqu'à satiété, caricature et lassitude de notre art ou métier.
- ⋄ C'est le risque et le destin de toute écriture du théorique : elle peut donner lieu à d'étranges méprises, de curieux malentendus ou entraîner d'excessives prises comme un mortier qui a trop pris et qu'on ne peut plus retravailler. C'est pour cette raison qu'il faut, inlassablement, lui demander de décliner ses titres, par rapport aux droits qu'elle s'octroie, aux noms qu'elle se donne, aux alliances qu'elle passe : quelles proportions, quels alliages fondent sa composition ?

Je n'ai pas oublié votre question précédente sur la dimension signifiante de ce terme de poinçon... Probablement que dans cette écriture à l'emporte-pièce, il y a du « poinçonner » dans le coup, au sens où un découpage ou une perforation laissent un trou... avec, en même temps, l'inscription d'une marque qui fait garantie, qui authentifie un titre.

^{25.} J. Lacan, L'identification, séance du 9 mai 1962.

En tout cas, le poinçon décline son titre de façon stable, sans contrefaçon notoire: il fonctionne en contrepoint du grand Autre, il se grave au lieu même de la carence, de la défaillance de l'Autre²⁶. Cette constance dans ce renvoi à la garantie²⁷, quelle que soit l'opération que supporte ce signe, peut nous laisser entendre que c'est cette nomination-là qui, par surdétermination, ne pouvait qu'advenir et être retenue, par la suite, pour passer à postérité.

- ♦ Est-ce qu'il existe d'autres endroits, dans l'œuvre de Lacan où il précise la dénomination de ce signe ?
- ⋄ On peut retrouver, dans les Écrits, deux passages dont la facture est nettement plus « écrite ». Le premier reprend une communication faite à un congrès réuni à Royaumont, sous l'égide des « Colloques philosophiques internationaux » et qui date du mois de septembre 1960. Lacan y fut invité par Jean Wahl. La problématique abordée portait sur La dialectique.

Il s'agit d'une reprise des commentaires qui, dans le séminaire, ont accompagné la constitution du graphe, dans ses différents étagements :

C'est ce qui symbolise le sigle (\$\(\psi \) a) que nous avons introduit au titre d'algorithme dont ce n'est pas un hasard qu'il rompt l'élément phonématique que constitue l'unité signifiante jusqu'à son atome littéral. Car il est fait pour permettre vingt et cent lectures différentes, multiplicité admissible aussi loin que le parlé reste pris en son algèbre.

Cet algorithme et ses analogues utilisés dans le graphe ne démentent en aucune façon ce que nous avons dit de l'impossibilité d'un métalangage. Ce ne sont pas des signifiants transcendants; ce sont les

^{26.} J. Lacan, L'identification, séance du 13 juin 1962: « C'est en articulant, de la façon la plus précise, ce a au point de carence de l'Autre qui est aussi le point où le sujet reçoit de cet Autre, comme lieu de la parole, sa marque majeure, celle du trait unaire, celle qui distingue notre sujet de la transparence connaissante de la pensée classique comme sujet entièrement attaché au signifiant en tant que ce signifiant est le point tournant de son rejet, à lui, sujet, de toute la réalisation signifiante, c'est en montrant, à partir de la formule $\$ \diamond a$, comme structure du fantasme, la relation de cet objet avec la carence de l'Autre, que nous voyons comment, à un moment, tout recule, tout s'efface dans la fonction signifiante devant la montée, l'irruption de cet objet. »

^{27.} Id., Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques, séance du 1^{er} mars 1961. Une autre modulation de cette thématique de la garantie est formulée ainsi: « C'est dans la mesure où quelque chose se présente comme revalorisant la sorte de glissement infini, l'élément dissolutif qu'apporte, par elle-même, la fragmentation signifiante dans le sujet, que quelque chose prend valeur d'objet privilégié et arrête ce glissement infini. C'est dans cette mesure qu'un objet petit a prend par rapport au sujet cette valeur essentielle qui constitue le fantasme fondamental: \$ \disparent a où le sujet se connaît lui-même comme arrêté, ce que nous appelons, en analyse – pour vous rappeler ces notions plus familières – fixé par rapport à l'objet, dans cette fonction privilégiée que nous appelons a. »

index d'une signification absolue, notion qui, sans autre commentaire, paraîtra, nous l'espérons, appropriée à la condition du fantasme²⁸.

- ♦ Disons qu'il donne à ce signe une valeur de matrice, une simple épure faite d'abréviations et d'initiales, comme un coin gravé en creux qui peut recueillir les impressions de notre langue, notre monnaie d'échange, à l'endroit et au revers de sa médaille... Est-ce que tu serais d'accord pour dire qu'il écarte nettement l'idée d'un néolangage?
- ◊ En effet, cette formule algorithmique n'est pas à prendre comme une totale substitution au sens où l'écrit algébrique, par ses signes et ses lettres, pourrait briser, remplacer sans reste, pour le coup, l'énonciation, dans ses multiples cas de figures, dans ses versions et variations. Disons que ça fonctionnerait comme une écriture hyperbolique, asymptotique qui indiquerait la limite extrême, fondamentale vers laquelle la nappe langagière tend et peut déplier ses plis... comme un coin qui réglerait le jeu du langage qui vient s'y cogner, s'y caler, s'y décaler...
- ♦ Ouais, c'est pas mal, on pourrait dire les choses comme ça... et ça a l'avantage de briser ce couple d'opposition qui, souvent, est monté en épingle : lettre/signifiant²⁹. Algébriser le langage dans une formule de quelques lettres ne va pas sans devoir rendre compte de l'effectuation de ce parcours dans les cas singuliers de chaque cure, à travers la matière signifiante et littérale de la langue. Chaque analyse serait, alors, le trajet de cette composition/recomposition du fantasme. Le poinçon indiquerait cette opération mais ne pourrait rendre compte de la façon dont elle se réalise.

Un curseur ne dispense pas, effectivement, de lire ce qu'il montre... Mais tu avais, je crois, évoqué une deuxième occurrence...

◊-Il s'agit, et nous retrouvons, par là même, nos «vingt et cent façons » de lire notre instrument logique, il s'agit d'un article portant sur l'étrange rapport entre Kant et Sade qui parut dans la revue Critique (nº 191, avril 1963) et fut repris dans les Écrits. Lacan nous propose un jeu d'écriture réglé par une rotation d'un quart de cercle, entre la pos-

^{28.} J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 816.

^{29.} Id., «Lituraterre», D'un discours qui ne serait pas du semblant, séance du 12 mai 1971. « Que la lettre soit instrument propre à l'écriture du discours ne la rend pas impropre à désigner le mot pris pour un autre, voire par un autre, dans la phrase, donc à symboliser certains effets de signifiant, mais n'impose pas qu'elle soit, dans ses effets, primaire. [...] Ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule, à être ce qu'elles sont, des effets de signifiant, n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, ni à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant. »

ture du fantasme que Sade ne cesse de mettre en scène dans son œuvre et la position de soumission qu'il a occupée dans sa vie :

Le fantasme est défini par la forme la plus générale qu'il reçoit d'une algèbre construite à cet effet, soit la formule ($\emptyset \diamond a$), où le poinçon \diamond se lit « désir de », à lire de même dans le sens rétrograde, introduisant une identité qui se fonde sur une non-réciprocité absolue. (Relation coextensive aux formations du sujet).

Quoi qu'il en soit, cette forme s'avère particulièrement aisée à animer dans le cas présent. Elle y articule en effet le plaisir auquel a été substitué un instrument (objet a de la formule) à la sorte de division soutenue du sujet qui ordonne l'expérience. Ce qui s'obtient qu'à ce que son agent apparent se fige en la rigidité de l'objet, dans la visée que sa division de sujet lui soit toute entière de l'Autre renvoyée.

Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective³⁰.

C'est vrai que si on suit le mode d'emploi et que l'on lit le « vingt et cent » dans le sens rétrograde, on obtient une formule particulièrement poinçonnée par l'estampille sadienne! Ce qui est frappant dans cette référence sadienne, c'est que c'est le bourreau, un petit autre, qui vient prendre la place en a (d'où le jeu possible du retournement de la formule), qui se fait l'instrument implacable d'une volonté de jouissance absolue (ce qui équivaut à l'impératif de la loi kantienne) et qui joue sur la limite d'un point d'évanouissement, toujours différé, de la victime. C'est sur ce bord que passe toute la tension du fantasme sadien.

Dans sa vie, au contraire, Sade aurait occupé la position de la victime en étant placé sous le joug de sa belle-mère, M^{me} de Montreuil, dont l'exercice permanent d'une volonté farouche de le contraindre, d'un acharnement à le faire incarcérer, l'aurait acculé à sa « disparition de sujet³¹ ». Il y a du calcul dans le coup et on peut remarquer que Lacan reprend encore, dans les schémas proposés, la structure quadripartite des quatre coins où « s'épingle » le sujet conjecturé par la diagonale de la ligne dite « sinueuse ». Dans cette conjoncture du fantasme, on retombe sur l'insistance de ce point d'aphanisis du sujet (\$) qui, nous dit Lacan, « doit être dans l'imagination indéfinitivement

^{30.} J. Lacan, « Kant avec Sade », in Écrits, op. cit., p. 774-775 et 778-779.

^{31.} Dans son testament, lorsqu'il sera question de son irrémédiable disparition et de ce qui restera de la déchéance de son corps, Sade prendra encore le symbolique à décharge, il n'en aura littéralement rien à foutre, rien à glander l'Sa chair rejoindra le cycle naturel d'une décomposition/recomposition: « La fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite, le terrain de ladite fosse se trouvant regarni, et le taillis se trouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus de la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes. »

158

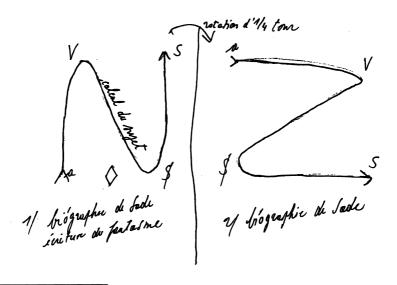
reculé ». D'où la structure combinatoire d'une variation de tourments infligés par une variété de tourmenteurs.

Mais il y a un autre point particulier qui mérite, à mon avis, d'être souligné: c'est l'incidence et le trajet de la lettre V (Volonté) qui, par association formelle, va venir « tourmenter » la formation du poinçon, lui donner une autre tournure, le tour d'un opérateur logique comme la réunion et...

- ♦ Euh! Excuse-moi de t'interrompre... mais ça va vraiment trop vite pour moi... Si je te suis, tu prétends que cette lettre V, formellement, a pu rappeler le symbole de la réunion dans la logique des ensembles et amorcer une écriture plus logifiante du poinçon...
- ◊ Mais je ne fais que suivre le mot à mot de Lacan :

Reste le V qui à cette place tenant le haut du pavé paraît imposer la volonté dominant toute l'affaire, mais dont la forme aussi évoque la réunion de ce qu'il divise en le retenant ensemble d'un vel, à savoir en donnant à choisir ce que fera le § (S barré) de la raison pratique, du S sujet brut du plaisir (sujet « pathologique³² »).

- ♦ Est-ce que tu pourrais, pour que je vois mieux la chose, reproduire les schémas en question... Je ne peux quand même pas gaspiller toutes les feuilles de mon agenda, tu peux peut-être faire ça sur la nappe blanche, là, sur la table...
- ◊ Je pense que c'est à peu près ça, avec la disposition des lettres :



^{32.} J. Lacan, « Kant avec Sade », op. cit., p. 775.

♦ - Oui, on peut relever que le poinçon n'apparaît pas dans le schéma 2...

C'est intéressant à noter, surtout par rapport à une certaine façon de faire jouer la notion de « biographie », comme si la formule du fantasme ne se donnait pas, comme ça, dans l'existence, qu'il fallait le détour du grand Autre, l'œuvre d'une analyse, (à la différence de l'autobiographie) pour qu'un analysant effectue autrement le trajet de sa biographie, la poinçonne, l'écrive autrement par un transfert d'écritures...

Le rapport à l'inconscient à ce qu'il cherche dans son mode propre de retour, c'est justement ce qui, dans l'une fois perçu est l'identiquement identique, si l'on peut dire, c'est le perçu de cette fois-là, c'est cette bague qu'il s'est passé au doigt avec le poinçon de cette fois-là, et c'est justement ce qui manquera toujours³³.

♦ – C'est une jolie formule, très parlante, qui pose la question de toute alliance: par quel mode antérieur de jouissance sera-t-elle poinçonnée? Peut-être que ce signe indique ce moment de tension entre écart et répétition des modes de jouissance du sujet, moments de tiraillement qu'on peut entendre dans l'entame d'une analyse: quelque chose du rapport au petit autre ne peut plus tenir et se supporter... écartèlement, dilemme, désappointement... le quitter, la quitter ou se séparer de cette ancienne manière de jouir? Moments aussi de fin de partie, où il y a bascule vers un certain mode de détachement. Mais je dérive, je me laisse entraîner...

Il faut plutôt que je revienne à ce qui fait ma gêne, à ce qui me fait encore tiquer. Je me sens toujours « tourmenté »... enfin, le mot est un peu fort, mais c'est pour rester dans le ton des vingt et cent lectures... je me sens titillé, si tu préfères, par le mode ou les modes de construction de ce poinçon: nous aurions donc quitté une opération topologique de coupure pour passer à des opérations logiques de réunion et d'intersection...

Ce serait donc une formation composite fabriquée avec l'initiale majuscule du signifiant « Volonté de jouissance » et réduit donc à une abréviation V, laquelle forme produirait une nouvelle association avec le symbole de la réunion : U, à condition... ça me vient tout d'un coup

^{33.} J. Lacan, L'identification, séance du 10 janvier 1962.

en t'en parlant, non pas d'arrondir les angles mais de les accentuer : V, ceci ne constituant, bien entendu, que la partie supérieure du signe...

Par suite logique, la branche supérieure, en référence à la théorie des ensembles et avec la même transformation graphique, vient prendre le sens de l'intersection.

La lettre V vaut donc à la fois comme marque signifiante et comme symbole d'une opération logique... ça me rappelle le célèbre V de «L'homme aux loups », évoquant, tour à tour, le battement des ailes du papillon, les jambes ouvertes de la mère ou l'heure d'été où se serait passée la scène...

De plus, l'ensemble du signe (branche supérieure et inférieure) est la conjonction de deux opérations rigoureusement antagonistes. Les tenants de la théorie de la communication ne manqueraient pas de faire remarquer que, dans cette prescription opératoire, c'est d'une double contrainte qu'il s'agit, d'une injonction paradoxale!

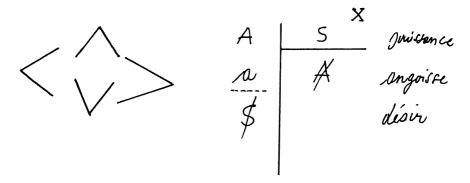
- ♦ Comme si l'inconscient ne relevait pas, aussi, du paradoxal et comme si la contradiction était à proscrire!
- ♦ Je trouve que tu esquives un peu rapidement la question, c'est un peu facile comme réponse! Quand je pose une division, je divise, c'est fait pour diviser, je ne fais pas le contraire ou autre chose. Quand je travaille en base 10, c'est pas, en même temps, en base 2...
- ◊ C'est précisément tout le nœud du problème : on pourrait s'attendre à ce que, sous prétexte qu'il s'agirait d'un signe s'inscrivant dans un contexte supposé « purement » mathématisable, il relèverait d'une règle de construction exclusivement univoque. Or, l'équivoque n'est pas totalement refoulée, même dans ce champ-là, elle revient s'enchâsser dans l'écriture de cet opérateur³⁴. Faut-il s'en offusquer? Crier, en tant que puriste de l'idéalité du mathème, au scandale et à l'hérésie? Ou considérer que la spécificité du champ du sujet de l'inconscient passe, justement, par ce passage de langues et l'écrit dans ce jeu de lettres et de traits (empreinte d'une figure, trait d'un signe, traits de différents signes dans leur composition/décomposition, conjonction de plusieurs langages mathématiques, associations littérales autour d'une lettre ou champ sémantique autour du signifiant : poinçon).
- ♦ Est-ce que Lacan, lui-même, a fait état de ce mode de fabrique ?

^{34.} Les travaux de Stella Baruk sur l'erreur en maths montrent comment l'équivocité fait retour dans la langue qui supporte la transmission du langage des mathématiques. Faute d'étourdi, pourrait-on dire...

◇ - Lorsqu'il reparle de cette division du sujet, il va, de nouveau préciser le statut de ce « reste », en accentuant le côté irréductible de sa perte et sa disjonction de l'ordre signifiant. Il présente cette opération subjective comme une « analogie calculatrice » où, à la question : « Dans A combien de fois S? » (ici la question du sujet est posé par rapport au grand Autre), vient la réponse du grand Autre barré et du petit a, ce déchet qui se perd, cette chute qui résiste à toute prise signifiante. De sorte qu'il adviendrait un Ŋ, si on poussait plus loin la division.

Pourtant notre signe ne demeure pas uniquement indexé sur la disjonction puisque Lacan nous dit explicitement qu'il peut prendre une tournure polyvalente:

[...] le fantasme, c'est \$\mathbb{g}\$ dans un certain rapport d'opposition à a, rapport dont la polyvalence et la multiplicité sont suffisamment définies par le caractère composé du losange qui est aussi bien la disjonction que la conjonction, qui est aussi bien le plus grand que le plus petit, \$\mathbb{g}\$ en tant que terme de cette opération en forme de division, puisque a est irréductible [...] que si la division se faisait, ce serait plus loin, le rapport de a à \$\mathbb{G}\$ qui serait dans le \$\mathbb{g}\$ intéressé³⁵.



Voilà comment ça se décompose :

On peut aussi entendre ce X dans sa résonance polyphonique : il peut connoter le multiplicateur de l'opération tout autant que la visée du sujet vers son inconnu et son avènement...

♦ – Dans ce cas-là, ce n'est pas uniquement dans la diachronie que se fait le changement des codes mathématiques (chaque séance du séminaire jouant comme scansion de la suite théorique et pouvant proposer une nouvelle écriture) mais dans la synchronie où cet opérateur reçoit une sur-impression, une sur-imposition de langages, comme s'il

^{35.} J. Lacan, L'angoisse, séance du 13 mars 1963.

était lui-même soumis à un traitement par rotation, poinçonné à la logique d'un groupe de Klein!

Comment interprètes-tu le fait que Lacan garde aussi cette notation de plus grand/plus petit?

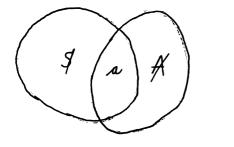
◊ - Il me semble que loin d'être référée à un problème d'arithmétique de comparaisons ou de quantités, elle reste plutôt encadrée par une logique de coupure effectuée dans le cadre d'une topologie des surfaces.

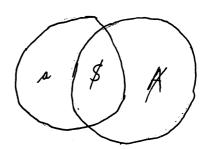
> Est-ce qu'un signifiant, dans son essence la plus radicale, ne peut être envisagé comme coupure > <, dans une surface, ces deux signes « plus grand » : > et « plus petit » : < ne s'imposant que de leur structure de coupure inscrite sur quelque chose où toujours est marqué, non seulement la continuité du plan sur lequel la suite s'inscrira, mais aussi la direction vectorielle où ceci se retrouvera toujours³⁶?

Cela permet, à mon avis, de rendre réversible la formule, dans une possible interversion de § et de a et d'écrire, ainsi, la précession, l'antécédence de l'objet a, dans le rapport à la constitution du sujet, à son investiture ou son étoffe³⁷.

On pourrait alors écrire : a \diamond \$.

♦ - Ah oui, ça me revient, il se sert des cercles d'Euler pour dire ça... je vais essayer de m'en souvenir... regarde, je pense que c'est formalisé comme ça... c'est pas parfaitement rond, mais bon!





Cette écriture anticipe, je suppose, sur l'équivalence qu'il posera entre réunion et intersection, d'une part, et aliénation et séparation, d'autre part... Où est-ce que ça se trouve ça?

♦ - C'est en faisant le détour par la formalisation de la pulsion dont la structure de bord inscrit le tour de l'objet a et ses aller-retour (on retombe sur l'écriture de la réversion : se faire sucer, entendre, chier,

^{36.} J. Lacan, L'identification, séance du 16 mai 1962.

^{37.} Id., L'angoisse, séance du 12 juin 1963.

voir) que Lacan va greffer une nouvelle branche mathématique sur l'écriture du poinçon, lui donner une autre griffe... Cette fois, c'est la référence vectorielle qui est convoquée, mais toujours avec les précautions d'usage requises pour la transmission de toute topologie:

Tenons-nous en à ce petit losange. C'est un bord, un bord fonctionnant. Il suffit de le pourvoir d'une direction vectorielle [...]



Attention! Ce sont supports pour votre pensée, qui ne vont pas sans artifice mais il n'est pas de topologie qui ne demande à se supporter de quelque artifice, c'est justement le fait que le sujet dépend du signifiant, autrement dit, d'une certaine impuissance de votre pensée. Le petit V de la moitié inférieure du losange, disons ici que c'est le vel constitué de la première opération où j'entends un instant vous suspendre [...]

Le premier temps < aliénation > est fondé sur la sous-structure de la réunion, alors que le second < séparation > est fondé sur la sous-structure qu'on appelle intersection ou produit.

Elle vient justement se situer dans cette même lunule où vous retrouvez la forme de la béance, du bord³⁸.

♦ – Oui, bien sûr... Par de subtils et progressifs glissements, on dérive, on dérive... Il y a eu les tribulations de la pulsion et là, nous assistons aux tribulations du poinçon! Dans cette formalisation, il y a encore croisement entre un trait topologique et un opérateur de la logique des ensembles... Avec Lacan, on pourrait dire qu'il y a toujours de l'hybride dans le coup³⁹.

Alors, je suis perdu dans tout ça... Quelle opération peut-on vraiment effectuer avec « ton » poinçon? Y aurait-il une branche légitime ou une branche bâtarde? Je trouve que la langue mathématique, dans son souci de rigueur, en prend un sacré coup, qu'elle « fourche » dangereusement... Bon, je ne vais pas y aller par quatre chemins mais, comment distinguer un tel signe d'un néologisme délirant?

◊ – Quel est l'enjeu d'une telle écriture? S'agit-il de communiquer le mode d'emploi d'une opération? Ou plutôt, d'opérer un déplacement⁴⁰ dans la représentation de la pulsion et du fantasme?

Le fait, par exemple, d'avoir intitulé l'un des séminaires : Logique du fantasme, n'a pas été sans effet... ça a contribué à briser une conception fantasmatique qui se développait autour d'un recours à l'image ou à la fantaisie.

^{38.} J. Lacan, Les fondements de la psychanalyse, séance du 27 mai 1964.

^{39.} J.-L. Sous, «Allogène », in Littoral, nº 15-16, «L'hainamoration de transfert », Paris, Érès, mars 1985.

^{40.} J. Lacan, « Radiophonie », in Scilicet, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970 : « C'est que l'effet qui se propage n'est pas de communication de la parole mais de déplacement du discours. »

C'est plutôt le chiffrage⁴¹ d'une jouissance pulsionnelle qui pourrait se composer, se décomposer, se recomposer autour de cette écriture.

Vous-même, vous reconnaissiez que le caractère composite, allogène de ce signe fait passer la tension de ces moments d'analyse où le sujet est en souffrance dans son mode de jouissance, en instance de briser ce trouble, au bord de s'en séparer, de couper avec cette complaisance mais risque aussi de retourner à cette confusion... Moments de tiraillement, de bascule ou de franchissement.

♦ - Oui, mais pourquoi cette surcharge logique, topologique?

◊ – Il me reste à faire valoir un dernier « prélèvement » pour tenter de vous répondre. Il est précisément extrait de ce séminaire : Logique du fantasme où Lacan, manifestement, durcit sa référence à la logification pour fonder, assurer ce qu'il appelle l'existence logique du sujet et démarquer le statut de l'objet a d'une appréhension exclusivement imaginaire, dimension qui « bien plutôt, s'y accroche, l'entoure, s'y accumule ».

En passer par cette écriture, se rompre à cet exercice, c'est décoller d'une intuition empathique, d'une posture de compréhension de l'autre qui pourrait rapidement virer à l'imposture. C'est opérer un décentrement par rapport aux embrouilles de la personne et aux emmerdements que ne manque pas de causer l'emmoïsation⁴².

Compatir à la douleur n'a jamais fait avancer les choses... Il n'y a pas, d'un côté, un traitement humaniste de la souffrance et de l'autre, une version soi-disant désincarnée de son pur mathème⁴³. La souffrance se brise au savoir inconscient, à son écriture...

^{41.} J. Lacan, Les non-dupes errent, séance du 20 novembre 1973: « [...] En quoi il a ceci de lacanien, notre cher Freud, n'est-ce pas, puisque tout ce qu'il vient de nous dire autour du rêve, c'est uniquement de la construction, du chiffrage et que ce chiffrage qui est la dimension du langage n'a rien à faire avec la communication. [...] À ceci près que, dans le rêve [...] l'opération de chiffrage, c'est fait pour la jouissance. »

^{42.} Id., D'un Autre à l'autre, scance du 14 mai 1969 : « La distance se mesure de ce qui se définit comme sujet à ce qui se tient comme une personne. La distance se mesure, c'est-à-dire qu'il faut très sévèrement les distinguer, que toute espèce de personnalisation en psychanalyse est propice à toutes les déviations, à toutes les confusions dans la perspective psychanalytique... ce qui se définit, se masque dans d'autres registres dits moraux, comme étant la personne, nous ne pouvons la situer à un autre niveau que celui du symptôme. La personne commence là où, bien sûr, ce sujet tel que je vous l'ai situé est ancré autrement, est ancré d'une façon bien plus large, celle qui fait entrer en jeu ce qui, sans doute, se place à son origine, à savoir la jouissance. »

^{43.} Id., La logique du fantasme, séance du 10 mai 1967: « Sans une articulation logique qui ne fait intervenir aucun préjugé de ce qui est à souhaiter pour le sujet, qu'en savez-vous? Qu'en savez-vous, si le besoin... si le sujet a besoin de se marier avec telle ou telle? Et s'il a loupé son mariage à tel détour, si ce n'est pas, pour lui, une veine? De quoi vous mêlez-vous, autrement dit? Alors que la seule chose à quoi vous ayez à faire, c'est à la structure logique dont il s'agit. »

C'est le côté intraitable... moi aussi, je me permets de durcir le trait, c'est le côté intraitable de cette discipline de l'écrit logique ou topologique... comme si, dans le cas du poinçon, ses traits venaient authentifier, garantir qu'au moins, il serait fait cas de ses variations d'écriture et qu'elles pourront prêter à conséquences... Elles sont à prendre, littéralement, comme des formations du savoir inconscient.

Le sujet barré dans son rapport avec le petit a est joint dans cette formule écrite au tableau par ce quelque chose qui se présente comme un losange que j'ai appelé tout à l'heure le poinçon et qui, à la vérité, est un signe forgé tout exprès pour conjoindre en lui ce qui peut s'en isoler selon que vous le séparez d'un trait vertical et d'un trait horizontal. Séparé par un trait vertical, il représente un double rapport qui peut se lire au premier abord comme plus grand : > ou plus petit : <.



\$ plus petit ou aussi bien plus grand que A. \$ inclus ou aussi bien exclu de A.

Qu'est-ce à dire? Sinon que ce qui se suggère au premier plan de cette conjonction, c'est le quelque chose qui, logiquement, s'appelle la relation d'inclusion ou encore d'implication à condition que nous la fassions réversible et qui s'articule [...] de l'articulation logique qui s'appelle : Si.

\$\(\) dans ce sens, à savoir: le poinçon étant divisé par la barre verticale, c'est le sujet barré à ce rapport de Si avec le petit a⁴⁴.

♦ – Je trouve, en effet, qu'il y a un durcissement puisqu'il accentue la solidarité entre la division du sujet (qui, antérieurement, était effet de signifiant) et son rapport à l'objet a. Il va même jusqu'à affecter le poinçon du trait de cette division, comme si la condition du sujet était strictement liée à l'implication du petit a. La barre frappe fort : oblique, elle décline l'offre d'un sujet plein ; verticale et horizontale, par les deux traits qui affligent le poinçon, elle accentue, redouble la division.

^{44.} J. Lacan, La logique du fantasme, séance du 16 novembre 1966. Il y a un problème de transcription pour l'établissement de cette citation: à cet endroit, la sténotypie ne permet pas de rajouter, après le « Si », « et si seulement », même si, toutes les versions concordent pour noter que Lacan a prononcé cette formule d'implication logique, quelques lignes plus loin. Que faire de ce « Si », désespérément isolé? Sans greffe, rajout, implant ou raccord arbitraires, il résiste à toute lisibilité... Sa solitude, comme le suggère l'hypothèse de Mayette Viltard, masquerait-elle un Sl déguisé, dans la mesure où la frappe de la sténo ne pouvait marquer l'indice l qu'avec un « i »? Le lecteur, invité à jouer de cette nouvelle grille de lecture, pourra voir ce que ça implique comme conséquences... Pour notre part, nous retiendrons le contexte logifiant de ce passage où Lacan s'abstrait de l'existence de fait (in vivo) pour établir l'existence logique qui conditionne, ici, le statut du sujet... même si, là encore, il n'exclut pas, un peu plus loin, le rapport au corps et à la livre de chair (sein, objet anal, regard, voix comme pièces détachables).

166

Ce qui apparaît aussi, c'est que cette écriture implique une « forgerie » très spéciale : sa marque de fabrique suppose que sa composition joue sur sa décomposition ou que sa disjonction glisse sous sa conjonction. C'est une dynamique de forces, le moment d'un couple, comme une sculpture compressée de César aux emboîtements compactés et dont la compacité pourrait être à nouveau concassée⁴⁵.

C'est vrai qu'on pourrait considérer que le séminaire fonctionne comme un atelier où se cherchent, s'essaient de nouvelles formes qui peuvent être développées ou jetées au rebut. Mais là encore, ça me fait retomber sur cette même question qui me chiffonne depuis le début : quoi retenir, comment faire le tri, s'il faut faire un tri?

En tout cas, ça ne serait plus: « défense et illustration du poinçon » mais « essais ou études sur le poinçon ».

◊ – Pour poursuivre votre interrogation, on peut se demander, par exemple, si ses tentatives d'écrire les formules du fantasme chez l'hystérique et l'obsessionnel⁴⁶, comme variantes de la formule canonique dite du fantasme fondamental, ont entraîné quelques conséquences opératoires?

Faut-il privilégier une conception unitaire de cette formalisation ou la pluraliser en développant des variations autour de son axiome principal? Est-ce que le traitement de ces écritures produit quelque effet sur la façon de régler notre rapport à une hystérique, notre relation à un obsessionnel? Ou cette nomination, par avance, d'une sup-

^{45.} J. Lacan, La logique du fantasme, séance du 23 novembre 1966: Dans cette séance, Lacan proposera une autre manière de faire jouer la décomposition de ce signe, en rapport avec la logique du signifiant. « Qu'avons-nous alors à poser? Ce dont il s'agit, ce que spécifie la relation que j'ai énoncée sous la forme que le signifiant ne saurait se signifier lui-même, prenons arbitrairement l'usage d'un petit signe qui sert dans cette logique qui se fonde sur l'écriture, ce W auquel vous reconnaîtrez la forme (ces jeux ne sont pas purement accidentels) de mon poinçon dont en quelque sorte, on aurait basculé le chapeau, qu'on aurait ouvert comme une petite boîte et qui sert, ce W, à désigner dans la logique des ensembles, l'exclusion. Autrement dit, ce que désigne le "ou" latin qui s'exprime par un "aut", l'un ou l'autre : S W S. [...] C'est pourquoi, je me sers momentanément, parce qu'après tout, ça ne me semble pas inapproprié, de mon petit poinçon [...] en décomposant ce petit signe de toutes les façons binaires dont on peut le faire : B O A. »

^{46.} Id., Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques, op. cit., séances du 19 et 26 avril 1961 : « Et il est bien vrai d'une certaine façon, M. K. est l'objet a [...] Mais Dora ne serait pas une hystérique si, ce fantasme, elle s'en contentait. Elle vise autre chose, elle vise à mieux, elle vise grand A. Elle vise l'Autre absolu, M^{me} K. Je vous l'ai expliqué depuis longtemps que M^{me} K. est pour elle l'incarnation de cette question : "Qu'estce qu'une femme?" Et à cause de ceci, au niveau du fantasme, ce n'est pas $\S \diamond$ a, le rapport de fading, de vacillation qui caractérise le rapport du sujet à ce a qui se produit, mais autre chose, parce qu'elle est hystérique, $\frac{a}{\phi} \diamond A$, c'est un grand A comme tel auquel elle croit, contrairement à une paranoïaque. » « Ce à quoi fait très précisément allusion la formulation du second terme du fantasme de l'obsessionnel : $A \diamond \phi$ (a, a', a", a"'), c'est ceci, que les objets, pour lui, en tant qu'objets du désir, sont en quelque sorte mis en fonction de certaines équivalences érotiques. » Dans ces deux formules, le poinçon est lu : « dans le rapport de, désir de ».

posée structure, laisse-t-elle assez de jeu à son dépliement par un transfert d'écritures? En ce sens, la formulation : \$ \div a serait plus souple dans son maniement.

- ♦ Au point où nous en sommes, est-ce qu'on peut considérer que notre voyage ethnographique au pays du poinçon est bouclé? Et si c'est le cas, n'oublie pas que le relevé fait sur le terrain, si on peut dire, s'inspirait de la méthode structuraliste de la classification des mythes, développée par Lévi-Strauss. J'ai hâte de savoir comment tu vas conclure devant ces multiples manières de table, ces différents cas de figure qui déclinent l'usage de ce signe...

Ajouterais-je que le mythe, dans l'articulation de Lévi-Strauss, [...] refuse tout ce que j'ai promu de l'instance de la lettre dans l'inconscient. Il n'opère ni de métaphore, ni même d'aucune métonymie. Il ne condense pas, il explique. Il ne déplace pas, il loge, même à changer l'ordre des tentes⁴⁷.

Je ne crois pas qu'on puisse dire que le jeu des variantes autour de ce signe rentre dans une combinatoire, du fait même qu'il y a bouturage, greffe des versions, repiquage, hybridation des langages, à l'intérieur même des branches de la mathématique.

Pour reprendre la formule de Lacan par rapport au mythe, le poinçon n'explique pas, il condense, oui, il condense (dans une formation composite) la tension du sujet, réduite au trait minimal d'une coupure dans son rapport à l'objet comme support ou garantie. Il pose, plus que l'opération même, le problème, la matrice, la limite vers laquelle tend la nappe langagière. Il fonctionne comme un coin qui enserre, cale l'effectuation littérale.

♦ – Je trouve aussi que par la superposition des diagrammes (le losange fait surimposition au schéma L) par l'immixtion des figures (ce polygone quadrilatère est étayé par la structure du cross-cap) s'opère le « bougé » de nos représentations : on se déplace du moi au sujet, du spéculaire au non-spéculaire, du petit autre à l'objet a, de la livre de chair ou tripe causale à une cause plus logique et formalisée du sujet.

Pour rester dans la métaphore ethnologique, du poinçon ou l'art d'accommoder les restes du petit a... comme si toutes ces opérations,

^{47.} J. Lacan, « Radiophonie », op. cit.

Diachronique	Nomination	Analyse du signe	Chiffrages
Les formations de l'inconscient Séances du séminaire 26 mars 1958 11 juin 1958	. petit symbole losangique carré du schéma L	S ⇔ A	\$♦ D chiffre la pulsion rapport quadratique a, a', A,S dans l'in-détermination du sujet refendu par l'articulation signifiante. d → \$ ♦ a, ligne du désir vers le petit autre -
■ Le désir et son interprétation Séancesdu séminaire 17 décembre 1958	curseur	\$< >a	interversion composition/décomposi- tion imaginaire du fantas- me avec le petit autre
13 mai 1959	algorithme de la division		disjonction: l'objet (a) comme reste, support au fading du sujet et à la défaillance de l'Autre.
■ Ecrits - Subversion du sujet et dia- lectique du désir Septembre 1960	sigle introduit au titre d'algorithme	\$	Formule-index, condi- tion du fantasme. Ne se substitue pas à un métalangage.
Le transfert Séances du séminaire 19 avril 1961 26 avril 1961	dans le rapport à désir de	_a_	fantasme de l'hystéri- que fantasme de l'obsession a nei
L'Identification Séancer du séminaire 9 mai 1962	poinçon, désir coupure de a	\$	opération de coupure de l'objet (a) en rapport avec la topologie du plan projectif.
16 mai 1962	plus grand, plus petit	> <	coupure signifiante sur une surface
■ L'Angoisse Séance du 13 mars 63	rapport de polyvalence de multiplicité caractère composé du losange	<>>	opérations composées disjonction/conjonction plus grand/plus petit
Ecrits- Kant avec Sade - Avril 1963 -	le poinçon se lit: "désir de", ainsi que dans le sens rétrograde.	V initiale de volonté	symbole de la réunion et de la division - VEL -
■ Les fondements de la psychanalyse - Séance du séminaire 27 mai 1964	ce petit losange est un bord.	\(\bigvee \text{intersection} \\ \bigvee \text{reunion} \)	logique vectorielle et théorie des ensembles. opérateur qui conjoint allénation et séparation
■ La logique du fan- tasme Séances du séminaire 16 novembre 1966 23 novembre 1966	le poinçon est un signe forgé tout exprès pour conjoindre on aurait basculé le cha- peau et ouvert la boîte	\$ ⇔ a sws-a⋄b	Articulation logique de l'implication . Relation d'exclusion : le signifiant ne saurait se signifier lui-même
● Table	au des cas où se dé	cline le signe dit: '	poinçon" ●

proposant de multiples chiffrages et empruntant leurs diverses écritures à des codes logiques ou topologiques variés, tournaient autour d'un bord de réel, d'un impossible à dire.

Moi, aussi, tu peux bien te douter, qu'après ce parcours, j'ai quand même ma petite idée sur la question... Comme tu le faisais remarquer, ce signe a du caractère... Le caractère de ce signe, c'est que ses traits se découpent, effectivement, comme se déplie, se feuillette une condensation. Je serais d'avis de dire que cet opérateur imprime, recueille simultanément les différentes traces de sa formalisation, que la spécificité de son écriture passe par cette compression et qu'il faut aborder le poinçon, en tant que tel, comme un tenseur, comme la plaque tournante d'un trafic de langues, sans privilégier l'une par rapport à l'autre, sans supposer qu'une écriture pourrait se substituer à une autre.

Mais finalement, c'est moi qui ai presque répondu à ta place, qu'en penses-tu?

⋄ – Je me permettrai de vous faire remarquer que vous me paraissez, pour le coup, un peu moins sceptique qu'au début, quant à la valeur opératoire et à la pertinence d'un tel signe! Il fonctionne, en effet, pour moi aussi, comme le connecteur de multiples opérations qui lui donnent son jeu, comme un effet de cristal allogène produit par incrustations sur ses arêtes et enchâssement sur sa monture.

Il y a au moins trois axes qui peuvent déterminer le sens de sa lecture : la diagonale horizontale découpe les opérations de jonction/disjonction, la diagonale verticale le divise en plus grand/plus petit ou inclus/exclu. De plus, la troisième dimension fait que la formule présente la particularité d'être réversible : $\$ \diamond$ a pouvant s'inverser en a $\diamond \$$.

Qu'il s'agisse de modèle arithmétique de la division, de logique des ensembles, de topologie des surfaces ou de référence vectorielle, cette opération de passage de langues tente d'approcher la frontière du sujet, à la limite de sa disparition, ce pas-de-sujet dont le contrepoint est le support de l'objet.

Et le fait que ce connecteur est nommé, progressivement mais explicitement poinçon surdétermine, par cette connotation signifiante, l'effet de garantie, de coupure et de chute impliqué par cet opérateur.

Pour ma part, je suis assez sensible à cette propriété de réversion, de réversibilité et d'interversion qu'inscrit cette formalisation. À la fin de son séminaire sur *L'identification*⁴⁸, Lacan nous parle d'un de ses

^{48.} J. Lacan, L'identification, séance du 27 juin 1962.

bonheurs de lecture, en citant, de façon fort élogieuse, l'œuvre de Maurice Blanchot⁴⁹.

Il nous dit qu'on peut y rencontrer l'incarnation de cette image de l'objet a, sous la forme de l'horreur... Horreur qui advient du fait que le sujet ne se soutient plus d'un trait d'intervalle ou de bord et qu'il est totalement débordé, absorbé par ce qu'il lit ou plutôt par ce qui le lit. Curieusement, c'est à une expérience de lecture que nous sommes conviés... l'étoffe du sujet cède devant la trame du texte, les signes qui pullulent, se transforment étrangement comme si le lecteur se faisait, littéralement rat de bibliothèque, mordu de mots. On pourrait dire qu'il y est phagocyté dans une vertigineuse mise en abyme.

Il était auprès de chaque signe dans la situation où se trouve le mâle quand la mante religieuse va le dévorer.

[...] il aperçut toute l'étrangeté qu'il y avait à être observé par un mot comme par un être vivant et non seulement par un mot, mais par tous les mots qui se trouvaient dans ce mot, par tous ceux qui l'accompagnaient et qui, à leur tour, contenaient en eux-mêmes d'autres mots, comme une suite d'anges s'ouvrant jusqu'à l'œil de l'absolu.

[...] C'est dans cet état qu'il se sentit mordu et frappé, il ne pouvait le savoir, par ce qui lui sembla être un mot, mais qui ressemblait plutôt à un rat gigantesque, aux yeux perçants, aux dents dures et qui était une bête toute-puissante. Et la voyant à quelques pouces de son visage, il ne put échapper au désir de la dévorer, de l'amener à l'intimité la plus profonde avec soi. Il se jeta sur elle en lui enfonçant les ongles dans les entrailles, il chercha à la faire sienne. [...] déjà les mots s'emparaient de lui et commençaient à le lire. Il fut pris, pétri par des mains intelligibles, mordu par une dent pleine de sève; il entra avec son corps vivant dans les formes anonymes des mots, leur donnant sa substance, formant leurs rapports, offrant au mot être son être. Pendant des heures, il se tint immobile, avec, à la place des yeux, le mot yeux: il était inerte, fasciné et dévoilé [...] tandis que juchés sur ses épaules, le mot IL et le mot JE commençaient leur carnage.

♦ – Oui, c'est vrai que ça me parle aussi, comme on dit aujourd'hui... ça évoque des expériences radicales d'envahissement de la voix, du regard. C'est une façon de redonner corps à la structure des cercles d'Euler et aux opérateurs logiques : à travers ce « livre de chair », c'est comme si l'objet-signe, le mot se métamorphosait, se déformait pour venir « mordre » sur le sujet, s'y incluait, effaçant toute coupure. On trouve aussi, dans les ouvrages de l'écrivain F. Pessoa, des résonances

^{49.} M. Blanchot, Thomas l'obscur, Paris, Gallimard, 1970.

avec cette vacillation qui entraîne le sujet dans un trouble des limites entre lui et l'extérieur⁵⁰.

Mais pour moi, c'est la peinture et notamment les tableaux de Bacon⁵¹ qui me touchent par leur force à faire passer la tension entre le figuratif, l'image spéculaire du corps et son absorption, sa coulée dans les trous et les orifices de l'objet qui supporte la pulsion⁵². C'est comme si l'enveloppe corporelle était toujours au bord d'une torsion entre la peau et les viscères, d'un retournement entre le dedans et le dehors⁵³.

Je pense en particulier au *Triptyque* (mai-juin 1973) et que j'ai eu l'occasion de voir, lors de l'exposition Bacon, à Beaubourg, l'hiver dernier (je te précise ça parce qu'en peinture, rien ne peut remplacer l'émotion physique du contact avec la matière picturale et sa pâte colorée, les reproductions n'en sont qu'un rappel très approximatif). Dans ce tableau, il y a une poussée tensionnelle, soulignée, redoublée par ce qu'on pourrait appeler l'index radiographique des flèches et qui affecte les trajets pulsionnels en jeu (défécation, vomissement). La forme et la couleur du bidet ou du lavabo se confondent avec la chair blanchâtre de « l'animal humain » en question.







^{50.} F. Pessoa, Le livre de l'intranquillité, Paris, C. Bourgois, 1988, p. 70 et 114. « Je considère comme m'appartenant davantage, comme plus proche par la parenté et l'intimité, certains personnages décrits dans les livres, certaines images que j'ai connues sous forme de gravures que bien des personnes qu'on dit réelles et qui relèvent de cette inutilité métaphysique qu'on appelle de chair et d'os. Et ce "de chair et d'os", en fait, les décrit fort bien : on dirait des choses découpées, posées sur l'étal marmoréen de quelque boucherie, morts qui saignent comme des vies, côtelettes et gigots du destin. » « Je suis en grande partie la prose que j'écris. Je me déroule en périodes et en paragraphes, je me sème de ponctuations et, dans la distribution sans fin des images, je me déguise, comme les enfants, en moi vêtu de papier journal. »

^{51.} G. Deleuze, Francis Bacon - Logique de la sensation, Paris, La Différence.

^{52.} F. Bacon, Figure au-dessus d'un lavabo, 1976.

^{53.} D. Sylvester, Entretiens avec Francis Bacon, Genève, Skira, 1996: « Eh bien, c'est sûr, nous sommes de la viande, des carcasses en puissance. Si je vais chez un boucher, je trouve toujours surprenant de ne pas être là, à la place de l'animal. »

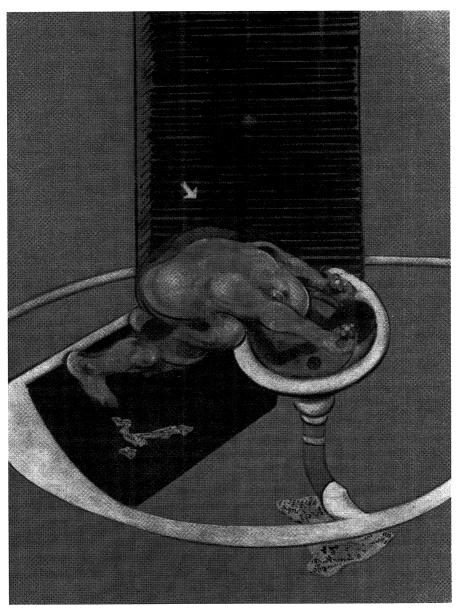


Figure au-dessus d'un lavabo, 1976

◊ – Plutôt que de faire de la psychanalyse appliquée, on peut, en effet, inverser les choses et se laisser enseigner par la littérature ou la peinture dont la force créatrice révèle la structure du sujet⁵⁴.

De même que le grain d'une écriture peut faire passer l'effet d'un frisson topologique dans les opérations de retournement, d'interversion qu'elle effectue, de même, les tableaux de Bacon touchent à la représentation de notre « carcasse » à la jointure fragile entre ce qui la soutient comme image et ce qui pourrait la briser⁵⁵ en déchets ou restes de viande⁵⁶. C'est cette syncope que fait entendre, aussi, le contrepoint du poinçon dans l'algorithme qui règle le rapport entre conjonction imaginaire et objet partiel.

Si l'on se réfère à ce champ pictural, on pourrait envisager ce poincon, par toutes ses facettes, comme une brisure cubiste, un porte-trait qui, simultanément, fait voir les différents points de vue sur l'objet, dans le mouvement de sa composition et de sa décomposition. Par sa position de connecteur entre le sujet symbolique barré par le signifiant et le petit a (qui peut tout autant prendre la forme imaginaire du petit autre que désigner l'objet réel du fantasme), il inscrit la tension entre ces trois dimensions.

- ♦ Au fait, c'est ton allusion au chiffrage nodal qui m'amène à formuler cette nouvelle question, est-ce que, par la suite, on trouve trace du poinçon?
- ♦ À ma connaissance, non...
- ♦ Alors, comment tu rendrais compte de ce silence?
- ◊ Il y a peut-être un autre problème épistémologique qui se pose... le passage d'une topologie des surfaces, qui effectue des opérations de coupure et de chute, à une approche nodale qui privilégie la dimension du nouage, du coincement, du serrage.

^{54.} J. Lacan, Les non-dupes errent, séance du 9 avril 1974: « De l'art, nous avons à prendre de la graine. À prendre de la graine, à prendre de la graine pour autre chose, c'est-à-dire, pour nous, en faire ce tiers qui n'est pas encore classé, en faire ce quelque chose qui est accoté à la science, d'une part, qui prend de la graine de l'art de l'autre, et j'irai même plus loin, qui ne peut le faire que dans l'attente de devoir à la fin lui donner sa langue au chat... »

^{55.} D. Sylvester, Entretiens avec Francis Bacon, op. cit.: « Voyez-vous, je pense que l'art rend compte, je pense que c'est un reportage. Et je pense que dans l'art abstrait, puisqu'il n'y a pas reportage, il n'y a rien d'autre que l'esthétique du peintre et ses quelques sensations. Il n'y a jamais aucune tension. »

^{56.} J. Lacan, L'angoisse, séance du 23 janvier 1963. Dans cette séance, il insiste sur l'anticipation nécessaire, par la mère, de l'image spéculaire de son enfant, sinon, « la mosaïque des objets a est rendue impropre à toute moisation, comme si le corps manquait de part en part à lui-même », faute de conjonction imaginaire et symbolique. « Pour la mère, son enfant n'avait été, au moment où il était dans son ventre, rien d'autre qu'un corps inversement commode ou embarrassant, à savoir la subjectivation de a comme pur réel. »

174 Le poinçonneur du p'tit a

D'où, me semble-t-il, l'épineuse question de la localisation de cet objet a et ses conséquences sur le statut et le type d'opérateur qui pourrait écrire son rapport à S.

♦ - Ouais... bon, écoute, il se fait tard... nous en reparlerons!

Il y a longtemps que, dans le p'tit troquet des Arts et Métiers, la chanson de Gainsbarre s'était tue.

Le plus jeune prit le soin de chiffonner les bouts de papier et la nappe zébrée de multiples griffonnages. Il en fit une petite boulette qu'il jeta, dans la poubelle⁵⁷, en partant.

Le plus vieux avait déjà réglé l'addition.

Dehors, la nuit était, maintenant, définitivement tombée.

^{57.} Espérons que les pourfendeurs de l'imposture ne seront pas froissés par cette forme de poubellication!

L'UNEBÉVUE a déjà publié:

Nº 1. Freud ou la raison depuis Lacan. Automne 1992

Il y a de l'unebévue, Mayette Viltard. Qui est freudien? Ernst Federn. Note sur « raison et cause » en psychanalyse, Jean Allouch. Aux bords effacés du texte freudien, George-Henri Melenotte. Hiatus. Le meurtre de la métaphore, Guy Le Gaufey. L'expérience paranoïaque du transfert, Mayette Viltard. La pomme acide du transfert de pensée, Christine Toutin-Thélier. Discussion: Ernst Federn. Présentation du texte de 1915, de Freud: L'inconscient.

L'inconscient. 1915

Das Unbewußte

S. Freud

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

84 p.

Nº 2. L'élangue. Printemps 1993

Ce à quoi l'unebévue obvie, Jean Allouch. L'émergence dans la conscience, Christine Toutin-Thélier. Lue et vue, George-Henri Melenotte. Lignes de fractures, Jacques Hassoun. Bé-voir? Guy Le Gaufey. Scilicet, Mayette Viltard. Passage à fleur de lettre, Thierry Beaujin. Le naïf: un savoir sans sujet? Xavier Leconte. La Bedeutung du Phallus comme pléonasme, Catherine Webern. Présentation du texte de Freud de 1911: Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit autobiographiquement. Schreber et le débat analytique. Sommaire des revues. Rapport d'O. Rank sur l'intervention de Freud à Weimar. Signification de la suite des voyelles. S. Freud. Le débat Freud-Jung sur le symbole. Jung parle de Schreber.

Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa

(Dementia paranoides) décrit autobiographiquement. 1911

Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides)

S. Freud

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 152 p.

Grammaire et inconscient

J. Damourette et E. Pichon

Supplément diffusé en librairie

Sur la personnaison, le discordantiel et le forclusif dans la négation,

l'impossible traduction du Ich allemand par le Je français, etc.

Nº 3. L'artifice psychanalytique. Été 1993

De la « sensibilité artistique du professeur Freud », François Dachet. Artaud le Mômo sur la scène, Françoise Le Chevallier. Publier l'hystérie, Michèle Duffau. Nécrologie de Breuer, Sigmund Freud. Autobiographie, Josef Breuer. Oh les beaux jours du freudo-lacanisme, Jean Allouch. La bouteille de Klein, la passe et les publics de la psychanalyse, Anne-Marie Ringenbach. Présentation du texte de Freud de 1905 : Personnages psychopathiques sur la scène. Psychopathische Personen auf der Bühne. A partir de la phobie d'un enfant : chronologie. Bibliographie des ouvrages de Max Graf. A la librairie Heller.

Personnages psychopathiques sur la scène. S. Freud. 1905-1906

Psychopathische Personen auf der Bühne

Réminiscences du Professeur Sigmund Freud. Max Graf. 1942

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

36 p.

Mémoires d'un homme invisible. Herbert Graf

Présentation et traduction de François Dachet

Supplément diffusé en librairie

Interview de celui qui, par deux fois, s'est adressé aux psychanalystes,

en se présentant comme étant « le petit Hans ».

61 p.

La bouteille de Klein. Cahier de dessins

Anne-Marie Ringenbach, Éric Legroux et François Samson

Supplément réservé aux abonnés.

54 p.

Nº 4. Une discipline du nom. Automne-hiver 1993

Symbole, symbole et symbole, Guy Le Gaufey. MWT, Mutter, Christine Toutin-Thélier. Un vrai symbolisme?, George-Henri Melenotte. La prééminence du semblant, Catherine Webern. L'implantation du signifiant dans le corps, Albert Fontaine. Du bon usage du diable..., Cécile Imbert. Antiphysie, l'Althusser de Clément Rosset, Françoise Jandrot-Louka. Présentation du texte de Freud de 1928: Dostoïevski et la mise à mort du père. Présentation du texte de C. G. Jung de 1909: De l'importance du père dans le destin de l'individu. Un texte qui aurait été écrit... par un autre. Lettres de Freud à Theodor Reik, à Stefan Zweig. Dostoïevski, l'Ethiker. Dostoïevski, le pécheur. Dostoïevski, le converti. Une expérience religieuse. S. Freud.

Dostoïevski et la mise à mort du père. S. Freud. 1928

Dostojewski und die Vatertötung

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

52 p.

De l'importance du père dans le destin de l'individu. C. G. Jung. 1909 Die Bedeutung des Vaters für das Schicksal des Einzelnen

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Margarete Kanitzer.

Écrits inspirés et langue fondamentale

Dossier préparé par Béatrice Hérouard

Présentation par Béatrice Hérouard, Françoise Jandrot-Louka, Mayette Viltard Supplément diffusé en librairie

Textes de 1852 à 1930 sur les désordres du langage chez les aliénés.

161 p.

N° 5. Parler aux murs. Printemps/été 1994

Parler aux murs. Remarques sur la matérialité du signe, Mayette Viltard. La philosophie du signe chez les stoïciens, Gérard Verbeke. Membranes, drapés, et bouteille de Klein, Anne-Marie Ringenbach. Plier, déplier, replier, Jean-Paul Abribat. Areu, Jean Allouch. La civilisation des Cours comme art de la conversation, Carlo Ossola. Le fondement? C'est la raison! Essai sur le logos lacanien, Jean-Claude Dumoncel. Lacan, tel que vous ne l'avez encore jamais lu, Jean Allouch. Présentation du texte de Freud de 1914: Pour introduire le Narcissisme. Une contribution au narcissisme, Otto Rank (1911). Coraggio Casimiro!

Pour introduire le narcissisme. S. Freud. 1914

Zur Einführung des Narzißmus

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

68 p.

Gottlob Frege - Bertrand Russell. Correspondance.

Juin 1902-décembre 1904, mars-juin 1912

Supplément diffusé en librairie

Traduction, introduction et notes de Catherine Webern.

176 p.

N° 6. Totem et tabou, un produit névrotique. Printemps 1995

Freud, Jung, et le cadavre des marais. Philippe Koeppel. George-Henri Melenotte. Le complexe d'Œdipe, une affaire de vraisemblance. Miguel Sosa. « Devenir de la couleur des morts ». Propos sur le corps du symbolique. Mayette Viltard. Luca Signorelli. Platen. Totem et tabou en butée logique. Catherine Webern. Le temps des bréviaires. Guy Le Gaufey. « Les textes muets peuvent parler, d'Ilse Grubrich Simitis ». Mark Solms. Avant-propos à l'édition hébraïque de Totem et tabou. Sigmund Freud. Nécrologie d'une « science juive ». Pour saluer Mal d'Archive de Jacques Derrida. Jean Allouch. Présentation des deux essais de Freud de 1912. Sur quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés. Über einige Übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker. Communication de J. Honegger à Nuremberg. Chronologie de la rédaction et de la publication des quatre essais de Totem et tabou. Point de vue sur Totem et tabou. Fritz Wittels.

Sur quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés. S. Freud. 1912. Über einige Übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

N° 7. Le défaut d'unitude. Analycité de la psychanalyse. Été 1996

π erre deux. G. Th. Guilbaud. Géométrie du processus analytique. Freud, Wittgenstein, Lacan. Jean-Claude Dumoncel. Wunsch! Le symptôme comme nœud de signes. Mayette Viltard. Les débuts « scientifiques » de Freud selon Siegfried Bernfeld. Trois analyses. Jean Allouch. Remarques sur la tresse borroméenne de quatre nœuds de trèfle présentée par Lacan dans le séminaire Le sinthome. Odile Millot-Arrrighi k tresses de t trèfles. Éric Legroux. Écrire sous la contrainte. Ajar, Pérec, Wolfson. Dominique de Liège. Du corps comme lieu du signe. Christiane Dorner. Institutionnalisation de l'exception et du manque symbolique. Charles-Henry Pradelles de la Tour. Attention! Déviation. George-Henri Melenotte. Présentation du texte de Freud de 1925. La dénégation. Die Verneinung. Titre original du manuscrit Die Verneinung und Verleugnung.

La dénégation. S. Freud

Die Verneinung

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

48 p.

N° 8/9. Il n'y a pas de père symbolique. Printemps/été 1997

Un drame bien parisien. Alphonse Allais. Le Dasein en objet (a). Catherine Webern. Les premiers pas... du père symbolique. François Dachet. « L'homme Moïse » et le nœud bo. José Attal. Bêtes de savoir. Gérard Blikman. Intolérable « Tu es ceci ». Propos clinique sur l'auto-destruction d'une psychiatrie compréhensive. Jean Allouch. Pas besoin de traduire? G.Th. Guilbaud. 1892-1896, premières élaborations de Freud sur le refoulement. Françoise Jandrot. Pourquoi Taine plaisait-il tant à Freud? Jean-Paul Abribat. Johan Friedrich Herbart. Dossier préparé par Xavier Leconte. L'analyse des rêves. Carl Gustav Jung.

Le refoulement

Die Verdrängung. S. Freud

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 44 p.

Comparaison mythologique avec une représentation compulsive plastique Mythologische Parallele zu einer plastischen Zwangsvorstellung. S. Freud Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 16 p.

Une relation entre un symbole et un symptôme

Eine Beziehung zwischen einem Symbol und einem Symptom. S. Freud

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 16 p.

Séance du 9 juin 1971 du séminaire Un discours qui ne serait pas du semblant et notes préparatoires de Jacques Lacan

Supplément réservé aux abonnés

Les éditions E.P.E.L. ont notamment publié

Louis II de Bavière selon Ernst Wagner paranoïaque dramaturge

Anne-Marie VINDRAS Paris, E.P.E.L., 1993, 184 p., 120 F

Dementia Præcox

ou Groupe des schizophrénies Eugen BLEULER Traduction par A.VIALLARD suivi de

La conception d'Eugen Bleuler

Henri EY Paris, co-édition E.P.E.L./G.R.E.C., 1993 672 p., 290 F

La folie héréditaire

ou comment la psychiatrie française s'est constituée en un corps de savoir et de pouvoir dans la seconde moitié du XIX° siècle

Ian DOWBIGGIN
Préface de Georges LANTERI-LAURA
Traduit de l'américain par Guy LE GAUFEY
Paris, E.P.E.L., 1993, 240 p., 140 F

Les écrits de Budapest

Sándor FERENCZI
Préface de Wladimir GRANOFF
Traduction de Györgyi KURCZ
et Claude LORIN
Paris, E.P.E.L., 1994, 312 p., 150 F

Thesaurus Lacan, tome I, Citations d'auteurs et de publications dans l'ensemble de l'œuvre écrite

Denis LÉCURU Paris, E.P.E.L., 1994, 264 p., 160 F

Thesaurus Lacan, tome II, Nouvelle bibliographie des travaux de Jacques Lacan

Joël DOR Paris, E.P.E.L., 1994, 284 p., 160 F

Vie, poésie et folie de Friedrich Hölderlin

Wilhelm WAIBLINGER
Préface de Pierre MOREL. Présentation
et traduction de Catherine DARIC
suivi de

Un psychiatre amateur en 1830 : Wilhelm Waiblinger

[Pierre] MOREAU Paris, E.P.E.L., 1994, 90 p., 95 F

L'éviction de l'origine Guy LE GAUFEY Paris, E.P.E.L., 1994, 230 p., 160 F

Ni pleurs ni couronnes précédé de

Pornographie de la mort Geoffrey GORER Traduction de Hélène ALLOUCH Paris, E.P.E.L., 1995, 208 p., 140 F

Erotique du deuil au temps de la mort sèche Jean ALLOUCH Paris, E.P.E.L., 1997 (2° édition) 384 p. (+ 10 p.), 195 F

Série Monographie clinique

Politiquement fou: James Tilly Matthews John HASLAM, Roy PORTER, David WILLIAMS Traduction de Hélène Allouch Paris, E.P.E.L., 1995, 164 p., 130 F

Ernst Wagner, Robert Gaupp: un monstre et son psychiatre Anne-Marie VINDRAS Paris, E.P.E.L., 1995, 424 p., 195 F.

Vient de paraître

Le lasso spéculaire Guy LE GAUFEY Paris, E.P.E.L., 1997, 288 p., 220 F.

> Les ouvrages des éditions E.P.E.L. et de la collection « Littoral » sont distribués par :

Distique 5, rue du Maréchal-Leclerc, 28600 Luisant téléphone 02 37 30 57 00 télécopie 02 37 30 57 12

Comptoir à Paris 18, rue de Condé, 75006 Paris téléphone 01 43 26 92 00

L'UNEBÉVUE

Bulletin d'abonnement

à renvoyer à

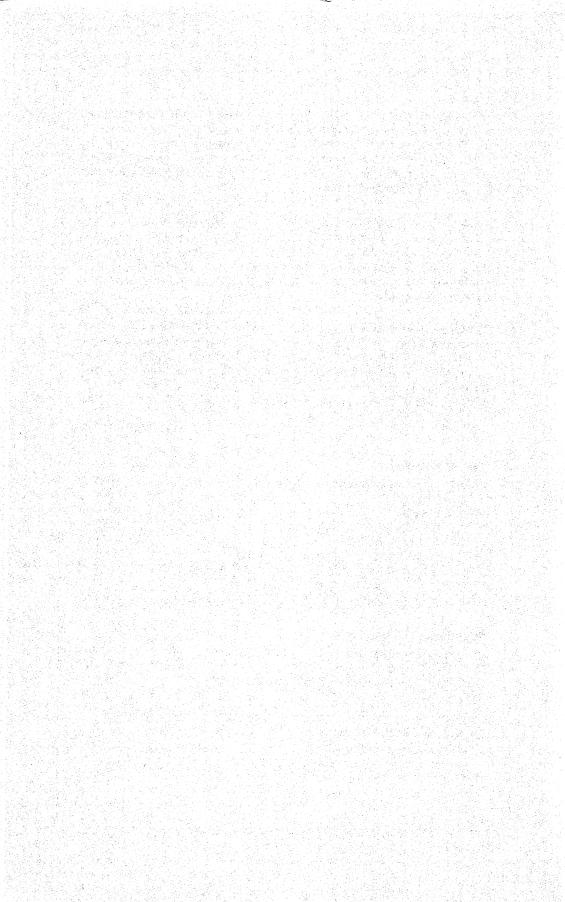
LUNEBÉVUE

29, rue Madame, 75006 Paris

Nom et prénom	
Adresse	
Abonnement pour 3 numéros (et 3 suppléments) 580 FF (+150 FF pour l'étranger hors CEE, Suisse, Autric	he)
☐ Abonnement à partir du n° 11	
☐ Abonnement à partir du nº 12	
☐ Abonnement à partir du nº 13	
Ci-joint un chèque de 580 FF (ou 730 FF pour l'étranger, par chèque bancaire compensable en France) à l'ordre de <i>L'une bévue</i>	
COMMANDES	
Cahiers de l'Unebévue	
☐ L'éthification de la psychanalyse Jean Allouch	FF
□ À propos de Rose Minarsky Alain Neddam, adapté de Louis Wolfson 100	FF
□ Lacan et le miroir sophianique de Boehme Dany-Robert Dufour	FF

Séries Première série. Freud ou la raison depuis Lacan. L'inconscient. S. Freud. L'élangue. Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoïdes) décrit autobiographiquement. S. Freud. L'artifice psychanalytique. Personnages psychopathiques sur la scène. S. Freud. Réminiscences du professeur Sigmund Freud. M. Graf. La bouteille de Klein. 7 volumes
Deuxième série. Une discipline du nom. Dostoïevski et la mise à mort du père. S. Freud. De l'importance du père dans le destin de l'individu. C.G. Jung. Parler aux murs. Pour introduire le narcissisme. S. Freud. Totem et tabou, un produit névrotique. Sur quelques concordances de la vie psychique des sauvages et des névrosés. S. Freud. 7 volumes
Troisième série. Le défaut d'unitude. Analycité de la psychanalyse. La dénégation. S. Freud. Il n'y a pas de père symbolique (volume double). Le refoulement. S. Freud. Comparaison mythologique avec une représentation compulsive plastique. S. Freud. Une relation entre un symbole et un symptôme. S. Freud. Séance du 9 juin 1971 du séminaire Un discours qui ne serait pas du semblant et notes préparatoires de Jacques Lacan. 7 volumes
Numéros isolés
□ N° 1. Freud ou la raison depuis Lacan 140 FF □ N° 2. L'élangue 140 FF □ N° 3. L'artifice psychanalytique 140 FF □ N° 4. Une discipline du nom 140 FF □ N° 5. Parler aux murs 140 FF □ N° 6. Totem et tabou, un produit névrotique 140 FF □ N° 7. Le défaut d'unitude Analycité de la psychanalyse 140 FF □ N° 8/9. Il n'y a pas de père symbolique 220 FF □ N° 10. Critique de la psychanalyse et de ses détracteurs 140 FF
Suppléments librairie
☐ Grammaire et inconscient
Ci-joint un chèque d'un total de FF à l'ordre de L'UNEBÉVUE
date

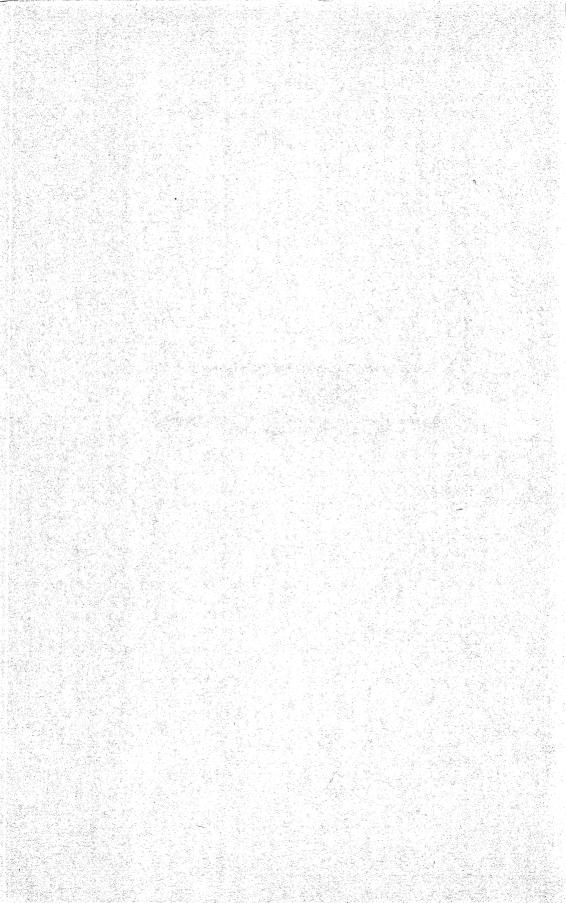
Signature

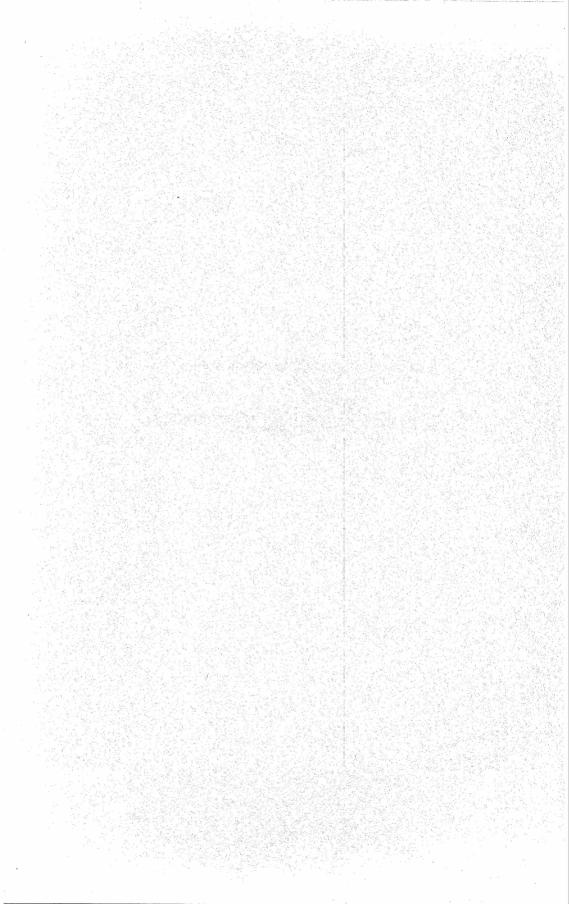


Fabrication: TRANSFAIRE SA, F-04250 Turriers

120116 -

Impression et façonnage : imprimerie France Quercy, Cahors Dépôt légal 80073 FF – janvier 1998





LUNEBÉVUE

Revue de psychanalyse

SOMMAIRE

La vie : l'expérience et la science Michel Foucault

Vérité, mensonge... *Fernando Pessoa*

Un siècle de psychanalyse : critique rétrospective et perspectives $Adolf\ Gr\"{u}nbaum$

Probablement

Peut-on naturaliser l'inconscient ? *Joëlle Proust*

Les fondements fictionnels du freudisme ou le secret de Socrate le Silène Jean-Claude Dumoncel

Adolf Grünbaum lecteur de Freud : d'une juste critique en porte à faux Jean Allouch

Y a-t-il des paradigmes en psychanalyse ? Renato Mezan

Des tresses étonnamment monotones et lasses $\acute{E}ric\ Legroux$

Le poinçonneur du p'tit a Jean-Louis Sous

ISSN: 1168-948X

ISBN: 2-908855-30-5



(Atelier Pascal Vercken)

140 F